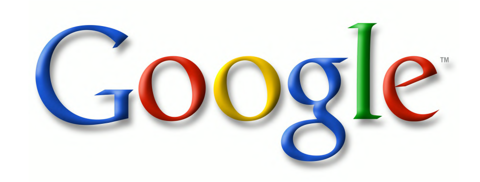
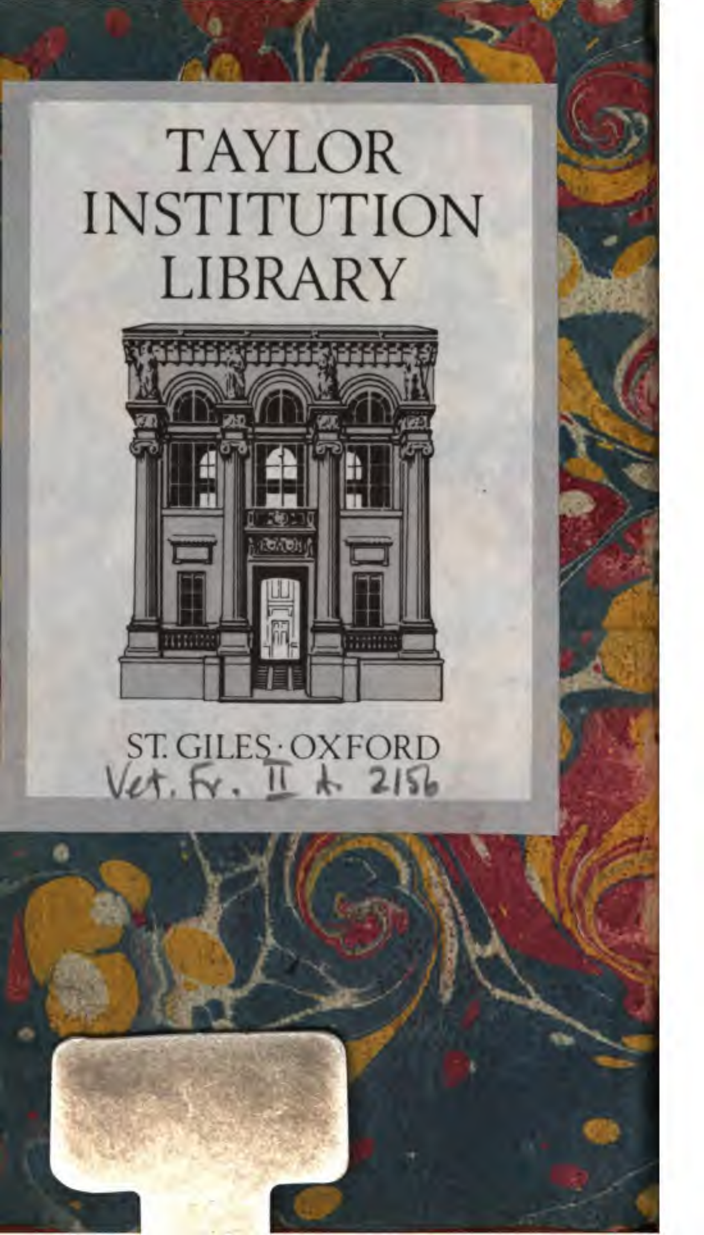
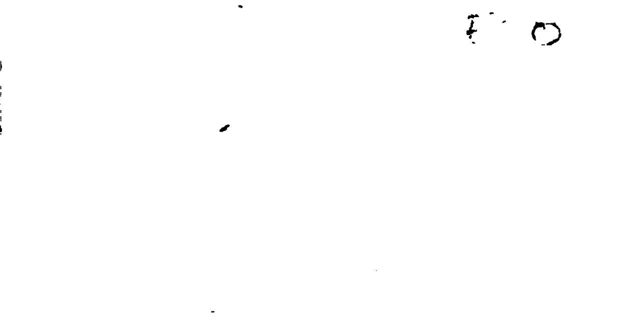





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2156





CONNOISSANCE

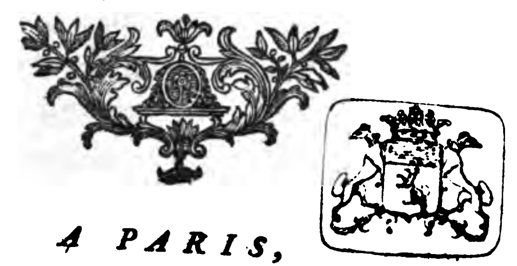
DE

L'ESPRIT HUMAIN.

INTRODUCTION A LA CONNOISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN,

SUIVIE

DE REFLEXIONS ET DE MAXIMES.



A PARIS,

Chez ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

TOUTES *les bonnes maximes sont dans le monde*, dit Pascal, *il ne faut que les appliquer*, mais cela est trop difficile. Ces maximes n'étant pas l'ouvrage d'un seul homme, mais d'une infinité d'hommes différens qui envisageoient les choses par divers côtés, peu de gens ont l'esprit assez profond & assez vaste pour concilier tant de verités, & les dépouiller des

erreurs dont elles sont mê-
lées. Au lieu de songer à réu-
nir ces divers points de vûe,
nous nous amusons à discou-
rir des opinions des Philoso-
phes, & nous les opposons
les uns aux autres, trop foi-
bles pour rapprocher ces ma-
ximes éparses & former un
corps de raison. Si quelque
Génie plus solide se propose
un si grand travail, nous nous
unissons contre lui. Aristote,
disons-nous, a jetté toutes
les semences des découvertes
de Descartes; quoiqu'il soit
manifeste que Descartes ait
tiré de ces vérités, connues
selon nous à l'Antiquité, des

conſéquences qui le révoltent notre façon de penſer ; nous pu-blions hardiment nos calom-nies. Cela me rappelle encor-re ces paroles de Paſcal : *Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares ; ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre & par conſéquent les plus forts, & l'on voit que pour l'ordinaire ils refu-ſent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, &c.*

Ainſi nous conſervons ob-ſtinément nos préjugés, nous nous admettons même de con-tradictions, faute d'aller juſ-qu'à l'endroit par lequel ils ſe contrarient. C'eſt une choſe monſtrueuſe que cette con-

fiance dans laquelle on s'endort, pour ainsi dire, sur l'autorité des maximes populaires, n'y ayant point de principe sans contradiction, point de terme même sur les grands sujets, dans l'idée duquel on convienne. Je n'en citerai qu'un exemple : qu'on me définisse la vertu.

Il n'y a point de démarche indifférente dans la vie. Si nous la conduisons sans la connoissance de la vérité, quel abîme !

Qui sçait ce qu'il doit estimer, ou mépriser, ou haïr, &c. s'il ne sçait où est la vérité ; & quelle idée aura-t'on

de soi-même, si l'on ignore ce qui est estimable, &c.

On ne prouve point les principes, nous dit-on ; voyons s'il est vrai, car cela même est un principe très-fécond & qui sera fondement.

Nous nous appliquons à la Chimie, à l'Astronomie, ou à ce qu'on appelle Erudition, comme si nous n'avions rien à connoître de plus important. Nous ne manquons pas de prétexte pour justifier ces études. Il n'y a point de science qui n'ait quelque côté utile. Ceux qui passent toute leur vie à l'étude des coquillages, disent qu'ils contem-

phonq la Nature. O démence aveugle! La gloire est-elle un nom, la vertu une erreur, la foi un fantôme? Nous nions ou nous recevons ces opinions que nous n'avons jamais approfondies; & nous nous occupons tranquillement de sciences purement curieuses. Croyons-nous connoître les choses dont nous ignorons les principes?

Pénétré de ces réflexions dès mon enfance, & blessé des contradictions trop manifestes de nos opinions, je cherchois au-travers de tant d'erreurs les sentiers délaissés du vrai, & je dis: Que veux-

je sçavoir ? Que m'importe-t-il de connoître les choses qui ont avec moi les rapports les plus nécessaires sans doute? Or où trouverai-je ces rapports, sinon dans l'étude de moi-même & la connoissance des hommes, qui sont l'unique fin de mes actions & l'objet de toute ma vie? mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires, tout roule sur eux. Si j'existois seul sur la terre, sa possession entiere seroit peu pour moi; je n'aurois plus ni soins, ni plaisirs, ni desirs, la Fortune & la Gloire même ne seroient pour moi que des

noms ; car il ne faut pas s'y méprendre ; nous ne jouissons que des hommes ; le reste n'est rien ; mais, continuai-je, éclairé par une nouvelle lumiere, qu'est-ce que l'on ne trouve point dans la connoissance de l'homme ? les devoirs des hommes rassemblés en societé, voilà la Morale ; les interêts réciproques de ces societés, voilà la Politique ; leurs obligations envers Dieu, voilà la Religion.

Occupé de ces grandes vûes, je me proposai de parcourir d'abord toutes les qualités de l'esprit, ensuite toutes les passions, & enfin tou-

tes les vertus & tous les vices, qui n'étant que des qualités humaines, ne peuvent être connues que dans leur principe. Je travaillai dès ma jeunesse sur cette idée, & je posai les fondemens d'un long travail. Les passions inséparables de cet âge, des infirmités continuelles, la guerre survenue dans ces circonstances ont interrompu cette étude. Je me proposois de la reprendre un jour dans la Retraite, lorsque des raisons plus fâcheuses m'ont forcé encore une fois de lâcher prise. Puisse cet Ecrit, dans l'imperfection où je le laisse, inspirer

aux Amateurs de la vérité le desir de la connoître davantage ; il n'y a ni talens, ni sagesse, ni plaisirs solides au sein de l'erreur.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Réflexions & de Maximes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux

caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contrescel desdites Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelle, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quarante-six, & de notre Regne le trente-uniéme. *Par le Roy en son Conseil.* SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 527. fol. 460. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 27 Janvier 1746.

VINCENT, Syndic.

TABLE

TABLE DES TITRES

c

LIVRE II.

LIVRE III.

SECONDE PARTIE.

REFLEXIONS ET MAXIMES SUR DIVERS SUJETS.

Fin de la Table des Titres.

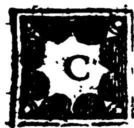
INTRODUCTION



INTRODUCTION A LA CONNOISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN.

LIVRE I.

DE L'ESPRIT EN GENERAL.



Eux qui ne peuvent rendre raison des variétés de l'esprit humain, y supposent des contrariétés inexpliquables. Ils s'étonnent qu'un homme qui est vif ne soit pas pénétrant ; que celui qui raisonne avec justesse, marque de jugement dans sa con-

duite ; qu'un autre qui parle nettement, ait l'esprit faux ; que ceux qui sont les plus habiles, ou les plus prudens, ne soient pas les plus éclairés, &c. Cela vient de ce qu'ils confondent les qualités du caractere avec celles de l'esprit, & les effets des passions avec ceux de la raison. Les mêmes hommes ne peuvent convenir entre eux en quoi consiste l'esprit. Comme il y en a beaucoup de sortes, qu'il est difficile de mesurer les uns aux autres, & que chacun estime selon son interêt & ses lumieres, c'est une source intarissable de disputes. Je ne prétends pas découvrir toutes les sources de nos erreurs sur une matiere sans borne ; lorsque nous croyons tenir la vérité par un endroit, elle nous échappe par mille autres. Mais j'espere qu'en parcourant les principales parties de l'esprit, je pourrai observer leurs différences es-

ſentielles, & faire évanouir un très-grand nombre de ces contrariétés imaginaires qu'admet l'ignorance. Je rapprocherai dans ce deſſein les obſervations lumineuſes qu'on a faites en ſi grand nombre ſur l'eſprit humain, afin d'en montrer les liaiſons & les rapports qui nous échappent, & rendre, ſi je puis, ces vérités moins inutiles & moins ſtériles qu'elles n'ont été juſqu'à préſent.

IMAGINATION, REFLEXION, MEMOIRE.

IL y a trois principes remarquables dans l'eſprit; l'imagination, la réflexion, & la mémoire.

J'appelle imagination le don de concevoir les choſes d'une maniere figurée, & de rendre ſes penſées par des images. Ainſi l'imagination parle toujours à nos ſens; elle eſt l'inventrice des

arts & l'ornement de l'esprit.

La réflexion est la puissance de nous replier sur nos idées, de les examiner, de les modifier ou de les combiner de diverses manieres. Elle est le grand principe du raisonnement, du jugement, &c.

La mémoire conserve le précieux dépôt de l'imagination & de la réflexion. Il seroit superflu de s'arrêter à peindre son utilité non contestée; nous n'employons dans la plûpart de nos raisonnemens, que nos reminiscences; c'est sur elles que nous bâtissons; elles sont le fondement & la matiere de tous nos discours. L'esprit que la mémoire cesse de nourrir, s'éteint dans la plus laborieuse pésanteur. S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuse mémoire, c'est parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent embrasser & mettre en ordre tous

leur souvenir, parce qu'on présume que leur esprit ouvert à tout sorte d'impressions, est vuide & ne se charge de tant d'idées empruntées, qu'autant qu'il en a peu de propres.

De ces conjectures générales, je conclus qu'il faut avoir de la mémoire dans la proportion de son esprit, sans quoi on se trouve nécessairement dans un de ces deux vices : le défaut, ou l'excès.

FECONDITÉ.

IMaginer, réfléchir, se souvenir, voilà donc les trois principales facultés de notre esprit. C'est-là tout le don de penser, qui précéde & fonde les autres ; après vient la fécondité, puis la justesse, &c.

Les esprits stériles laissent échapper beaucoup de choses & n'en voyent pas tous les côtés ;

mais l'esprit fécond sans justesse se confond dans son abondance, & la chaleur du sentiment qui l'accompagne est un principe d'illusions très à craindre ; de sorte qu'il n'est pas étrange de penser beaucoup & peu juste.

Personne ne pense, je crois, que tous les esprits soient féconds, ou pénétrans, ou éloquens, ou justes dans les mêmes choses. Les uns abondent en images, les autres en réflexions, les autres en citations, &c. chacun selon son caractere ; ses inclinations, ses habitudes, sa force ou foiblesse.

VIVACITÉ.

LA vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité ; il y a des esprits lents, fertiles ; il y en a de vifs, stériles. La lenteur des pre-

miers vient quelquefois de la foiblesse de leur mémoire, ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vîtesse. La stérilité des gens vifs, qui n'ont que des organes bien construits, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée, ou de ce qu'ils sont sans passions; car les passions fertilisent l'esprit sur les choses qui leur sont propres. Et cela pourroit expliquer de certaines bizarreries : un esprit très-vif dans le monde qui s'éteint dans le cabinet; un génie perçant dans l'intrigue qui s'appésantit dans les sciences, &c.

C'est aussi par cette raison que les personnes enjouées, que tous les objets frivoles intéressent, paroissent les plus vives dans le monde. Les bagatelles qui soutiennent la conversation, étant

leur passion dominante, elles excitent toute leur vivacité & lui sont une occasion continuelle de paroître. Ceux qui ont des passions plus sérieuses étant froids sur ces puérilités, toute la vivacité de leur esprit demeure concentrée.

PENETRATION.

LA pénétration est une facilité à concevoir, à remonter au principe des choses, ou à prévenir leurs effets par une vive suite d'inductions.

C'est une qualité qui est attachée comme les autres à notre organisation ; mais que nos habitudes & nos connoissances perfectionnent : nos connoissances, parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller ; nos habitudes, parce qu'elles ouvrent nos organes, & donnent aux esprits un cours facile & prompt.

Un eſprit extrêmement vif peut être faux & laiſſer échapper beaucoup de choſes par vivacité, ou par impuiſſance de réfléchir, & n'être pas pénétrant ; mais l'eſprit pénétrant ne peut être lent ; ſon vrai caractere eſt la vivacité & la juſteſſe unies à la réflexion.

Lorſqu'on eſt trop préoccupé de certains principes ſur une ſcience, on a plus de peine à recevoir d'autres idées ſur la même ſcience & une nouvelle méthode ; mais c'eſt-là encore une preuve que la pénétration eſt dépendante, comme je l'ai dit, de nos connoiſſances & de nos habitudes. Ceux qui font une étude puérile des énigmes, en pénétrent plutôt le ſens, que les plus ſubtils Philoſophes.

DE LA JUSTESSE, DE LA NETTETÉ DU JUGEMENT.

LA netteté est l'ornement de la justesse, mais elle n'en est pas inséparable. Tous ceux qui ont l'esprit net, ne l'ont pas juste; il y a des hommes qui conçoivent très-distinctement & qui ne raisonnent pas conséquemment; leur esprit trop foible, ou trop prompt ne peut suivre la liaison des choses & laisse échapper leurs rapports. Ceux-ci ne peuvent assembler beaucoup de vûes, & attribuent quelquefois à tout un objet ce qui convient au peu qu'ils en connoissent. La netteté séduit, & l'amour-propre aveugle; il est affligeant de considérer combien de causes différentes peuvent nous donner l'esprit faux.

La justesse vient d'un senti-

ment du vrai formé dans l'ame, accompagné du don de rapprocher les conséquences des principes & de combiner leurs rapports. Un homme médiocre peut avoir de la justesse à son dégré, un petit ouvrage de même. C'est sans doute un grand avantage, de quel sens qu'on le considére : toutes choses en divers genres ne tendent à la perfection, qu'autant qu'elles ont de justesse.

Ceux qui veulent tout définir, ne confondent pas le jugement & l'esprit juste ; ils rapportent à ce dernier l'exactitude dans le raisonnement, dans la composition, dans toutes les choses de pure spéculation ; la justesse dans la conduite de la vie, ils l'attachent au jugement.

Je dois ajoûter qu'il y a une justesse & une netteté d'imagination ; une justesse & une netteté de réflexion, de mémoire, de

ſentiment ; de raiſonnement, d'éloquence, &c. Le tempérament & la coutume mettent des différences infinies entre les hommes, & reſſerent ordinairement beaucoup leurs qualités. Il faut appliquer ce principe à chaque partie de l'eſprit, il eſt très-facile à comprendre.

Je dirai encore une choſe que peu de perſonnes ignorent : on trouve quelquefois dans l'eſprit des hommes les plus ſages, des idées par leur nature inaliables, que l'éducation, la coutume, ou quelque impreſſion fort violente ont liées irrévocablement dans leur mémoire. Ces idées ſont tellement jointes & ſe préſentent avec tant de force, que rien ne les peut ſéparer ; ces reſſentimens de folie ſont ſans conſéquence, & prouvent ſeulement, d'une maniere inconteſtable, l'invincible pouvoir de la coutume.

DU BON SENS.

LE bon ſens n'exige pas un jugement bien profond ; il ſemble conſiſter plutôt à n'appercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature ou avec notre condition. Le bon ſens n'eſt donc pas de penſer ſur les choſes avec trop de ſagacité, mais à les concevoir d'une maniere utile, à les prendre dans *le bon ſens.*

Celui qui voit avec un microſcope, apperçoit, ſans doute, dans les choſes plus de qualités ; mais il ne les apperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme, comme celui qui ne ſe ſert que de ſes yeux. Image des eſprits ſubtils ; ils pénétrent ſouvent trop loin ; celui qui regarde naturellement les choſes, a le bon ſens.

Le bon ſens ſe forme d'un goût naturel pour la juſteſſe & la médiocrité, c'eſt une qualité du caractere, non de l'eſprit. Pour avoir beaucoup de bons ſens, il faut être fait de maniere que la raiſon domine ſur le ſentiment, l'expérience ſur la raiſon.

Le jugement va plus loin que le ſens, mais ſes principes ſont plus variables.

De la Profondeur.

La profondeur eſt le terme de la réflexion. Quiconque a l'eſprit véritablement profond, doit avoir la force de fixer ſa penſée fugitive, de la retenir ſous ſes yeux pour en conſidérer le fond & de ramener à un point une longue chaîne d'idées : c'eſt à ceux principalement qui ont cet eſprit en partage, que la netteté & la juſteſſe ſont plus néceſſai-

res. Quand ces avantages leur manquent, leurs vûes sont mêlées d'illusions & couvertes d'obscurités. Et néanmoins comme de tels esprits voyent toujours plus loin que les autres dans les choses de leur ressort, ils se croyent aussi bien plus proches de la vérité que le reste des hommes; mais ceux-ci ne pouvant les suivre dans leurs sentiers ténébreux, ni remonter des conséquences jusqu'à la hauteur des principes, ils sont froids & dédaigneux pour cette sorte d'esprit qu'ils ne sçauroient mesurer.

Et même entre les gens profonds, comme les uns le sont sur les choses du monde, & les autres dans les sciences, ou dans un art particulier, chacun préférant son objet dont il connoît mieux les usages, c'est aussi de tous les côtés matiere de dissension.

Enfin, on remarque une jalousie encore plus particuliere entre les esprits vifs & les esprits profonds, qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre; car les uns marchans plus vîte, & les autres allans plus loin, ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence, & ne trouvant point de mesure pour des choses si différentes, rien n'est capable de les rapprocher.

DE LA DELICATESSE, DE LA FINESSE, ET DE LA FORCE.

LA délicatesse vient essentiellement de l'ame; c'est une sensibilité dont la coutume plus ou moins hardie détermine aussi le dégré. Des nations ont mis de la délicatesse où d'autres n'ont trouvé qu'une langueur sans grace; celles-ci au contraire. Nous avons mis peut-être cette qualité

à

à plus haut prix, qu'aucun autre peuple de la terre : nous voulons donner beaucoup de choses à entendre sans les exprimer & les présenter sous des images douces & voilées : nous avons confondu la délicatesse & la finesse, qui est une sorte de sagacité sur les choses de sentiment. Cependant la Nature sépare souvent des dons qu'elle a faits si divers : grand nombre d'esprits délicats ne sont que délicats ; beaucoup d'autres ne sont que fins ; on en voit même qui s'expriment avec plus de finesse qu'ils n'entendent, parce qu'ils ont plus de facilité à parler qu'à concevoir. Cette derniere singularité est remarquable ; la plûpart des hommes sentent au-delà de leurs foibles expressions : l'éloquence est peut-être le plus rare comme le plus gracieux de tous les dons.

La force vient aussi d'abord du

sentiment & se caracterise par le tour de l'expression ; mais quand la netteté & la justesse ne lui sont pas jointes, on est dur au lieu d'être fort, obscur au lieu d'être précis, &c.

DE L'ETENDUE DE L'ESPRIT.

RIen ne sert au jugement & à la pénétration comme l'étendue de l'esprit. On peut la regarder, je crois, comme une disposition admirable des organes qui nous donne d'embrasser beaucoup d'idées à la fois sans les confondre.

Un esprit étendu considere les choses dans leurs rapports mutuels : il trouve le nœud des objets qui paroissent désunis ; il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses ; il les réunit à leur source & dans un centre commun ; il les met sous un même point de vûe.

On ne ſçauroit avoir un grand génie ſans avoir l'eſprit étendu, mais il eſt poſſible qu'on ait l'eſprit étendu ſans avoir de génie; car ce ſont deux choſes diſtinctes; le génie eſt actif, fécond; l'eſprit étendu fort ſouvent ſe borne à la ſpéculation; il eſt froid, pareſſeux, timide.

Perſonne n'ignore que cette qualité dépend auſſi beaucoup de l'ame, qui donne ordinairement à l'eſprit ſes propres bornes & le retrécit, ou l'étend, ſelon l'effort qu'elle-même ſe donne.

DES SAILLIES.

LE mot de ſaillie vient de ſauter; avoir des ſaillies, c'eſt paſſer ſans gradation d'une idée à une autre, qui peut s'y allier & ſaiſir les rapports des choſes les plus éloignées, ce qui demande ſans doute de la vivacité & un eſprit

agile. Ces tranſitions ſoudaines & inattendues cauſent toujours une grande ſurpriſe : ſi elles ſe portent à quelque choſe de plaiſant, elles excitent à rire ; ſi à quelque choſe de profond, elles étonnent ; ſi à quelque choſe de grand, elles élevent : mais ceux qui ne ſont pas capables de s'élever, ou de pénétrer d'un coup d'œil des rapports trop approfondis, n'admirent que ces rapports bizares & ſenſibles, que les gens du monde ſaiſiſſent ſi bien. Et le Philoſophe qui rapproche par de lumineuſes ſentences les vérités en apparence les plus ſéparées, reclâme inutilement contre cette injuſtice : les hommes frivoles qui ont beſoin de tems pour ſuivre ces grandes démarches de la réflexion, ſont dans une eſpece d'impuiſſance de les admirer, attendu que l'admiration ne ſe donne qu'à la ſurpriſe & vient rarement par dégrés.

Les ſaillies tiennent en quelque ſorte dans l'eſprit le même rang que l'humeur peut avoir dans les paſſions. Elles ne ſuppoſent pas néçeſſairement de grandes lumieres, elles peignent le caractere de l'eſprit ; ainſi ceux qui approfondiſſent vivement les choſes ont des ſaillies de réflexions ; les gens d'une imagination heureuſe, des ſaillies d'imagination, d'autres des ſaillies de mémoire ; les méchans, des méchancetés ; les gens gais, des choſes plaiſantes, &c.

Les gens du monde qui font leur étude de ce qui peut plaire, ont porté plus loin que les autres ce genre d'eſprit : mais parce qu'il eſt difficile aux hommes de ne pas outrer ce qui eſt bien ; ils ont fait du plus naturel de tous les dons un jargon plein d'affectation. L'envie de briller leur a fait abandonner par réflexion le

vrai & le solide, pour courir sans cesse après les illusions & les jeux d'imagination les plus frivoles; il semble qu'ils soient convenus de ne plus rien dire de suivi, & de ne saisir dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant & leur surface. Cet esprit qu'ils croyent si aimable est sans doute bien éloigné de la Nature, qui se plaît à se reposer sur les sujets qu'elle embellit, & trouve la variété dans la fécondité de ses lumieres, bien plus que dans la diversité de ses objets. Un agrément faux & si superficiel est un art ennemi du cœur & de l'esprit, qu'il reserre dans des bornes si étroites; un art qui ôte la vie de tous les discours, en bannissant le sentiment qui en est l'ame, & qui rend les conversations du monde aussi ennuyeuses, qu'insensées & ridicules.

DU GOUT.

LE Goût eſt une aptitude à bien juger des objets du ſentiment. Il faut donc avoir de l'ame pour avoir du goût ; il faut avoir auſſi de *la* pénétration, parce que c'eſt l'intelligence qui remue le ſentiment. Ce que l'eſprit ne pénétre qu'avec peine ne va pas ſouvent juſqu'au cœur, ou n'y fait qu'une impreſſion foible ; c'eſt-là ce qui fait que les choſes qu'on ne peut ſaiſir d'un coup d'œil, ne ſont point du reſſort du goût.

Le bon goût conſiſte dans un ſentiment de la belle nature ; ceux qui n'ont pas un eſprit naturel, ne peuvent avoir le goût juſte.

Toute vérité peut entrer dans un livre de réflexion ; mais dans les ouvrages de goût nous aimons que la vérité ſoit puiſée dans la

Nature ; nous ne voulons pas d'hipotèſes, tout ce qui n'eſt qu'ingénieux eſt contre les régles du goût.

Comme il y a des dégrés & des parties différentes dans l'eſprit ; il y en a de même dans le goût. Notre goût peut, je crois, s'étendre autant que notre intelligence ; mais il eſt difficile qu'il paſſe au-delà. Cependant ceux qui ont une ſorte de talent ſe croyent preſque toujours un goût univerſel, ce qui les porte quelquefois juſqu'à juger des choſes qui leur ſont les plus étrangeres. Mais cette préſomption qu'on pourroit ſupporter dans les hommes qui ont des talens, ſe remarque auſſi parmi ceux qui raiſonnent des talens, & qui ont une teinture ſuperficielle des régles du goût, dont ils font des applications tout-à-fait extraordinaires. C'eſt dans les grandes Villes,

plus

plus que dans les autres qu'on peut observer ce que je dis ; elles sont peuplées de ces hommes suffisans qui ont assez d'éducation & d'habitude du monde, pour parler des choses qu'ils n'entendent point : aussi sont-elles le théâtre des plus impertinentes décisions ; & c'est-là que l'on verra mettre à côté des meilleurs ouvrages, une fade compilation des traits les plus brillans de morale & de goût, mêlés à de vieilles chansons & à d'autres extravagances, avec un stile si bourgeois & si ridicule, que cela fait mal au cœur.

Je crois que l'on peut dire sans témérité que le goût du grand nombre n'est pas juste : le cours deshonorant de tant d'ouvrages ridicules en est une preuve sensible. Ces écrits, il est vrai, ne se soutiennent pas ; mais ceux qui les remplacent ne sont pas for-

més sur un meilleur modéle : l'inconstance apparente du Public ne tombe que sur les Auteurs. Cela vient de ce que les choses ne font d'impression sur nous que selon la proportion qu'elles ont à notre esprit ; tout ce qui est hors de notre sphere nous échappe, le bas, le naïf, le sublime, &c.

Il est vrai que les habiles reforment nos jugemens, mais ils ne peuvent changer notre goût, parce que l'ame a ses inclinations indépendantes de ses opinions ; ce que l'on ne sent pas d'abord, on ne le sent pas par dégrés, comme l'on fait en jugeant. De-là vient qu'on voit des ouvrages critiqués du peuple, qui ne lui en plaisent pas moins ; car il ne les critique que par réflexion & les goûte par sentiment.

Que les jugemens du Public épurés par le tems & par les Maî-

tres, ſoient donc, ſi l'on veut, infaillibles; mais diſtinguons-les de ſon goût, qui paroît toujours récuſable.

Je finis ces obſervations : on demande depuis long-tems s'il eſt poſſible de rendre raiſon des matieres de ſentiment : tous avouent que le ſentiment ne peut ſe connoître que par expérience; mais il eſt donné aux habiles d'expliquer ſans peine les cauſes cachées qui l'excitent, cependant bien des gens de goût n'ont pas cette facilité, & nombre de diſſertateurs qui raiſonnent à l'infini, manquent du ſentiment qui eſt la bâſe des juſtes notions ſur le goût.

DU LANGAGE ET DE L'ÉLOQUENCE.

ON peut dire en genéral de l'expreſſion qu'elle répond à la

nature des idées, & par conſéquent aux divers caracteres de l'eſprit.

Ce ſeroit néanmoins une témérité de juger de tous les hommes par le langage. Il eſt rare peut-être de trouver une proportion exacte entre le don de penſer & celui de s'exprimer : les termes n'ont pas une liaiſon néceſſaire avec les idées : on veut parler d'un homme qu'on connoît beaucoup, dont le caractere, la figure, le maintien, tout eſt préſent à l'eſprit, hors ſon nom qu'on veut nommer & qu'on ne peut rappeller ; de même de beaucoup de choſes dont on a des idées fort nettes, mais que l'expreſſion ne ſuit pas : de-là vient que d'habiles gens manquent quelquefois de cette facilité à rendre leurs idées que des hommes ſuperficiels poſſedent avec avantage.

La précision & la justesse du langage dépendent de la propriété des termes qu'on emploie.

La force ajoûte à la justesse & à la briéveté ce qu'elle emprunte du sentiment ; elle se caractérise d'ordinaire par le tour de l'expression.

La finesse emploie des termes qui laissent beaucoup à entendre.

La délicatesse cache sous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choses de rebutant.

La noblesse a un air aisé, simple, précis, naturel.

Le sublime ajoûte à la noblesse une force & une hauteur qui ébranlent l'esprit, qui l'étonnent & le jettent hors de lui-même ; c'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé, ou d'une grande & surprenante idée.

On ne peut sentir le sublime d'une idée dans une foible expression ; mais la magnificence

des paroles avec de foibles idées est proprement du Phébus : le sublime veut des pensées élevées avec des expressions & des tours qui en soient dignes.

L'éloquence embrasse tous les divers caracteres de l'élocution ; peu d'ouvrages sont éloquens, mais on voit des traits d'éloquence semés dans plusieurs écrits.

Il y a une éloquence qui est dans les paroles, qui consiste à rendre aisément & convenablement ce que l'on pense de quelque nature qu'il soit : c'est là l'éloquence du monde. Il y en a une autre dans les idées mêmes & dans les sentimens, plus encore que dans l'expression, c'est la véritable.

On voit aussi des hommes que le monde échauffe, & d'autres qu'il refroidit. Les premiers ont besoin de la présence des objets : les autres d'être retirés & aban-

donnés à eux-mêmes ; ceux-là ſont éloquens dans leurs converſations, ceux-ci dans leurs compoſitions.

Un peu d'imagination & de mémoire, un eſprit facile, ſuffiſent pour parler avec élégance ; mais que de choſes n'entrent pas dans l'éloquence : le raiſonnement & le ſentiment, le naïf & le pathétique, l'ordre & le déſordre, la force & la grace, la douceur & la véhémence, &c.

Tout ce qu'on a jamais dit du prix de l'éloquence n'en eſt qu'une foible expreſſion. Elle donne la vie à tout ; dans les ſciences, dans les affaires, dans la converſation, dans la compoſition, dans la recherche même des plaiſirs, rien ne peut réuſſir ſans elle. Elle ſe joue des paſſions des hommes, les émeut, les calme, les pouſſe & les détermine à ſon gré : tout céde à ſa voix ; elle ſeule en-

fin, eſt capable de ſe célébrer dignement.

DE L'INVENTION.

LEs hommes ne ſçauroient créer le fond des choſes; ils le modifient. Inventer n'eſt donc pas créer la matiere de ſes inventions, mais lui donner la forme. Un Architecte ne fait pas le marbre qu'il employe à un édifice, il le diſpoſe; & l'idée de cette diſpoſition, il l'emprunte encore de différens modéles qu'il fond dans ſon imagination pour former un nouveau tout. De même un Poëte ne crée pas les images de ſa poëſie, il les prend dans le ſein de la Nature, & les applique à différentes choſes pour les figurer aux ſens; & encore le Philoſophe; il ſaiſit une vérité ſouvent ignorée, mais qui exiſte éternellement, pour la joindre à une

autre vérité & former un corps de raiſon. Ainſi ſe produiſent en différens genres les chef-d'œuvres de la réflexion & de l'imagination. Tous ceux qui ont la vûe aſſez bonne pour lire dans le ſein de la nature, y découvrent, ſelon le caractere de leur eſprit, ou le fond & l'enchaînement des vérités que les autres hommes effleurent, ou l'heureux rapport des images avec les vérités qu'elles embelliſſent. Les eſprits qui ne peuvent pénétrer juſqu'à cette ſource féconde, ou qui n'ont pas aſſez de force & de juſteſſe pour lier leurs ſenſations & leurs idées: des Auteurs de ce caractere donnent des phantômes ſans vie, & prouvent plus ſenſiblement que tous les Philoſophes notre impuiſſance à créer.

Je ne blâme pas néanmoins ceux qui ſe ſervent de cette expreſſion pour caractériſer avec

plus de force le don d'inventer. Ce que j'ai dit se borne à faire voir que la Nature doit être le modéle de nos inventions, & que ceux qui la quittent ou la méconnoissent, ne peuvent rien faire de bien.

Sçavoir après cela pourquoi des hommes quelquefois médiocres, excellent à des inventions où des hommes plus éclairés ne peuvent atteindre ; c'est-là le secret du génie que je vais tâcher d'expliquer.

DU GENIE ET DE L'ESPRIT.

LE génie peut se définir, un instinct élevé, lumineux & actif. Les talens ; un génie pour de moindres objets. Il n'y a point de genie sans activité & sans passion : ainsi le génie vient de l'âme, & se forme des convenances qui se trouvent si rarement

entre l'esprit & le cœur.

Que de qualités différentes concourent dans un beau génie. Que manquoit-il à M. de Cambrai pour être un grand Poëte? lui qui avoit l'imagination si poëtique, un stile si harmonieux, &c.

On trouve quelquefois des hommes qui ont plus d'esprit que de fort beaux génies; mais soit que leurs inclinations partagent leur application, soit que la foiblesse de leur ame les empêche d'employer les forces de leur esprit, on voit qu'ils demeurent bien loin après ceux qui mettent toutes leurs ressources & toute leur activité en œuvre en faveur d'un objet unique.

L'esprit ne differe du génie qu'entant qu'il est considéré sans ses rapports avec le cœur; & comme il n'est pas nécessaire pour former un homme d'esprit, que les qualités de son ame répondent

à ſon intelligence, & qu'il y ait un concert entr'elles, comme dans les gens de génie; auſſi de l'aveu de tous les hommes, l'un eſt-il moins rare que l'autre.

DU CARACTERE ET DU GENIE.

TOut ce qui forme l'eſprit & le cœur eſt compris dans le caractere. Le génie n'exprime que la convenance de certaines qualités; il faut pour former le génie des diſpoſitions aſſorties dans l'eſprit & dans le cœur, mais les contrariétés les plus bizares entrent dans le même caractere & le conſtituent.

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractere, lorſque les traits de ſon ame ſont foibles, légers, changeans; mais cela même fait un caractere, & l'on s'entend bien là-deſſus.

Les inégalités du caractere influent sur l'esprit ; un homme est pénétrant, ou pésant, ou aimable, selon son humeur.

On confond souvent dans le caractere les qualités de l'ame & celles de l'esprit. Un homme est doux & facile, on le trouve insinuant. Il a l'humeur vive & légere, on dit qu'il a l'esprit vif ; il est distrait & réveur, on croit qu'il a l'esprit lent & peu d'imagination. Le monde ne juge des choses que par leur écorce ; c'est une chose qu'on dit tous les jours, mais que l'on ne sent pas assez. Quelques réflexions en passant sur les caracteres les plus généraux nous y feront faire attention.

DU SERIEUX.

UN des caracteres les plus généraux, c'est le sérieux ; mais combien de causes différentes

n'a-t-il pas, & combien de caracteres sont compris dans celui-ci? On est sérieux par tempérament, par trop ou trop peu de passions, trop ou trop peu d'idées; par timidité, par habitude & par mille autres raisons.

L'extérieur distingue tous ces divers caracteres aux yeux d'un homme attentif.

Le sérieux d'un esprit tranquille porte un air doux & serein.

Le sérieux des passions ardentes est sauvage, sombre, allumé.

Le sérieux d'une ame abbattue donne un extérieur languissant.

Le sérieux d'un homme stérile paroît froid, lâche & oisif.

Le sérieux de la gravité, prend un air concerté comme elle.

Le sérieux de la distraction porte des dehors singuliers.

Le sérieux d'un homme timide n'a presque jamais de maintien.

Personne ne rejette en gros

ces vérités, mais faute de principes bien liés & bien conçus, la plûpart des hommes sont dans le détail & dans leurs applications particulieres, opposés les uns aux autres & à eux-mêmes; ils font voir la nécessité indispensable de bien manier les principes les plus familiers, & de les mettre tous ensemble sous un point de vûe, qui en découvre la fécondité & la liaison.

Du Sang-froid.

Nous prenons quelquefois pour le sang-froid une passion sérieuse & concentrée, qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent, & le rend insensible aux autres choses.

Le véritable sang-froid vient d'un sang doux, tempéré, & peu fertile en esprits. S'il coule avec trop de lenteur, il peut rendre l'*esprit* pésant; mais lorsqu'il est

reçu par des organes faciles & bien conformés, la justesse, la réflexion, & une singularité aimable souvent l'accompagnent. Nul esprit n'est plus désirable.

On parle encore d'un autre sang-froid que donne la force d'esprit, soutenue par l'expérience & de longues réflexions; sans doute c'est là le plus rare.

DE LA PRESENCE D'ESPRIT.

LA présence d'esprit se pourroit définir, une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés, qui demande un esprit facile, un sang-froid modéré, l'usage des affaires, & selon les différentes occurrences divers avantages; de la mémoire & de la sagacité dans la dispute; de la sécurité dans les périls, &

dans le monde; cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, & nous tient en état de profiter de tout, &c.

DE LA DISTRACTION.

IL y a une distraction assez semblable au sommeil, qui est lorsque nos pensées flotent & se suivent d'elles-mêmes sans force & sans direction. Le mouvement des esprits se rallentit peu à peu; ils errent à l'avanture sur les traces du cerveau, & réveillent des idées sans suite & sans vérité; enfin les organes se ferment, nous ne formons plus que des songes, & c'est-là proprement réver les yeux ouverts.

Cette sorte de distraction est bien différente de celle où jette la méditation. L'ame obsedée dans la méditation d'un objet qui fixe sa vûe, & qui la remplit toute entiere, agit beaucoup dans ce

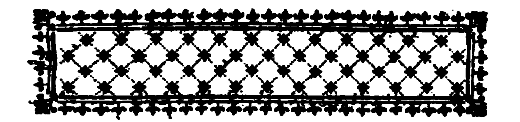
repos ; c'eſt un état tout oppoſé ; cependant elle y tombe enſuite épuiſée par ſes réflexions.

DE L'ESPRIT DU JEU.

C'Eſt une maniere de génie que l'eſprit du jeu, puiſqu'il dépend également de l'ame & de l'intelligence. Un homme que la perte trouble ou intimide, que le gain rend trop hazardeux, un homme avare, ne ſont pas plus faits pour jouer, que ceux qui ne peuvent atteindre à l'eſprit de combinaiſon. Il faut donc un certain dégré de lumiere & de ſentiment, l'art des combinaiſons, le goût du jeu, & l'amour meſuré du gain.

On s'étonne à tort que des ſots poſſédent ce foible avantage. L'habitude & l'amour du jeu, qui tournent toute leur application & leur mémoire de ce ſeul côté, ſupléent l'eſprit qui leur manque.

Fin du premier Livre.



LIVRE II.

DES PASSIONS.

TOUTES les passions roulent sur le plaisir & la douleur, comme dit M. Loke: c'en est l'essence & le fond.

Nous éprouvons en naissant ces deux états : le plaisir, parce *qu'il est* naturellement attaché à être : la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.

Si notre existence étoit parfaite, nous ne connoîtrions que le plaisir. Etant imparfaite nous devons connoître le plaisir & la douleur : or c'est de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien & du mal.

Mais comme le plaisir & la douleur ne viennent pas à tous

les hommes par les mêmes choſes, ils attachent à divers objets l'idée du bien & du mal : chacun ſelon ſon expérience, ſes paſſions, ſes opinions, &c.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens & de nos maux ; les ſens, & la réflexion.

Les impreſſions qui viennent par les ſens ſont immédiates & ne peuvent ſe définir ; on n'en connoît pas les reſſorts : elles ſont l'effet du rapport qui eſt entre les choſes & nous, mais ce rapport ſecret ne nous eſt pas connu.

Les paſſions qui viennent par l'organe de la réflexion ſont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être, ou de la perfection de l'être, ou dans le ſentiment de ſon imperfection & de ſon déperiſſement.

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur, de plaiſir, de puiſſance que nous

voudrions toujours augmenter: nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petitesse, de sujettion, de misere, que nous tâchons d'étouffer: voilà toutes nos passions.

Il y a des hommes en qui le sentiment de l'être est plus fort que celui de leur imperfection; de-là l'enjouement, la douceur, la modération des desirs.

Il y en a d'autres en qui le sentiment de leur imperfection est *plus vif* que celui de l'être; de-là l'inquiétude, la mélancolie, &c.

De ces deux sentimens unis, c'est-à-dire, celui de nos forces & celui de notre misere, naissent les plus grandes passions; parce que le sentiment de nos miseres nous pousse à sortir de nous-mêmes, & que le sentiment de nos ressources nous y encourage & nous porte par l'espérance. Mais ceux qui ne sentent que leur mi-

ſere ſans leur force, ne ſe paſſionnent jamais tant; car ils n'oſent rien eſpérer: ni ceux qui ne ſentent que leur force ſans leur impuiſſance, car ils ont trop peu à deſirer; ainſi il faut un mélange de courage & de foibleſſe, de triſteſſe & de préſomption. Or cela dépend de la chaleur du ſang & des eſprits; & la réflexion qui modere les velleïtés des gens froids, encourage l'ardeur des autres, en leur fourniſſant des reſſources qui nourriſſent leurs illuſions. D'où vient que les paſſions des hommes d'un eſprit profond ſont plus opiniâtres & plus invincibles, car ils ne ſont pas obligés de s'en diſtraire comme le reſte des hommes par épuiſement de penſées; mais leurs réflexions au contraire, ſont un entretien éternel à leurs deſirs qui les échauffe; & cela explique encore pourquoi ceux qui pen-

ſent peu, ou qui ne ſçauroient penſer long-tems de ſuite ſur la même choſe, n'ont que l'inconſtance en partage.

DE LA GAIETÉ, DE LA JOIE, DE LA MELANCOLIE.

LE premier dégré du ſentiment agréable de notre exiſtence eſt la gaïeté. Les ſentimens plus pénétrans ſont connus ſous le nom de joie. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire ſi ardens que le reſte des hommes, ils ne ſont peut-être pas capables des plus vives joies; mais les grandes joies durent peu & laiſſent notre ame épuiſée.

La gaïeté plus proportionnée à notre foibleſſe, nous rend confians & hardis, donne un être & un intérêt aux choſes les moins importantes, fait que nous nous plaiſons par inſtinct en nous-mê-

mes, dans nos poſſeſſions, nos amours, notre eſprit, notre ſuffiſance, juſques dans l'extrême miſere.

De la gaïeté à la vanité, il n'y a, ſi l'on peut ainſi dire, que la réflexion : l'opinion que nous prenons des bagatelles qui nous plaiſent en nous-mêmes, décide ; auſſi trouve-t-on peut-être plus de vanité parmi les hommes enjoués que dans les autres : nous en connoîtrons la raiſon.

D'autre part les mélancoliques ſont ardens, timides, inquiets, & ne ſe ſauvent la plûpart de la vanité que par l'ambition & l'orgueil.

DE L'AMOUR-PROPRE ET DE NOUS-MESMES.

L'Amour eſt une complaiſance dans l'objet aimé. Aimer une choſe, c'eſt ſe complaire dans ſa poſſeſſion, ſa grace, ſon accroiſſement,

croissement, craindre sa privation, ses déchéances, &c.

Plusieurs Philosophes rapportent généralement à l'amour-propre toute sorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que son plaisir & sa propre satisfaction, qu'on se met soi-même avant tout; jusques-là qu'ils nient que celui qui donne sa vie pour un autre, le préfere à soi. Ils passent le but en ce point, car si l'objet de notre amour nous est plus cher sans l'être, que l'être sans l'objet de notre amour, il paroît que c'est notre amour qui est notre passion dominante & non notre individu propre; puisque tout nous échappe avec la vie, le bien que nous nous étions appropriés par notre amour, comme notre être véritable. Ils répondent que la possession nous fait confondre dans ce sacrifice

notre vie & celle de l'objet aimé; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conſerver l'autre: au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conſervons, nous paroît plus conſidérable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'eſt une préférence manifeſte de l'objet aimé. On peut dire la même choſe d'un homme qui volontairement & de ſang-froid, meurt pour la gloire: la vie imaginaire qu'il achete au prix de ſon être réel, eſt une préférence bien inconteſtable de la gloire & qui juſtifie la diſtinction que quelques écrivains ont miſes avec ſageſſe entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes. Ceux-ci conviennent bien que l'amour de nous-mêmes entre dans toutes nos paſſions, mais ils diſtinguent

cet-amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, disent-ils, on cherche hors de soi son bonheur; on s'aime hors de soi davantage que dans son existence propre; on n'est point à soi-même son objet. L'amour-propre au contraire subordonne tout à ses commodités & son bien être, il est à lui-même son objet & sa fin; de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choses, l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous & se fait le centre de tout.

Rien ne caractérise donc l'amour-propre, comme la complaisance qu'on a dans soi-même & les choses qu'on s'approprie.

L'orgueil est un effet de cette complaisance. Comme on n'estime naturellement les choses qu'autant qu'elles plaisent, & que *nous nous* plaisons si souvent à

nous-mêmes devant toutes choses; de-là ces comparaisons toujours injustes qu'on fait de soi-même à autrui, & qui fondent tout notte orgueil.

Mais les prétendus avantages pour lesquels nous nous estimons étant grandement variés; nous les désignons par les noms que nous leur avons rendu propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces, nous l'avons nommé présomption; celui qui s'attache à de petites choses, vanité; celui qui se fonde sur la naissance, hauteur; celui qui est courageux, fierté.

Tout ce qu'on ressent de plaisir en s'appropriant quelque chose, richesse, agrément, héritage, &c. & ce qu'on éprouve de peines par la perte des mêmes biens, ou la crainte de quelque mal, la peur, le dépit, la colere, tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour-propre ſe mêle à preſque tous nos ſentimens, ou du moins l'amour de nous-mêmes ; mais pour prévenir l'embarras que les diſputes qu'on a ſur ces termes feroient naître, j'uſe d'expreſſions ſynonymes, qui me ſemblent moins équivoques. Ainſi je rapporte tous nos ſentimens à celui de nos perfections & de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, eſtimer, conſerver, aggrandir & défendre du mal notre frêle exiſtence. C'eſt la ſource de tous nos plaiſirs & déplaiſirs, & la cauſe féconde des paſſions qui viennent par l'organe de la réflexion.

Tâchons d'approfondir les principales ; nous y ſuivrons plus aiſément la trace des petites qui ne ſont que des dépendances & des branches de celle-ci.

DE L'AMBITION.

L'Instinct qui nous porte à nous aggrandir, n'est aucune part si sensible que dans l'ambition : mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur solide à l'autorité des emplois ; les autres aux grandes richesses, les autres au faste des titres, &c. plusieurs vont à leur but sans nul choix des moyens. Quelques-uns par des grandes choses, & d'autres par les plus petites : ainsi telle ambition est vice, telle vertu ; telle vigueur d'esprit, telle égarement & bassesse, &c.

Toutes les passions prennent le tour de notre caractere. Nous avons vû ailleurs que l'ame influoit beaucoup sur l'esprit ; l'esprit influe aussi sur l'ame : c'est de l'ame que viennent tous les

ſentimens ; mais c'eſt par les organes de l'eſprit que paſſent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne ; ſelon qu'il les pénétre, qu'il les embellit, qu'il les déguiſe, l'ame les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignoreroit que tous les hommes ne ſont pas égaux par le cœur, il ſuffit de ſçavoir qu'ils enviſagent les choſes ſelon leurs lumieres ; peut-être encore plus inégales, pour comprendre la différence, qui diſtingue les paſſions mêmes qu'on déſigne du même nom. Si différemment partagés par l'eſprit & les ſentimens, ils s'attachent au même objet ſans aller au même intérêt, & cela n'eſt pas ſeulement vrai des ambitieux, mais auſſi de toute paſſion.

De l'Amour du monde.

QUe de choſes ſont compriſes dans l'amour du monde. Le libertinage, le deſir de plaire, l'envie de primer, &c. l'amour du ſenſible & du grand ne ſont nulle part ſi mêlés; je parle d'un grand meſuré à l'eſprit & au cœur qu'il touche.

Le génie & l'activité portent à la vertu & à la gloire: les petits talens, la pareſſe, le goût des plaiſirs, la gaïeté, & la vanité nous fixent aux petites choſes; mais en tous c'eſt le même inſtinct, & l'amour du monde renferme de vives ſemences de preſque toutes les paſſions.

Sur l'amour de la Gloire.

LA gloire nous donne ſur les cœurs une autorité naturelle,

qui nous touche, ſans doute, autant que nulle de nos ſenſations, & nous étourdit plus ſur nos miſeres qu'une vaine diſſipation : elle eſt donc réelle en tout ſens.

Ceux qui parlent de ſon néant inévitable, ſoutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un ſeul homme. Le vuide des grandes paſſions eſt rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire ſe piquent de bien danſer, ou de quelque miſere encore plus baſſe. Ils ſont ſi aveugles qu'ils ne ſentent pas que c'eſt la gloire qu'ils cherchent ſi curieuſement, & ſi vains, qu'ils oſent la mettre dans les choſes les plus frivoles. La gloire, diſent-ils, n'eſt vertu, ni mérite ; ils raiſonnent bien en cela : elle n'eſt que leur récompenſe ; mais elle nous excite donc au travail & à la vertu, & nous rend ſouvent eſtimables afin de nous faire eſtimer.

Tout eſt très-abject dans les hommes : la vertu, la gloire, la vie ; mais les choſes les plus petites ont des proportions reconnues. Le chêne eſt un grand arbre près du cériſier ; ainſi les hommes à l'égard les uns des autres. Quelles ſont les vertus & les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire ? l'ont-ils méritée ?

DE L'AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

LA paſſion de la gloire, & la paſſion des ſciences ſe reſſemblent dans leur principe ; car elles viennent l'une & l'autre du ſentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit ſe former comme un nouvel être hors de nous ; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fond. Ainſi la paſſion de la gloire veut nous aggrandir au-

dehors & celle des ſciences au-dedans.

On ne peut avoir l'ame grande, ou l'eſprit un peu pénétrant, ſans quelque paſſion pour les lettres. Les arts ſont conſacrés à peindre les traits de la belle nature ; les ſciences à la vérité, les arts ou les ſciences embraſſent tout ce qu'il y a dans la penſée de noble ou d'utile ; de ſorte qu'il ne reſte à ceux qui les rejettent, que ce qui eſt indigne d'être peint ou enſeigné : c'eſt très-fauſſement qu'ils prétendent s'arrêter à la poſſeſſion des mêmes choſes que les autres s'amuſent à conſidérer. Il n'eſt pas vrai qu'on poſſéde ce que l'on diſcerne ſi mal, ni qu'on eſtime la réalité des choſes, quand on en mépriſe l'image : l'expérience fait voir qu'ils mentent, & la réflexion le confirme.

La plûpart des hommes hono-

rent les lettres comme la religion & la vertu, c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connoissances & le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entiere s'y peut recueillir dans quelques heures; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens sont à craindre dans cette passion : le mauvais choix & l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles ne seroient pas propres aux autres, mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de

nous les rendre familieres & de les réduire en pratique ; la plus longue & la plus laborieuſe théorie n'éclaire qu'imparfaitement ; un homme qui n'auroit jamais danſé, poſſéderoit inutilement les régles de la danſe ; il en eſt ſans doute de même des métiers d'eſprit.

Je dirai bien plus ; rarement l'étude eſt utile, lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas ſéparer ces deux choſes : l'une nous apprend à penſer, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; l'une à diſpoſer nos actions, & l'autre à les rendre faciles.

L'uſage du monde nous donne encore de penſer naturellement, & l'habitude des ſciences de penſer profondément.

Par une ſuite néceſſaire de ces vérités, ceux qui ſont privés de l'un & l'autre avantage par leur

condition, étalent toute la foiblesse de l'esprit humain. La nature ne porte-t-elle qu'au milieu des Cours & dans le sein des Villes florissantes, des génies aimables & bienfaits? Que fait-elle pour le laboureur préoccupé de ses besoins, ou pour un Bourgeois de Verdun? sans doute elle a ses droits, il en faut convenir. L'art ne peut égaler les hommes; il les laisse loin les uns des autres dans la même distance où ils sont nés, quand ils ont la même application à cultiver leurs talens. Mais quels peuvent être les fruits d'un beau naturel négligé? Que servent à un grand Seigneur les domaines qu'il laisse en friche? est-il riche de ces biens incultes?

DE L'AVARICE.

CEux qui n'aiment l'argent que pour le dépenser, ne sont pas

véritablement avares. L'avarice est une extrême défiance des événemens, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, & manifeste cét instinct avide qui nous sollicite d'emprunter par-tout pour enfler l'idée de notre être. Basse & déplorable manie, qui n'exige ni connoissance, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse, & qui prend par cette raison dans la défaillance des sens, la place des autres passions.

De la passion du Jeu.

Quoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événemens de la fortune, & qu'il semble que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événemens, je ne laisse pas de croire qu'il y a des Joueurs avares & qui ne sont

confians qu'au jeu ; encore ont-ils, comme on dit, un jeu timide & ſerré.

Des commencemens ſouvent heureux, la pareſſe & l'oiſiveté, rempliſſent l'eſprit des Joueurs de l'idée d'un gain très-rapide, qui paroît toujours ſous leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'ailleurs n'eſt-on pas porté à jouer ? par cupidité, par amour du faſte, par goût des plaiſirs, &c. Il ſuffit donc d'aimer quelqu'une de ces choſes pour aimer le jeu : c'eſt une reſſource pour les acquérir ; haſardeuſe à la vérité, mais propre à toute ſorte d'hommes, pauvres, riches, foibles, malades, jeunes & vieux, ignorans & ſçavans, ſots & habiles, &c. auſſi n'y a-t-il point de paſſion plus commune que celle-ci.

Mais où voyez-vous, dira-t-on, l'amour des grandeurs en cela,

& le reste de vos principes ? partout.

DE LA PASSION DES EXERCICES.

IL y a dans la passion des exercices un plaisir pour les sens, & un plaisir pour l'ame. Les sens sont flatés d'agir, de galopper un cheval, d'entendre un bruit de chasse dans une forêt; l'ame jouit de la justesse de ses sens, de la force & l'adresse de son corps, &c. Aux yeux d'un Philosophe qui médite dans son cabinet cette gloire est bien puérile; mais dans l'ébranlement de l'exercice, on ne scrutte pas tant les choses en approfondissant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais incontestables.

Vous voyez l'ame d'un pêcheur qui se détache en quelque sorte

de ſon corps pour ſuivre un poiſ-ſon ſous les eaux, & le pouſſer au piége que ſa main lui tend. Qui croiroit qu'elle s'applaudit de la défaite du foible animal & triomphe au fond du filet? toutefois rien n'eſt ſi ſenſible.

Un Grand à la chaſſe aime mieux tuer un ſanglier qu'une hirondelle: par quelle raiſon? tous la voyent.

DE L'AMOUR PATERNEL.

L'Amour paternel ne differe pas de l'amour-propre. Un enfant ne ſubſiſte que par ſes parens, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout; ils n'ont rien qui leur ſoit ſi propre.

Auſſi un pere ne ſépare point l'idée d'un fils de la ſienne, à moins que le fils n'affoibliſſe cette idée de propriété par quelque contradiction; mais plus un pere

s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

DE L'AMOUR FILIAL ET FRATERNEL.

COmme les enfans n'ont nul droit sur la volonté de leurs peres, la leur étant au contraire toujours combattue, cela leur fait sentir qu'ils sont des êtres à part, & ne peut pas leur inspirer de l'amour-propre; parce que la propriété ne sçauroit être du côté de la dépendance. Cela est visible; c'est par cette raison que la tendresse des enfans n'est pas aussi vive que celle des peres; mais les loix ont pourvû à cet inconvénient. Elles sont un garant aux peres contre l'ingratitude des enfans, comme la nature est aux enfans un ôtage assuré contre l'abus des loix; il étoit

juſte d'aſſurer à la vieilleſſe ce qu'elle prêtoit à l'enfance.

La reconnoiſſance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impoſe. Il eſt dans la ſaine nature d'aimer ceux qui nous aiment & protégent, & l'habitude d'une juſte dépendance en fait perdre le ſentiment; mais il ſuffit d'être homme pour être bon pere; & ſi on n'eſt homme de bien, il eſt rare qu'on ſoit bon fils.

Du reſte qu'on mette à la place de ce que je dis la ſympathie ou le ſang, & qu'on me faſſe entendre pourquoi le ſang ne parle pas autant dans les enfans que dans les peres; pourquoi la ſympathie périt quand la ſoumiſſion diminue; pourquoi des freres ſouvent ſe haïſſent ſur des fondemens ſi légers, &c.

Mais quel eſt donc le nœud de l'amitié des freres? une fortune,

un nom commun, même naiſſance & même éducation, quelquefois même caractere; enfin l'habitude, ſe regarder comme appartenans les uns aux autres, & comme n'ayant qu'un ſeul être. Voilà ce qui fait que l'on s'aime, voilà l'amour-propre; mais trouvez le moyen de ſéparer des freres d'intérêt, l'amitié lui ſurvit à peine; l'amour-propre qui en étoit le fond ſe porte vers d'autres objets.

DE L'AMITIE' QUE L'ON A POUR LES BESTES.

IL peut entrer quelque choſe qui flate les ſens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux. Quand ils nous appartiennent, j'ai toujours penſé qu'il s'y mêle de l'amour-propre: rien n'eſt ſi ridicule à dire, & je ſuis fâché qu'il ſoit vrai; mais

nous ſommes ſi vuides que s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons auſſi-tôt. Nous prêtons à un perroquet des penſées & des ſentimens; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il ſent nos faveurs, &c. ainſi nous aimons l'avantage que nous nous accordons ſur lui. Quel empire! mais c'eſt là l'homme.

DE L'AMITIE'.

C'Eſt l'inſuffiſance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'eſt l'inſuffiſance de l'amitié même qui la fait périr.

Eſt-on ſeul, on ſent ſa miſere, on ſent qu'on a beſoin d'appui, on cherche un fauteur de ſes goûts, un compagnon de ſes plaiſirs & de ſes peines; on veut un homme dont on puiſſe poſſéder le cœur & la penſée. Alors

l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde ; a-t-on ce qu'on a ſouhaité, on change bien-tôt de penſée.

Lorſqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos deſirs, & lorſqu'on y parvient on en ſent le néant. Notre ame dont il arrêtoit la vûe dans l'éloignement, ne ſçauroit s'y repoſer quand elle voit au-delà : ainſi l'amitié qui de loin bornoit toutes nos prétentions ceſſe de les borner de près ; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir ; elle nous laiſſe des beſoins qui nous diſtrayent & nous portent vers d'autres biens.

Alors on ſe néglige, on devient difficile, on exige bien-tôt comme un tribut les complaiſances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'eſt le caractere des hommes de s'approprier peu à peu juſqu'aux graces dont ils

jouiſſent ; une longue poſſeſſion les accoutume naturellement à regarder les choſes qu'ils poſſédent comme à eux : ainſi l'habitude les perſuade qu'ils ont un droit naturel ſur la volonté de leurs amis. Ils voudroient s'en former un titre pour les gouverner ; lorſque ces prétentions ſont réciproques, comme on voit ſouvent, l'amour-propre s'irrite & crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs & d'ameres explications, &c.

On ſe trouve auſſi quelquefois des défauts qu'on s'étoit cachés ; ou l'on tombe dans des paſſions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaiſirs.

Auſſi les hommes extrêmes ne ſont pas les plus capables d'une conſtante amitié. On ne l'a trouve nulle part ſi vive & ſi ſolide que dans les eſprits timides & ſérieux,

férieux, dont l'ame modérée connoît la vertu ; car elle foulage leur cœur oppreffé fous le myftere & fous le poids du fecret, détend leur efprit, l'élargit, les rend plus confians & plus vifs, fe mêle à leurs amufemens, à leurs affaires & à leurs plaifirs myftérieux : c'eft l'ame de toute leur vie.

Les jeunes gens font auffi très-fenfibles, très conftans & neufs à aimer ; mais la vivacité de leurs paffions les diftrait & les rend volages. La fenfibilité & la confiance font ufées dans les vieillards ; mais le befoin les rapproche & la raifon eft leur lien : les uns aiment plus tendrement, les autres plus folidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit ; nous fuivons notre ami dans fes difgraces, mais dans fes foibleffes nous l'abandonnons : c'eft être plus foible que lui.

Quiconque se cache, obligé d'avouer les défauts des siens, fait voir sa bassesse. Etes-vous exempt de ces vices? déclarez-vous donc hautement; prenez sous votre protection la foiblesse des malheureux; vous ne risquez rien en cela, mais il n'y a que les grandes ames qui osent se montrer ainsi. Les foibles se désavouent les uns les autres, & se sacrifient lâchement aux jugemens souvent injustes du Public; ils n'ont pas de quoi résister, &c.

DE L'AMOUR.

IL entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une inclination dont les sens forment le nœud; mais quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossiereté.

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés ; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme, les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, &c. Et il se peut faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas, comme lorsque l'on aime une femme légere que l'on croit solide. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer ; ce n'est même que cette idée que l'on aime, ce n'est pas la femme légere. Ainsi l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade ou ce qui les annoblit, mais la maniere dont on envisage cet objet. Or j'ai dit qu'il étoit possible que l'on cherchât dans l'amour quelque chose de plus pur que l'interêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croi-

re. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes, ausquelles il n'a jamais parlé, comme à la Messe, au Sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle est la raison de cela? c'est que chaque beauté exprime un caractere tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre nous le préférons. C'est donc le caractere qui nous détermine; c'est donc l'ame que nous cherchons: on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît que comme une image de ce qui se cache à leur vûe; donc nous n'aimons les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir, & avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui

nous touche le plus. Or ce n'eſt pas aux ſens que l'ame eſt agréable, mais à l'eſprit : ainſi l'intérêt de l'eſprit devient l'intérêt principal, & ſi celui des ſens lui étoit oppoſé, nous le lui ſacrifirions. On n'a donc qu'à nous perſuader qu'il lui eſt vraiment oppoſé, qu'il eſt une tache pour l'ame ; voilà l'amour pur.

Amour cependant véritable qu'on ne ſçauroit confondre avec l'amitié ; car dans l'amitié, c'eſt l'eſprit qui eſt l'organe du ſentiment ; ici ce ſont les ſens. Et comme les idées qui viennent par les ſens, ſont infiniment plus puiſſantes que les vûes de la réflexion, ce qu'elles inſpirent eſt paſſion. L'amitié ne va pas ſi loin ; & malgré tout cela je ne décide pas, je le laiſſe à ceux qui ont blanchi ſur ces importantes queſtions.

DE LA PHYSIONOMIE.

LA phyſionomie eſt l'expreſſion du caractere ; je l'ai déja dit, elle eſt encore celle du tempérament, je n'y avois pas penſé d'abord. Une ſotte phyſionomie eſt celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuſte, &c. mais il ne faut jamais juger ſur la phyſionomie. Il y a tant de traits mêlés ſur le viſage & le maintien des hommes, que cela peut ſouvent confondre ; ſans parler des accidens qui défigurent les traits naturels & qui empêchent que l'ame ne ſe manifeſte, comme la petite verole, la maigreur, &c.

On pourroit conjecturer plutôt ſur le caractere des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs paſſions, mais encore s'y tromperoit-on.

DE LA PITIÉ.

LA pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse & d'amour ; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on croit. Pourquoi la misere ne pourroit-elle sur notre cœur, ce que fait la vûe d'une plaie sur nos sens ? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit ? l'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions ? notre ame est-elle incapable d'un sentiment désintéressé ?

DE LA HAINE.

LA haine est une déplaisance dans l'objet haï. C'est une tristesse qui nous donne, pour la cause qui l'excite, une secrette

aversion : on appelle cette tristesse jalousie, lorsqu'elle est un effet du sentiment de nos désavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il se joint à cette jalousie de la haine & une volonté dissimulée par foiblesse de vengeance, c'est envie.

Il y a peu de passions où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colere n'est qu'une aversion subite & violente, enflammée d'un desir aveugle de vengeance.

L'indignation, un sentiment de colere & de mépris; le mépris, un sentiment mêlé de haine & d'orgueil; l'antipathie, une haine violente & qui ne raisonne pas.

Il entre aussi de l'aversion dans le dégoût; il n'est pas une simple privation comme l'indifférence; Et la mélancolie qui n'est communément qu'un dégoût universel sans espérance, tient

encore beaucoûp de la haine.

A l'égard des paſſions qui viennent de l'amour, j'en ai déja parlé ailleurs; je me contente donc de répeter ici, que tous les ſentimens que le deſir allume, ſont mêlés d'amour ou de haine.

DE L'ESTIME, DU RESPECT, ET DU MEPRIS.

L'Eſtime eſt un aveu intérieur du mérite de quelque choſe; le reſpect eſt le ſentiment de la ſuperiorité.

Il n'y a pas d'amour ſans eſtime, j'en ai déja dit la raiſon. L'amour étant une complaiſance dans l'objet aimé, & les hommes ne pouvant ſe défendre de trouver un prix aux choſes qui leur plaiſent, leur cœur en groſſit le mérite; ce qui fait, comme l'on a vû, qu'ils ſe préferent les uns aux autres, parce que rien ne

leur plaît tant qu'eux-mêmes.

Ainsi non-seulement on s'estime avant tout, mais on estime encore toutes les choses que l'on aime; comme la chasse, la musique, les chevaux, &c. & ceux qui méprisent leurs propres passions, ne le font que par réflexion & par un effort de raison, car l'instinct les porte au contraire.

Par une suite naturelle du même principe, la haine rabaisse ceux qui en sont l'objet, avec le même soin que l'amour les releve. Il est impossible aux hommes de se persuader que ce qui les blesse n'ait pas quelque grand défaut; c'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même, comme il en use en aimant.

Et si la réflexion contrarie cet instinct, car il y a des qualités qu'on est convenu d'estimer & d'autres de mépriser; alors cette

contradiction ne fait qu'irriter la passion, & plutôt que de céder aux traits de la vérité, elle en détourne les yeux. Ainsi elle dépouille son objet de ses qualités naturelles pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant. Ensuite elle se livre téméräirement & sans scrupules à ses préventions insensées.

Il n'y a presque point d'homme dont le jugement soit supérieur à ses passions. Il faut donc bien prendre garde, lorsqu'on veut se faire estimer à ne pas se faire haïr, mais tâcher au contraire de se présenter par des endroits agréables, parce que les hommes penchent à juger du prix des choses par le plaisir qu'elles leur font.

Il y en a à la vérité qu'on peut surprendre par une conduite opposée, en paroissant au-dehors plus pénétré de soi-même qu'on

n'eſt au-dedans ; cette confiance extérieure les perſuade & les maîtriſe.

Mais il eſt un moyen plus noble de gagner l'eſtime des hommes. C'eſt de leur faire ſouhaiter la nôtre par un vrai mérite, & enſuite d'être modeſte & de s'accommoder à eux ; quand on a véritablement les qualités qui emportent l'eſtime du monde, il n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour ; & lorſque l'amour les adopte il en ſçait relever le prix. Mais pour les petites fineſſes qu'on employe, en vûe de ſurprendre ou de conſerver les ſuffrages ; attendre les autres, ſe faire valoir, réveiller par des froideurs étudiées ou des amitiés ménagées le goût inconſtant du public ; c'eſt la reſſource des hommes ſuperficiels qui craignent d'être approfondis ; il faut leur laiſſer ces miſeres dont ils

ont besoin avec leur mérite spécieux.

Mais c'est trop s'arrêter aux choses ; tâchons d'abréger ces principes par de courtes définitions,

Le desir est une espece de mésaise que le goût du bien met en nous, &c. l'inquiétude un desir sans objet.

L'ennui vient du sentiment de notre vuide ; la paresse de notre impuissance ; la langueur de notre foiblesse ; la tristesse de notre misere.

L'espérance est le sentiment d'un bien prochain ; & la reconnoissance celui d'un bienfait.

Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte ; le repentir dans celui d'une faute ; les remords dans celui d'un crime & la crainte du châtiment.

La timidité peut être la crainte du blâme, la honte en est la conviction.

La raillerie naît d'un mépris content.

La ſurpriſe eſt un ébranlement ſoudain à la vûe d'une nouveauté.

L'étonnement une longue ſurpriſe; l'admiration une ſurpriſe pleine de reſpect.

La plûpart de ces ſentimens ne ſont pas trop compoſés, & n'affectent pas auſſi durablement notre ame que les grandes paſſions : l'amour, l'ambition, l'avarice, &c. Le peu que je viens de dire à leur occaſion, répandra une ſorte de lumiere ſur ceux dont je me réſerve de parler ailleurs.

DE L'AMOUR DES OBJETS SENSIBLES.

IL ſeroit impertinent de dire que l'amour des choſes ſenſibles, comme l'harmonie, les ſaveurs,

&c. n'est qu'un effet de l'amour-propre, du desir de nous aggrandir, &c. Cependant tout cela s'y mêle quelquefois; il y a des Musiciens, des Peintres qui n'aiment chacun dans leur art que l'expression des grandeurs, & qui ne cultivent leurs talens que pour la gloire; ainsi d'une infinité d'autres.

Les hommes, que les sens dominent, ne sont pas ordinairement si sujets aux passions sérieuses; l'ambition, l'amour de la gloire, &c. Les objets sensibles les amusent & les amollissent, & s'ils ont les autres passions, ils ne les ont pas aussi vives.

On peut dire la même chose des hommes enjoués, parce qu'ayant une maniere d'exister assez heureuse, ils n'en cherchent pas une autre avec ardeur. Trop de choses les distrayent ou les préoccupent.

Il y auroit là-dessus des réflexions à faire aussi nouvelles que curieuses : mais mon dessein n'est pas de sortir des principes, quelque sécheresse qui les accompagne. Ils sont l'objet unique de tout mon Discours ; il seroit sans doute agréable d'élever un édifice sur ces fondemens, de l'orner, de s'y reposer ; où ne le porteroit-on pas ? que n'y feroit-on pas entrer ? une longue vie suffiroit à peine à l'exécution d'un tel dessein. Détourné de ses avantages par de vains desirs, & borné à lier mes réflexions ; je cours rapidement au but, & j'ignore l'art d'embellir.

DES PASSIONS EN GENERAL.

LES passions s'opposent aux passions, & peuvent se servir de contre-poids ; mais la passion dominante ne peut se conduire que

par

par ſon propre intérêt, vrai ou imaginaire, parce qu'elle régne deſpotiquement ſur la volonté, ſans laquelle rien ne ſe peut.

Je regarde humainement les choſes, & j'ajoûte dans cet eſprit : toute nourriture n'eſt pas propre à tous les corps ; tous objets ne ſont ſuffiſans pour fixer de certaines ames. Ceux qui croyent les hommes ſouverains arbitres de leurs ſentimens, ne connoiſſent pas la nature ; qu'on obienne qu'un ſourd s'amuſe des ſons enchanteurs de Murer ; qu'on demande à une Joueuſe, qui fait une groſſe partie, qu'elle ait la complaiſance & la ſageſſe de s'y ennuyer, nul art ne le peut.

Les Sages ſe trompent encore en offrant la paix aux paſſions. Les paſſions lui ſont ennemies. Ils vantent la modération à ceux qui ſont nés pour l'action &

pour une vie agitée ; qu'importe à un homme malade la délicateſſe d'un feſtin qui le dégoûte.

Nous ne connoiſſons pas les défauts de notre ame ; mais quand nous pourrions les connoître, nous voudrions rarement les vaincre.

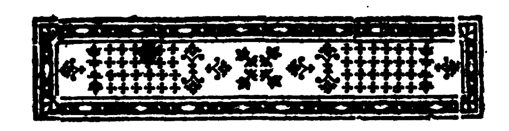
Nos paſſions ne ſont pas diſtinctes de nous-mêmes ; il y en a qui ſont tout le fondement & toute la ſubſtance de notre ame. Le plus foible de tous les êtres voudroit-il périr pour ſe voir remplacé par le plus ſage ? Qu'on me donne un eſprit plus juſte, plus aimable, plus pénétrant, j'accepte avec joie tous ces dons ; mais ſi l'on m'ôte encore l'ame qui doit en jouir, ces préſens ne ſont plus pour moi.

Cela ne diſpenſe perſonne de combattre ſes habitudes, & ne doit inſpirer aux hommes ni ab-

battement, ni triſteſſe. Dieu peut tout ; la vertu ſincere n'abandonne pas ſes amans ; les vices même d'un homme bien né peuvent ſe tourner à ſa gloire.

Fin du ſecond Livre.





LIVRE III.

DU BIEN ET DU MAL MORAL.

CE qui n'est bien, ou mal qu'à un particulier, & qui peut être le contraire de cela à l'égard du reste des hommes, ne peut être regardé en général comme un mal, ou comme un bien.

Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société. Et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractere du bien & du mal moral.

Les hommes étant imparfaits n'ont pû se suffire à eux-mêmes.

De-là la nécessité de former des sociétés. Qui dit une société, dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres, & confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général; c'est-là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands sacrifices, & qu'il ne peut se répandre également sur tous les hommes, la religion qui repare le vice des choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous semblent lezés.

Et toutefois ces motifs respectables n'étant pas assez puissans pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinssent de certaines régles pour le bien public, fondé à la honte du genre humain sur la crainte odieuse des supplices; & c'est l'origine des loix.

Nous naissons, nous croissons

à l'ombre de ces conventions solemnelles ; nous leur devons la sûreté de notre vie, & la tranquillité qui l'accompagne. Les Loix sont aussi le seul titre de nos possessions ; dès l'aurore de notre vie, nous en recueillons les doux fruits, & nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend se soustraire à cette autorité, dont il tient tout, ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout jusqu'à la vie. Où seroit la raison qu'un particulier ose en sacrifier tant d'autres à soi seul, & que la société ne pût par sa ruine racheter le repos public ?

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des loix qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler les hommes, l'industrie, l'esprit, les talens ? peuvent-elles empêcher les dépositaires de l'autorité

d'en uſer ſelon leur foibleſſe ?

Dans cette impuiſſance abſolue d'empêcher l'inégalité des conditions, elles fixent les droits de chacune, elles les protégent.

On ſuppoſe d'ailleurs avec quelque raiſon que le cœur des hommes ſe forme ſur leur condition. Le Laboureur a ſouvent dans le travail de ſes mains la paix & la ſatiété qui fuyent l'orgueil des Grands. Ceux-ci n'ont pas moins de deſirs que les hommes les plus abjects ; ils ont donc autant de beſoins : voilà dans l'inégalité une ſorte d'égalité.

Ainſi on ſuppoſe aujourd'hui toutes les conditions égales, ou néceſſairement inégales. Dans l'une & l'autre ſuppoſition l'équité conſiſte à maintenir invariablement leurs droits réciproques, & c'eſt là tout l'objet des loix.

Heureux qui les ſçait reſpecter comme elles méritent de l'ê-

tre. Plus heureux qui porte en ſon cœur celles d'un heureux naturel. Il eſt bien facile de voir que je veux parler des vertus. Leur nobleſſe & leur excellence ſont l'objet de tout ce Diſcours : mais j'ai cru qu'il falloit d'abord établir une regle ſûre pour les bien diſtinguer du vice. Je l'ai rencontrée ſans effort, dans le bien & le mal moral ; je l'aurois cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire ſimplement que la vertu eſt vertu, parce qu'elle eſt bonne en ſon fond, & le vice tout au contraire ; ce n'eſt pas les faire connoître. La force & la beauté ſont auſſi de grands biens : la vielleſſe & la maladie des maux réels : cependant l'on n'a jamais dit que ce fût là vice, ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque choſe d'eſtimable à l'égard de toute la terre : le vice au-

contraire

contraire. Or il n'y a que le bien & que le mal moral, qui portent ces grands caracteres. La préférence de l'intérêt général au personnel, est la seule définition qui soit digne de la vertu & qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt propre, est le sceau éternel du vice.

Ces divers caracteres ainsi établis & suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles, des acquises. J'appelle vertus naturelles; les vertus de tempéramment. Les autres sont les fruits pénibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernieres à plus haut prix, parce qu'elles nous coûtent davantage. Nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis: la raison elle-même n'est-elle pas un don de la

Nature, comme l'heureux tempéramment ? l'heureux tempéramment exclut-il la raiſon ? n'en eſt-il pas plutôt la baſe ? Et ſi l'un peut nous égarer, l'autre eſt-elle plus infaillible ?

Je me hâte, afin d'en venir à une queſtion plus ſérieuſe. On demande ſi la plûpart des vices ne concourent pas au bien public, comme les plus pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce, ſans la vanité, l'avarice, &c. En un ſens, cela eſt trop vrai dans la décadence des mœurs ; mais il faut m'accorder auſſi, que le bien produit par le vice eſt toujours mêlé de grands maux. S'il n'étoit gêné par les loix, il feroit la ruine du monde.

La vertu ne ſatisfait pas toutes nos injuſtes paſſions ; mais ſi nous étions vertueux nous n'aurions pas ces paſſions à ſatisfaire, & nous ferions par devoir ce

qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, &c. Il est donc ridicule de ne pas sentir que c'est le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle est si insuffisante à faire le bonheur des hommes, c'est parce que les hommes sont vicieux; & les vices, s'ils vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, &c. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices, courroit à sa perte infaillible.

Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu, parce qu'elle est le vrai moyen, le moyen naturel du bien : mais celui que le vice opere, n'est ni son objet, ni son but. Ce n'est pas à un si beau terme que tendent ses déguisemens. Ainsi le caractere distinctif de la vertu subsis-

te; ainſi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes, qui confondent toutes ces choſes, ou qui nient leur réalité ? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde, & d'autres à ſa deſtruction ? Ces premiers ſentimens élevés, courageux, bienfaiſans à tout l'univers, & par conſéquent eſtimables à l'égard de toute la terre, voilà ce qu'on nomme vertu. Et ces odieuſes paſſions, tournées à la ruine des hommes, & par conſéquent criminelles envers le genre humain, c'eſt ce que j'appelle des vices. Qu'entendent-ils eux par ces noms ? cette différence éclatante du foible & du fort, du faux & du vrai, du juſte & de l'injuſte, &c. leur échappe-t-elle ? Mais le jour n'eſt pas plus ſenſible. Penſent-ils que l'irréli-

gion dont ils se picquent puisse anéantir la vertu ? Mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc qui leur trouble l'esprit ? Hommes foibles, vous n'êtes pas si méchans que vous le croyez ; vous avez aussi des vertus.

Est-il un homme assez insensé pour douter que la santé soit préferable aux maladies ? Non, il n'y en a point dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la sagesse avec la folie ? Non, personne assurément. On ne voit personne non-plus qui ne préfere la vérité à l'erreur. Personne qui ne sente bien que le courage est différent de la crainte, & l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que l'inhumanité, qu'elle est plus aimable, plus utile, & par conséquent plus estimable ; & cependant...... O ! foiblesse de l'esprit

humain, il n'y a point de contradiction dont les hommes ne soient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'est-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puisse réduire en question, si le courage vaut mieux que la peur ? On convient qu'il nous donne sur les hommes & sur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non-plus que la puissance enferme une idée de grandeur, & qu'elle soit utile. On sçait encore que la peur est un témoignage de foiblesse; & on convient que la foiblesse est très-nuisible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance, & qu'elle prouve ainsi leur petitesse. Comment peut-il donc se trouver des esprits assez déréglés pour mettre de l'égalité dans des choses si inégales ?

Qu'entend-on par un grand génie ? un esprit qui a de gran-

des vûës, puiſſant, fécond, eloquent, &c. Et par une grande fortune ? Un état indépendant, commode, élevé, glorieux. Perſonne ne diſpute donc qu'il y ait de grands génies, & de grandes fortunes. Les caracteres de ces avantages ſont trop bien marqués. Ceux d'une grande ame ſont-ils moins ſenſibles ? Qui peut nous les faire confondre ? Sur quel fondement oſe-t-on égaler le bien & le mal ? Eſt-ce ſur ce que l'on ſuppoſe que nos vices & nos vertus ſont des effets néceſſaires de notre tempéramment ? mais les maladies, la ſanté ne ſont-elles pas des effets néceſſaires de la même cauſe ? Les confond-on cependant, & a-t-on jamais dit que c'étoient des chimeres, qu'il n'y avoit ni ſanté ni maladies ? Penſe-t-on que tout ce qui eſt néceſſaire n'eſt d'aucun mérite ? Mais c'eſt une néceſſité

en Dieu d'être tout-puiſſant, éternel. La puiſſance & l'éternité ſeront-elles égales au néant ? ne ſeront-elles plus des attributs parfaits ? Quoi ! parce que la vie & la mort ſont en nous des états de néceſſité, n'eſt-ce plus qu'une même choſe, & indifférente aux humains ? Mais peut-être que les vertus que j'ai peintes comme un ſacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public, ne ſont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faiſons-nous le bien que par ce que notre plaiſir ſe trouve dans ce ſacrifice. Etrange objection ! Parce que je me plais dans l'uſage de ma vertu, en eſt-elle moins profitable, moins précieuſe à tout l'univers, ou moins différente du vice, qui eſt la ruine du genre humain ? le bien où je me plais change-t-il de nature ? ceſſe-t-il d'être bien ?

Les oracles de la piété, continuent nos adversaires, condamnent cette complaisance. Est-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion qui l'établit ? qu'ils sçachent qu'un Dieu bon & juste ne peut réprouver le plaisir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberoit-il ce charme, qui accompagne l'amour du bien ? lui-même nous ordonne d'aimer la vertu, & sçait mieux que nous qu'il est contradictoire d'aimer une chose sans s'y plaire. S'il rejette donc nos vertus, c'est quand nous nous approprions les dons que sa main nous dispense, que nous arrêtons nos pensées à la possession de ses graces, sans aller jusqu'à leur principe ; que nous méconnoissons le bras qui répand sur nous ses bienfaits, &c.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus,

ſont forcés d'admettre des vices. Oſeroient-ils dire que l'homme n'eſt pas corrompu & méchant ? toutefois s'il n'y avoit que des malades, ſçaurions-nous ce que que c'eſt que la ſanté ?

De la grandeur d'Ame.

Apre's ce que nous avons dit, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver que la grandeur d'ame eſt quelque choſe d'auſſi réel que la ſanté, &c. Il eſt difficile de ne pas ſentir dans un homme qui maîtriſe la fortune, & qui par des moyens puiſſans arrive à des fins élevées, qui ſubjugue les autres hommes par ſon activité, par ſa patience ou par des profonds conſeils ; je dis qu'il eſt difficile de ne pas ſentir dans un génie de cet ordre une noble réalité. Cependant il n'y a rien de pur & dont nous n'abuſions ſans peine.

La grandeur d'ame eſt un inſtinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il ſoit; mais qui les tourne au bien ou au mal, ſelon leurs paſſions, leurs lumiéres, leur éducation, leur fortune, &c. Egale à tout ce qu'il y a ſur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à ſoumettre par toutes ſortes d'efforts ou d'artifices les choſes humaines à elle, & tantôt dédaignant ces choſes, elle s'y ſoumet elle-même, ſans que ſa ſoumiſſion l'abaiſſe: pleine de ſa propre grandeur elle s'y repoſe en ſecret, contente de ſe poſſéder. Qu'elle eſt belle, quand la vertu dirige tous ſes mouvemens; mais qu'elle eſt dangereuſe alors qu'elle ſe ſouſtrait à la régle! Repréſentez-vous Catilina au-deſſus de tous les préjugés de ſa naiſſance, méditant de changer la face de la terre & d'anéan-

tir le nom Romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le Monde du sein des plaisirs, & formant d'une troupe de voluptueux & de voleurs un corps redoutable aux armées & à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien ; mais des circonstances malheureuses le poussent au crime : Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des loix aigrissoit & contraignoit ; sa dissipation & ses débauches l'engagerent peu à peu à des projets criminels : ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la République que de la détruire ; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditoit la conquête. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fa-

tales rencontres ou par leur situation : ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César, que d'être né Souverain ? il étoit bon, magnanime, généreux, hardi, clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le Monde & de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie auroit été sans tache ; mais César n'étant pas né Roi, n'a passé que pour un Tyran.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, & par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, que l'amour du juste ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes & dans tout le cours de leur vie, sur tout autre

amour; mais non-ſeulement les grands hommes ſe laiſſent entraîner au vice, les vertueux mêmes ſe démentent, & ſont inconſtans dans le bien. Cependant ce qui eſt ſain eſt ſain, ce qui eſt fort eſt fort, &c. les inégalités de la vertu, les foibleſſes qui l'accompagnent, les vices qui flétriſſent les plus belles vies; ces défauts inſéparables de notre nature, mêlée ſi manifeſtement de grandeur & de petiteſſe, n'en détruiſent pas les perfections: ceux qui veulent que les hommes ſoient tout bons ou tout méchans, néceſſairement petits ou vertueux, ne les ont pas approfondis: il n'y a rien de parfait au monde, tout y eſt mélangé & fini; la terre ne nous donne point d'or pur, les riches étoffes néceſſairement ont un envers.

DU COURAGE.

LE vrai courage eſt une des qualités qui ſuppoſent le plus de grandeur d'ame. J'en remarque beaucoup de ſortes : un courage contre la fortune, qui eſt philoſophie ; un courage contre les miſéres, qui eſt patience ; un courage à la guerre, qui eſt valeur ; un courage dans les entrepriſes, qui eſt hardieſſe ; un courage fier & témeraire, qui eſt audace ; un courage contre l'injuſtice, qui eſt fermeté ; un courage contre le vice, qui eſt ſévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, &c.

Il n'eſt pas ordinaire qu'un même homme aſſemble tant de qualités. Octave dans le plan de ſa fortune, élevée ſur des précipices, bravoit des périls éminens ; mais la mort préſente à la

guerre ébranloit ſon ame. Un nombre innombrable de Romains qui n'avoient jamais craint la mort dans les batailles, manquoient de cet autre courage, qui ſoumit la terre à Auguſte.

On ne trouve pas ſeulement pluſieurs ſortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardieſſe d'attaquer la fortune de Céſar, n'eut pas la force de ſuivre la ſienne; il avoit formé le deſſein de détruire la tyrannie avec les reſſources de ſon ſeul courage, & il eut la foibleſſe de l'abandonner avec toutes les forces du Peuple Romain; faute de cette égalité de force & de ſentiment, qui ſurmonte les obſtacles & la lenteur des ſuccès.

Je voudrois pouvoir parcourir ainſi en détail toutes les qualités humaines: un travail ſi long ne peut maintenant m'arrêter. Je terminerai

terminerai cet Ecrit par de courtes définitions.

Observons néanmoins encore que la petiteſſe eſt la ſource d'un nombre incroyable de vices ; l'inconſtance, la légereté, la vanité, l'envie, l'avarice, la baſſeſſe, &c. elle rétrécit notre eſprit autant que la grandeur d'ame l'élargit ; mais elle eſt malheureuſement inſéparable de l'humanité, & il n'y a point d'ame ſi forte qui en ſoit tout-à-fait exempte. Je ſuis mon deſſein.

La Probité eſt un attachement à toutes les vertus civiles.

La Droiture eſt une habitude des ſentiers de la vertu.

L'Equité peut ſe définir par l'amour de l'égalité : l'Intégrité paroît une équité ſans tache, & la Juſtice une équité pratique.

La Nobleſſe eſt la préference de l'honneur à l'intérêt : la Baſ-

fesse, la préference de l'intérêt à l'honneur.

L'Intérêt est la fin de l'amour-propre : la Générosité en est le sacrifice.

La Méchanceté suppose un goût à faire du mal : la Malignité, une méchanceté cachée ; la Noirceur, une malignité criminelle.

L'Insensibilité à la vûë des miséres, peut s'appeller dûreté ; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté.
La Sincérité me paroît l'expression de la vérité : la Franchise, une sincérité sans voiles : la Candeur, une sincérité douce : l'Ingénuité, une sincérité innocente : l'Innocence, une pureté sans tache.

L'Imposture est le masque de la vérité : la Fausseté, une imposture naturelle : la Dissimulation, une imposture réfléchie : la Fourberie, une imposture qui

veut nuire : la Duplicité, une imposture qui a deux faces.

La Libéralité est une branche de la générosité : la Bonté, un goût à faire du bien & à pardonner le mal ; la Clémence, une bonté envers nos ennemis.

La Simplicité nous présente l'image de la vérité & de la liberté.

L'Affectation est le dehors de la contrainte & du mensonge : la Fidélité n'est qu'un respect pour nos engagemens ; l'Infidélité une dérogeance : la perfidie, une infidélité couverte & criminelle.

La Bonne-Foi, une fidélité sans défiance & sans artifice.

La Force d'esprit est le triomphe de la réflexion ; c'est un instinct superieur aux passions, qui les calme ou qui les possede : on ne peut pas sçavoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes, s'il a de la force d'esprit ; il n'a

jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La Modération est l'état d'une ame qui se possede ; elle est une espéce de satiété, une richesse de tempéramment, enfin une disposition à toutes les vertus civiles.

L'Immodération au contraire, est une ardeur inaltérable & sans délicatesse, qui mene à la plûpart des vices.

La Tempérance n'est qu'une modération sur les plaisirs, & l'intempérance, au contraire.

L'Humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience : la Complaisance est une volonté fléxible : la Douceur, un fond de complaisance & de bonté.

La Brutalité, une disposition à la colere & à la grossiereté : l'Irrésolution, une timidité à entreprendre : l'incertitude, une irrésolution à croire : la Perplexité, une irrésolution inquiéte.

La Prudence, une prévoyance

raiſonnable ; l'imprudence, tout au contraire.

L'Activité naît d'une force inquiéte : la Pareſſe, d'une impuiſſance paiſible.

La Molleſſe eſt une pareſſe voluptueuſe.

L'Auſterité eſt une haine des plaiſirs, & la ſéverité, des vices.

La Solidité, une conſiſtance & une égalité d'eſprit : la Légereté, un défaut d'aſſiete & d'uniformité de paſſions ou d'idées.

La Conſtance, une fermeté raiſonnable dans nos ſentimens : l'Opiniâtreté, une fermeté déraiſonnable : la Pudeur, un ſentiment de la difformité du vice, & du mépris qui le ſuit.

La Sageſſe, la connoiſſance & l'affection du vrai bien : l'Humilité, un ſentimement de notre baſſeſſe devant Dieu : la Charité, un zéle de religion pour le prochain : la Grace, une impulſion ſurnaturelle vers le bien.

DU BON ET DU BEAU.

LE terme de bon emporte quelque degré naturel de perfection : celui de beau, quelque degré d'éclat ou d'agrément. Nous trouvons l'un & l'autre réünis dans la vertu, parce que sa bonté nous plaît & que sa beauté nous sert : mais d'une médecine qui blesse nos sens, & de toute autre chose qui nous est utile, mais désagréable, nous ne disons pas qu'elle est belle, elle n'est que bonne ; de même à l'égard des choses qui sont belles sans être utiles.

M. Crousas dit que le beau naît de la variété réductible à l'unité ; c'est-à-dire, d'un composé qui ne fait pourtant qu'un seul tout, & qu'on peut saisir d'une vûë : c'est-là, selon lui, ce qui excite l'idée du beau dans l'esprit.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

REFLEXIONS
ET
MAXIMES
SUR DIVERS SUJETS.

AVERTISSEMENT.

Les Pieces qui suivent n'ont pas une liaison nécessaire avec le petit Ouvrage que l'on vient de lire. On a cru cependant qu'elles pourroient en suppléer l'imperfection à quelques égards. Elles tendent comme le reste à former l'esprit & les mœurs. L'Auteur n'a jamais réfléchi ni écrit dans une autre vûe.



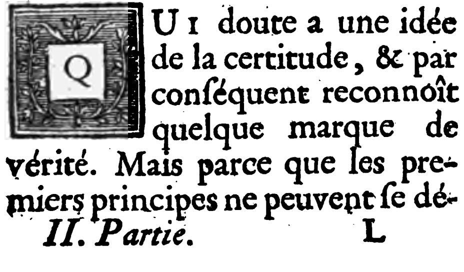
SECONDE PARTIE.

REFLEXIONS ET MAXIMES

SUR DIVERS SUJETS.

SUR LE PIRRONISME.

I.



QUI doute a une idée de la certitude, & par conséquent reconnoît quelque marque de vérité. Mais parce que les premiers principes ne peuvent se dé-

montrer, on s'en défie; on ne fait pas attention que la démonstration n'est qu'un raisonnement fondé sur l'évidence. Or les premiers principes ont l'évidence par eux-mêmes & sans raisonnement; de sorte qu'ils portent la marque de la certitude la plus invincible. Les Pirroniens obstinés affectent de douter que l'évidence soit signe de vérité; mais on leur demande, quel autre signe en desirez-vous donc? quel autre croyez-vous qu'on puisse avoir? vous en formez-vous quelque idée?

On leur dit aussi, qui doute pense, & qui pense est; & tout ce qui est vrai de sa pensée, l'est aussi de la chose qu'elle représente, si cette chose a l'être ou le reçoit jamais. Voilà donc déja des principes irréfutables: or s'il y a quelque principe de cette nature, rien n'empêche qu'il y

en ait plusieurs. Tous ceux qui porteront le même caractere auront infailliblement la même vérité : il n'en seroit pas autrement quand notre vie ne seroit qu'un songe ; tous les phantômes que notre imagination pourroit nous figurer dans le sommeil, ou n'auroient pas l'être, ou l'auroient tel qu'il nous paroît. S'il existe hors de notre imagination une société d'hommes, foibles telle que nos idées nous la représentent ; tout ce qui est vrai de cette société imaginaire, le sera de la société réelle, & il y aura dans cette société des qualités nuisibles, d'autres estimables ou utiles, &c. & par conséquent des vices & des vertus. Oui, nous disent les Pirroniens, mais peut-être que cette société n'est pas ; je réponds : pourquoi ne seroit-elle pas, puisque nous sommes? je suppose qu'il y eut

là-dessus quelque incertitude bien fondée, toujours serions-nous obligés d'agir comme s'il n'y en avoit pas. Que sera-ce si cette incertitude est sensiblement supposée? Nous ne nous donnons pas à nous-mêmes nos sensations; donc il y a quelque chose hors de nous qui nous les donne : si elles sont fidéles ou trompeuses; si les objets qu'elles nous peignent sont des illusions ou des vérités; des réalités ou des apparences, je n'entreprendrai pas de le démontrer. L'esprit de l'homme qui ne connoît qu'imparfaitement, ne sçauroit prouver parfaitement, mais l'imperfection de ses connoissances, n'est pas plus manifeste que leur réalité, & s'il leur manque quelque chose pour la conviction, du côté du raisonnement, l'instinct le supplée avec usure. Ce que la réflexion trop foible n'ose déci-

der, le ſentiment nous force de le croire. S'il eſt quelque Pirronien réel & parfait parmi les hommes, c'eſt dans l'ordre des intelligences un monſtre qu'il faut plaindre. Le Pirroniſme parfait eſt le délire de la raiſon, & la production la plus ridicule de l'eſprit humain.

SUR LA NATURE ET LA COUTUME.

II.

LEs hommes s'entretiennent volontiers de la force de la coûtume, des effets de la nature ou de l'opinion ; peu en parlent exactement. Les diſpoſitions fondamentales & originelles de chaque être, forment ce qu'on appelle ſa nature : une longue habitude peut modifier ces diſpoſitions primitives ; & telle eſt quelquefois ſa force ; qu'elle leur en ſub-

ſtitue de nouvelles, plus conſtantes quoiqu'abſolument oppoſées. De ſorte qu'elle agit enſuite comme cauſe premiere, & fait le fondement d'un nouvel être; d'où eſt venue cette conclusion très littérale; qu'elle étoit une ſeconde nature; & cette autre penſée plus hardie de Paſcal: que ce que nous prenons pour la Nature, n'étoit ſouvent qu'une premiere coûtume; deux maximes très véritables. Toutefois avant qu'il y eut aucune coûtume, notre âme exiſtoit, & avoit ſes inclinations qui fondoient ſa nature; & ceux qui réduiſent tout à l'opinion & à l'habitude, ne comprennent pas ce qu'ils diſent: toute coutume ſuppoſe antérieurement une nature, toute erreur une vérité. Il eſt vrai qu'il eſt difficile de diſtinguer les principes de cette premiere nature de ceux de l'éducation: ces princi-

pes ſont en ſi grand nombre, & ſi compliqués que l'eſprit ſe perd à les ſuivre ; & il n'eſt pas moins malaiſé de démêler ce que l'éducation a épuré ou gâté dans le naturel. On peut remarquer ſeulement, que ce qui nous reſte de notre premiere nature, eſt plus véhément & plus fort, que ce qu'on acquiert par étude, par coutume & par réflexion ; parce que l'effet de l'art eſt d'affoiblir, lors même qu'il polit & qu'il corrige. De ſorte que nos qualités acquiſes ſont en même-tems plus parfaites & plus défectueuſes que nos qualités naturelles ; & cette foibleſſe de l'art ne procéde pas ſeulement de la réſiſtance trop forte que fait la nature, mais auſſi de la propre imperfection de ſes principes, ou inſuffiſans, ou mêlés d'erreur. Sur quoi cependant je remarque, qu'à l'égard des *lettres*, l'art eſt ſupérieur au

génie de beaucoup d'Artiſtes, qui ne pouvant atteindre la hauteur des régles & les mettre toutes en œuvre, ni reſter dans leur caractere qu'ils trouvent trop bas, ni arriver au beau naturel, demeurent dans un milieu inſupportable, qui eſt l'enflure & l'affectation, & ne ſuivent ni l'art ni la nature. La longue habitude leur rend propre le caractere forcé; & à meſure qu'ils s'éloignent davantage de leur naturel, ils croyent élever la nature; don incomparable, qui n'appartient qu'à ceux que la nature même inſpire avec le plus de force. Mais telle eſt l'erreur qui les flatte, & malheureuſement rien n'eſt plus ordinaire que de voir les hommes ſe former par étude & par coutume, un inſtinct particulier, & s'éloigner ainſi autant qu'ils peuvent des loix générales & originelles de leur être; com-

me si la nature n'avoit pas mis entr'eux assez de différences, sans y en ajoûter par l'opinion. De-là vient que leurs jugemens se rencontrent si rarement : les uns disent, cela est dans la nature ou hors de la nature; & les autres tout au contraire. Il y en a qui rejettent en fait de stile, les transitions soudaines des Orientaux, & les sublimes hardiesses de Bossuet; l'enthousiasme même de la Poësie ne les émeut pas; ni sa force & son harmonie, qui charme avec tant de puissance ceux qui ont de l'oreille & du goût. Ils regardent ces dons de la nature, si peu ordinaires, comme des inventions forcées & des jeux d'imagination, tandis que d'autres admirent l'emphase comme le caractere & le modéle d'un beau naturel. Parmi ces variétés inexplicables de la nature ou de l'o-



pinion, je crois que la coûtume dominante peut ſervir de guide à ceux qui ſe mêlent d'écrire, parce qu'elle vient de la nature dominante des eſprits, ou qu'elle la plie à ſes régles, & forme le goût & les mœurs; de ſorte qu'il eſt dangereux de s'en écarter, lors même qu'elle nous paroît manifeſtement vicieuſe. Il n'appartient qu'aux hommes extraordinaires de ramener les autres au vrai, & de les aſſujettir à leur génie particulier; mais ceux qui concluroient de-là que tout eſt opinion, & qu'il n'y a ni nature ni coutume plus parfaite l'une que l'autre par ſon propre fond, ſeroient les plus inconſéquens de tous les hommes.

NULLE JOUISSANCE SANS ACTION.

III.

CEux qui conſiderent ſans beau-

coup de réflexion les agitations & les miseres de la vie humaine, en accusent notre activité trop empressée, & ne cessent de rappeller les hommes au repos & à jouir d'eux-mêmes. Ils ignorent que la jouissance est le fruit & la récompense du travail; qu'elle est elle-même une action; qu'on ne sçauroit jouir qu'autant que l'on agit, & que notre ame enfin ne se posséde véritablement que lorsqu'elle s'exerce toute entiere. Ces faux Philosophes s'empressent à détourner l'homme de sa fin & à justifier l'oisiveté; mais la nature vient à notre secours dans ce danger. L'oisiveté nous lasse plus promptement que le travail, & nous rend à l'action détrompés du néant de ses promesses; c'est ce qui n'est pas échappé aux Modérateurs de systêmes, qui se piquent de balancer les opinions des Philoso-

phes, & de prendre un juste milieu. Ceux-ci nous permettent d'agir, & sous condition néanmoins de régler notre activité, & de déterminer selon leurs vûes la mesure & le choix de nos occupations; en quoi ils sont peut-être plus inconséquens que les premiers, car ils veulent nous faire trouver notre bonheur dans la sujetion de notre esprit; effet purement surnaturel & qui n'appartient qu'à la religion, non à la raison. Mais il est des erreurs que la prudence ne veut pas qu'on approfondisse.

DE LA CERTITUDE DES PRINCIPES.

IV.

NOus nous étonnons de la bisarrerie de certaines modes & de la barbarie des duels; nous triomphons encore sur le ridicule de

quelques coutumes, & nous en faiſons voir la force. Nous nous épuiſons ſur ces choſes comme ſur des abus uniques, & nous ſommes environnés de préjugés ſur leſquels nous nous repoſons avec une entiere aſſurance. Ceux qui portent plus loin leurs vûes remarquent cet aveuglement ; & entrant là-deſſus en défiance des plus grands principes, concluent que tout eſt opinion, mais ils montrent à leur tour par-là les limites de leur eſprit. L'être & la vérité n'étant de leur aveu qu'une même choſe ſous deux expreſſions, il faut tout réduire au néant ou admettre des vérités indépendantes de nos conjectures, & de nos frivoles diſcours. Or s'il y a des vérités telles, comme il me paroît hors de doute, il s'enſuit qu'il y a des principes qui ne peuvent être arbitraires : la difficulté, je l'avoue, eſt à les

connoître; mais pourquoi la même raison, qui nous fait discerner le faux, ne pourroit-elle nous conduire jusqu'au vrai? l'ombre est-elle plus sensible que le corps? l'apparence que la réalité? Que connoissons-nous d'obscur par sa nature, sinon l'erreur? que connoissons-nous d'évident, sinon la vérité? N'est-ce pas l'évidence de la vérité qui nous fait discerner le faux, comme le jour marque les ombres? & qu'est-ce en un mot que la connoissance d'une erreur, sinon la découverte d'une vérité. Toute privation suppose nécessairement une réalité; ainsi la certitude est démontrée par le doute, la science par l'ignorance, & la vérité par l'erreur.



DEFAUT DE LA PLUPART DES CHOSES.

V.

LE défaut de la plûpart des choses dans la Poësie, la Peinture, l'Eloquence, le Raisonnement, &c. c'est de n'être pas à leur place. De-là le mauvais enthousiasme ou l'emphase dans le discours, les dissonances dans la Musique, la confusion dans les Tableaux, l'incivilité dans le commerce, ou la froide plaisanterie. Qu'on examine la morale même, la profusion n'est-elle pas aussi le plus souvent une générosité hors de sa place; la vanité, une hauteur hors de sa place; l'avarice, une prévoyance hors de sa place; la témérité, une valeur hors de sa place, &c. La plûpart des choses ne sont fortes ou foibles, vicieuses ou vertueuses,

dans la nature ou hors de la nature que par cet endroit : on ne laisseroit rien à la plûpart des hommes, si l'on retranchoit de leur vie, tout ce qui n'est pas à sa place, & ce n'est pas en tous défaut de jugement, mais impuissance d'assortir les choses.

DE L'ÂME.

VI.

IL sert peu d'avoir de l'esprit lorsque l'on n'a point d'ame. C'est l'ame qui forme l'esprit & qui lui donne l'effort; c'est elle qui domine dans les sociétés, qui fait les Orateurs, les Négociateurs, les Ministres, les grands Hommes, les Conquérans. Voyez comme on vit dans le monde; qui prime chez les jeunes gens, chez les femmes, chez les vieillards, chez les hommes de tous états, dans les cabales & dans les partis?

partis? qui nous gouverne nous-mêmes, eſt-ce l'eſprit ou le cœur? Faute de faire cette réflexion, nous nous étonnons de l'élevation de quelques hommes, ou de l'obſcurité de quelques autres, & nous attribuons à la fatalité, ce dont nous trouverions plus aiſément la cauſe dans leur caractere; mais nous ne penſons qu'à l'eſprit, & point aux qualités de l'ame. Cependant c'eſt d'elle avant tout que d'épend notre deſtinée: on nous vante en vain les lumieres d'une belle imagination; je ne puis ni eſtimer, ni aimer, ni haïr, ni craindre ceux qui n'ont que de l'eſprit.

DES ROMANS.

VII.

LE faux en lui-même nous bleſſe & n'a pas dequoi nous toucher. Que croyez-vous qu'on cherche

ſi avidemment dans les fictions ? l'image d'une vérité vivante & paſſionnée.

Nous voulons de la vraiſemblance dans les fables mêmes ; & toute fiction qui ne peint pas la nature, eſt inſipide.

Il eſt vrai que l'eſprit de la plûpart des hommes a ſi peu d'aſſiete, qu'il ſe laiſſe entraîner aux merveilleux, ſurpris par l'apparence du grand. Mais le faux que le grand leur cache dans le merveilleux, les dégoûte au moment qu'il ſe laiſſe ſentir ; on ne relit point un Roman.

J'excepte les gens d'une imagination frivole & déréglée, qui trouvent dans ces ſortes de lectures l'hiſtoire de leurs penſées & de leurs chimeres. Ceux-ci, s'ils s'attachent à écrire dans ce genre, travaillent avec une facilité que rien n'égale ; car ils portent la matiere de l'ouvrage dans leur

fond ; mais de ſemblables puérilités n'ont pas leur place dans un eſprit ſain ; il ne peut les écrire, ni les lire.

Lors donc que les premiers s'attachent aux phantômes qu'on leur reproche ; c'eſt parce qu'ils y trouvent une image des illuſions de leur eſprit, & par conſéquent quelque choſe qui tient à la vérité à leur égard ; & les autres qui les rejettent, c'eſt parce qu'ils n'y reconnoiſſent pas le caractere de leurs ſentimens ; tant il eſt manifeſte de tous les côtés que le faux connu nous dégoûte, & que nous ne cherchons tous enſemble que la vérité & la nature.

CONTRE LA MEDIOCRITE'.

VIII.

SI l'on pouvoit dans la médiocrité n'être ni glorieux, ni timi-

de, ni envieux, ni flateur, ni préoccupé des besoins & des soins de son état. Lorsque le dédain & les manieres de tout ce qui nous environne concourent à nous abaisser; si l'on sçavoit alors s'élever, se sentir, résister à la multitude.... Mais qui peut soutenir son esprit & son cœur au-dessus de sa condition? qui peut se sauver des miseres qui suivent la médiocrité.

Dans les conditions éminentes, la fortune au moins nous dispense de fléchir devant ses idoles. Elle nous dispense de nous déguiser, de quitter notre caractere, de nous absorber dans les riens: elle nous éleve sans peine au-dessus de la vanité & nous met au niveau du Grand, & si nous sommes nés avec quelques vertus, les moyens & les occasions de les employer sont en nous.

Enfin, de même qu'on ne peut

jouir d'une grande fortune avec une ame basse & un petit génie ; on ne sçauroit jouir d'un grand génie, ni d'une grande ame dans une fortune médiocre.

SUR LA NOBLESSE.

IX.

LA noblesse est un héritage comme l'or & les diamans. Ceux qui regrettent que la considération des grands emplois & des services passe au sang des hommes illustres, accordent davantages aux hommes riches, puisqu'ils ne contestent pas à leurs neveux la possession de leur fortune bien ou mal acquise. Mais le peuple en juge autrement ; car au lieu que la fortune des gens riches se détruit par les dissipations de leurs enfans ; la considération de la noblesse se conserve après que la mollesse en a souillé la source.

Sage inſtitution, qui pendant que le prix de l'intérêt ſe conſume & s'appauvrit, rend la récompenſe de la vertu éternelle & ineffaçable.

Qu'on ne nous diſe donc plus que la mémoire d'un mérite éteint, doit céder à des vertus vivantes. Qui mettra le prix au mérite ? c'eſt ſans doute à cauſe de cette difficulté que les Grands qui ont de la hauteur, ne ſe fondent que ſur leur naiſſance, quelque opinion qu'ils ayent de leur genie ; tout cela eſt très raiſonnable, ſi l'on excepte de la loi commune de certains talens qui ſont trop au-deſſus des régles.

SUR LA FORTUNE.

X.

NI le bonheur, ni le mérite ſeul ne font l'élevation des hommes. La fortune ſuit l'occaſion

qu'ils ont d'employer leurs talens. Mais il n'y a peut-être point d'exemple d'un homme à qui le mérite n'ait servi pour sa fortune ou contre l'adversité ; cependant la chose à laquelle un homme ambitieux pense le moins, c'est à mériter sa fortune : un enfant veut être Evêque, veut être Roi, Conquérant, & à peine il connoît l'étendue de ces noms. Voilà la plûpart des hommes ; ils accusent continuellement la fortune de caprice, & ils sont si foibles qu'ils lui abandonnent la conduite de leurs prétentions, & qu'ils se reposent sur elle du succès de leur ambition.

CONTRE LA VANITÉ.

XI.

LA chose du monde la plus ridicule & la plus inutile, c'est de vouloir prouver qu'on est aima-

ble, ou que l'on a de l'eſprit. Les hommes ſont fort pénétrans ſur les petites adreſſes qu'on employe pour ſe louer ; & ſoit qu'on leur demande leur ſuffrage avec hauteur, ſoit qu'on tâche de le ſurprendre, ils ſe croyent ordinairement en droit de refuſer ce qu'il ſemble qu'on ait beſoin de tenir d'eux. Heureux ceux qui ſont nés modeſtes, & que la nature a rempli d'une noble & ſage confiance : rien ne préſente les hommes ſi petits à l'imagination, rien ne les fait paroître ſi foibles que la vanité. Il ſemble qu'elle ſoit le ſceau de la médiocrité ; ce qui n'empêche pas qu'on n'ait vû de grands génies décriés par cette foibleſſe, le Cardinal de Rets, Montagne, Ciceron, &c. auſſi leur a-t-on diſputé le titre de grands hommes, & non ſans beaucoup de raiſon.

NE POINT SORTIR DE SON CARACTERE.

XII.

LOrſqu'on veut ſe mettre à la portée des autres hommes, il faut prendre garde d'abord à ne pas ſortir de la ſienne ; car c'eſt un ridicule inſupportable, & qu'ils ne nous pardonnent point ; c'eſt auſſi une vanité mal entendue de croire que l'on peut jouer toute ſorte de perſonnages, & d'être toujours traveſti. Tout homme qui n'eſt pas dans ſon véritable caractere n'eſt pas dans ſa force : il inſpire la défiance & bleſſe par l'affectation de cette ſupériorité. Si vous le pouvez ſoyez ſimple ; naturel, modeſte, uniforme ; ne parlez jamais aux hommes que de choſes qui les intéreſſent, & qu'ils puiſſent aiſément entendre. Pouſſez-les quelquefois un

peu hors des bornes de leur esprit, & ramenez-les dans leur sphere; ayez de l'indulgence pour tous leurs défauts, de la pénétration pour leurs talens, des égards pour leurs délicatesses & leurs préjugés, &c. voilà peut-être comme un homme superieur se monte naturellement & sans effort à la portée de chacun. Ce n'est pas la marque d'une grande habileté d'employer beaucoup de finesse, c'est l'imperfection de la Nature qui est l'origine de l'art.

DU POUVOIR DE L'ACTIVITÉ.

XIII.

QUI considerera d'où sont partis la plûpart des Ministres, verra ce que peut le génie, l'ambition & l'activité. Il faut laisser parler le monde, & souffrir qu'il donne au hazard l'honneur de

tes grandes fortunes pour autoriser sa mollesse. La Nature a marqué à tous les hommes dans leur caractere la route naturelle de leur vie, & personne n'est ni tranquille, ni sage, ni bon, ni heureux, qu'autant qu'il connoît son instinct & le suit bien fidélement. Que ceux qui sont nés pour l'action suivent donc hardiment le leur ; l'essentiel est de faire bien : s'il arrive qu'après cela des gens d'un mérite ordinaire ne rendent pas une justice entiere au nôtre, ne nous en mettons pas en peine ; les hommes ne sentent les choses qu'au degré de leur esprit, & ne peuvent aller plus loin. Ceux qui sont nés médiocres, n'ont point de mesure pour les qualités superieures ; la réputation leur impose plus que le génie, la gloire plus que la vertu ; au moins ont-ils besoin que le nom des choses les aver-

tisse & réveille leur attention.

SUR LA DISPUTE.

XIV.

Où vous ne voyez pas le fond des choses ne parlez jamais qu'en doutant & en proposant vos idées. C'est le propre d'un raisonneur, de prendre feu sur les affaires politiques ou sur tel autre sujet dont on ne sçait pas les principes ; c'est son triomphe, parce qu'il n'y peut être confondu.

Il y a des hommes avec qui j'ai fait vœu de n'avoir jamais de dispute : ceux qui ne parlent que pour parler ou pour décider, les sophistes, les ignorans, les dévots & les politiques. Cependant tout peut être utile, il ne faut que se posséder.

SUJETTION DE L'ESPRIT DE L'HOMME.

XV.

QUAND on eſt au cours des grandes affaires, rarement tombe-t-on à de certaines petiteſſes : les grandes occupations élevent & ſoutiennent l'ame ; ce n'eſt donc pas merveille qu'on y faſſe bien. Au contraire, un Particulier qui a l'eſprit naturellement grand, ſe trouve reſſerré & à l'étroit dans une fortune privée ; & comme il n'y eſt pas à ſa place, tout le bleſſe & lui fait violence, parce qu'il n'eſt pas né pour les petites choſes ; il les traite moins bien qu'un autre, où elles le fatiguent davantage, & il ne lui eſt pas poſſible, dit Montagne, de ne leur donner que l'attention qu'elles méritent ; ou de s'en retirer à ſa

volonté ; s'il fait tant que de s'y livrer, elles l'occupent tout entier, & l'engagent à des petitesses dont il est lui-même surpris. Telle est la foiblesse de l'esprit humain, qui se manifeste encore par mille autres endroits, & qui fait dire à Pascal : *Il ne faut pas le bruit d'un canon pour interrompre les pensées du plus grand homme du monde, il ne faut que le bruit d'une giroüette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas*, continue-t-il, *s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles ; si vous voulez qu'il trouve la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.* Rien n'est plus vrai sans doute que cette pensée, mais il est vrai aussi, de l'aveu de Pascal, que cette même intelligence qui est

si foible gouverne les Villes & les Royaumes : aussi le même Auteur remarque que plus on approfondit l'homme, plus on y démêle de foiblesse & de grandeur ; & c'est lui qui dit encore dans un autre endroit, après Montagne : *Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont crû que nous avions deux ames, un sujet simple paroissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abbattement de cœur.* Rassurons-nous donc sur la foi de ces grands témoignages, & ne nous laissons pas abbattre au sentiment de nos foiblesses, jusqu'à perdre le soin irréprochable de la gloire & l'ardeur de la vertu.



ON NE PEUT ETRE DUPE DE LA VERTU.

XVI.

QUE ceux qui ſont nés pour l'oiſiveté & la molleſſe y meurent & s'y enſéveliſſent, je ne prétens pas les troubler ; mais je parle au reſte des hommes, & je dis : On ne peut être dupe de la vraie vertu ; ceux qui l'aiment ſincérement y goûtent un ſecret plaiſir & ſouffrent à s'en détourner : quoi qu'on faſſe auſſi pour la gloire, jamais ce travail n'eſt perdu, s'il tend à nous en rendre dignes. C'eſt une choſe étrange que tant d'hommes ſe défient de la vertu & de la gloire comme d'une route hazardeuſe, & qu'ils regardent l'oiſiveté comme un parti sûr & ſolide. Quand même le travail & le mérite pourroient nuire à notre fortune, il y auroit toujours

à gagner à les embrasser : que sera-ce s'ils y concourent ? Si tout finissoit par la mort, ce seroit une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent ; mais nous croyons un avenir, & l'abandonnons au hazard ; cela est bien plus inconcevable. Je laisse tous devoirs à part, la morale & la religion, & je demande : l'ignorance vaut-elle mieux que la science, la paresse que l'activité, l'incapacité que les talens ? pour peu que l'on ait de raison, on ne met point ces choses en parallele : quelle honte donc de choisir ce qu'il y a de l'extravagance à égaler ? s'il faut des exemples pour nous décider, d'un côté Coligny, Turenne, Bossuet, Richelieu, Fenelon, &c. de l'autre, les gens à la mode, les gens du bel air, ceux qui passent tou-

te leur vie dans la dissipation & les plaisirs. Comparons ces deux genres d'hommes, & voyons ensuite auquel d'eux nous aimerions mieux ressembler.

SUR LA FAMILIARITE'.

XVII.

IL n'est point de meilleure école, ni plus nécessaire, que la familiarité. Un homme qui s'est retranché toute sa vie dans un caractere réservé, fait les fautes les plus grossieres lorsque les occasions l'obligent d'en sortir, & que les affaires l'engagent : ce n'est que par la familiarité qu'on guérit de la présomption, de la timidité, de la sote hauteur : ce n'est que dans un commerce libre & ingénu qu'on peut bien connoître les hommes, qu'on se tâte, qu'on se démêle & qu'on se mesure avec eux : là on voit

l'humanité nuë avec toutes ses foiblesses & toutes ses forces ; là se découvrent les artifices dont on s'enveloppe pour imposer en public ; là paroît la stérilité de notre esprit, la violence & la petitesse de notre amour-propre, l'imposture de nos vertus.

Ceux qui n'ont pas le courage de chercher la vérité dans ces rudes épreuves, sont profondément au-dessous de tout ce qu'il y a de grand ; sur-tout c'est une chose basse que de craindre la raillerie, qui nous aide à fouler aux pieds notre amour-propre, & qui émousse par l'habitude de souffrir ses honteuses délicatesses.

NÉCESSITÉ
DE FAIRE DES FAUTES.

XVIII.

Il ne faut pas être timide de peur de faire des fautes ; la plus grande

faute de toutes eſt de ſe priver de l'expérience. Soyons très-perſuadés qu'il n'y a que les gens foibles qui ayent cette crainte exceſſive de tomber & de laiſſer voir leurs défauts ; ils évitent les occaſions où ils pourroient broncher & être humiliés ; ils raſent timidement la terre, n'oſent rien donner au hazard, & meurent avec toutes leurs foibleſſes qu'ils n'ont pû cacher. Qui voudra ſe former au grand doit riſquer de faire des fautes, & ne pas s'y laiſſer abbattre, ni craindre de ſe découvrir ; ceux qui pénetreront ſes foibles tâcheront de s'en prévaloir ; mais ils le pourront rarement. Le Cardinal de Rhets diſoit à ſes principaux domeſtiques : Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pû me dérober, mais j'ai ſi bien établi ma réputation, & par vous-même, qu'il vous ſeroit impoſſible de me nuire,

quand vous le voudriez. Il ne mentoit pas : ſon Hiſtorien rapporte qu'il s'étoit battu avec un de ſes Ecuyers, qui l'avoit accablé de coups, ſans qu'une avanture ſi humiliante pour un homme de ce caractere & de ce rang ait pû lui abbattre le cœur, ou faire aucun tort à ſa gloire : mais cela n'eſt pas ſurprenant ; combien d'hommes déshonorés ſoutiennent par leur ſeule audace la conviction publique de leur infamie, & font face à toute la terre ? Si l'effronterie peut autant, que ne fera pas la conſtance ? le courage ſurmonte tout.

SUR LA LIBERALITE'.

XIX.

UN homme très-jeune peut ſe reprocher comme une vanité onéreuſe & inutile, la ſécrette complaiſance qu'il y a à donner.

J'ai eu cette crainte moi-même avant de connoître le monde ; quand j'ai vû l'étroite indigence où vivent la plûpart des hommes & l'énorme pouvoir de l'intérêt sur tous les cœurs, j'ai changé d'avis & j'ai dit ; voulez-vous que tout ce qui vous environne vous montre un visage content, vos enfans, vos domestiques, votre femme, vos amis & vos ennemis, soyez libéral ; voulez-vous conserver impunément beaucoup de vices, être paresseux, débauché, impie ; avez-vous besoin qu'on vous pardonne des mœurs singuliéres ou des ridicules ; voulez-vous rendre vos plaisirs faciles & faire que les hommes vous abandonnent leur conscience, leur honneur, leurs préjugés, ceux-mêmes dont ils font le plus de bruit ; tout cela dépendra de vous : quelqu'affaire que vous ayez, & quels

que puiſſent être les hommes avec qui vous voulez traiter, vous ne trouverez rien de difficile ſi vous ſçavez donner à propos. L'Econome qui a des vûës courtes n'eſt pas ſeulement en garde contre ceux qui peuvent le tromper, il appréhende auſſi de n'être dupe de lui-même; s'il achete quelque plaiſir qu'il lui eût été impoſſible de ſe procurer autrement, il s'en accuſe auſſi-tôt comme d'une foibleſſe: lorſqu'il voit un homme qui ſe plaît à faire louer ſa généroſité & à ſurpayer les ſervices, il le plaint de cette illuſion; croyez-vous de bonne foi, lui dit-il, qu'on vous en ait plus d'obligation? un Miſérable ſe préſente à lui, qu'il pourroit ſoulager & combler de joie à peu de frais; il en a d'abord compaſſion, & puis il ſe reprend & penſe; c'eſt un homme que je ne reverrai plus: un autre Mal-

heureux s'offre encore à lui le lendemain & il fait le même raisonnement : ainsi toute sa vie se passe sans qu'il trouve l'occasion d'obliger personne, de se faire aimer, d'acquerir une considération utile & légitime ; il est défiant & inquiet, sévere à soi-même & aux siens, pere & maître dûr & fâcheux ; les détails frivoles de son domestique le travaillent comme les affaires les plus importantes, parce qu'il les traite avec la même exactitude : il ne pense pas que ses soins puissent être mieux employés, incapable de concevoir le prix du tems, la réalité du mérite & l'amusement des plaisirs.

Il faut avoüer ce qui est vrai ; il est difficile, sur-tout aux Ambitieux, de conduire une fortune médiocre avec sagesse, & de satisfaire en même-tems des inclinations libérales, des besoins présens,

présens, &c. mais ceux qui ont l'esprit véritablement élevé se déterminent selon l'occurrence, par des sentimens où la prudence ordinaire ne sçauroit atteindre; je vais m'expliquer: un homme né vain & paresseux, qui vit sans dessein & sans principes, cede indifféremment à toutes ses fantaisies, achete un cheval trois cens pistoles, qu'il laisse pour cinquante quelques mois après; donne dix louis d'or à un Joüeur de gobelet qui lui a montré quelques tours, & se fait appeller en Justice par un domestique qu'il a renvoyé injustement, & auquel il refuse même de payer des avances faites à son service, &c.

Quiconque a naturellement beaucoup de fantaisies, a peu de jugement & l'ame probablement foible. Je méprise autant que personne des hommes de ce carac-

tere ; mais je dis hardiment aux autres : apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, & faisons généreusement & sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

MAXIME DE PASCAL, EXPLIQUÉE.

XX.

LE peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde : les autres le méprisent & en sont méprisés. Maxime admirable de Pascal, mais qu'il faut bien entendre. Qui croiroit que Pascal a voulu dire, que les habiles doivent vivre dans l'inapplication & la mollesse, dans les goûts dépravés du monde, &c. condamneroit toute la vie de Pascal par sa propre

maxime ; car perſonne n'a moins vécu comme le peuple, que Paſcal à ces égards : donc le vrai ſens de Paſcal, c'eſt que tout homme qui cherche à ſe diſtinguer par des apparences ſingulieres, qui ne rejette pas les maximes vulgaires parce qu'elles ſont mauvaiſes, mais parce qu'elſont vulgaires ; qui s'attache à des ſciences ſtériles, purement curieuſes & de nul uſage dans le monde ; qui eſt pourtant gonflé de cette fauſſe ſcience & ne peut arriver à la véritable ; un tel homme, comme il dit plus haut, trouble le monde & juge plus mal que les autres. En deux mots voici ſa penſée, expliquée d'une autre maniere : Ceux qui n'ont qu'un eſprit médiocre ne pénetrent pas juſqu'au bien, ou juſqu'à la néceſſité qui autoriſe certains uſages & s'érigent mal-à-propos en réformateurs de leur

ſiécle : les habiles mettent à profit la coutume bonne ou mauvaiſe, abandonnent leur extérieur aux légeretés de la mode, & ſçavent ſe proportionner au beſoin de tous les eſprits.

L'ESPRIT NATUREL ET LE SIMPLE.

XXI.

L'ESPRIT naturel & le ſimple peuvent en mille manieres ſe confondre, & ne ſont pas néanmoins toujours ſemblables. On appelle eſprit naturel, un inſtinct qui prévient la réflexion & ſe caractériſe par la promptitude & par la vérité du ſentiment. Cette aimable diſpoſition prouve moins ordinairement une grande ſagacité qu'une ame naturellement vive & ſincere, qui ne peut retenir ni farder ſa penſée, & la produit toujours avec la grace

d'un ſecret échappé à ſa franchiſe. La ſimplicité eſt auſſi un don de l'ame, qu'on reçoit immédiatement de la Nature & qui en porte le caractere : elle ne ſuppoſe pas néceſſairement l'eſprit ſuperieur, mais il eſt ordinaire qu'elle l'accompagne ; elle exclut toute ſorte de vanités & d'affectation, témoigne un eſprit juſte, un cœur noble, un ſens droit, un naturel riche & modeſte, qui peut tout puiſer dans ſon fond & ne veut ſe parer de rien. Ces divers caracteres comparés enſemble, je crois ſentir que la ſimplicité eſt la juſteſſe & la perfection de l'eſprit naturel, tellement qu'entre ces derniers elle eſt le partage des plus excellens ; & je ne ſuis plus étonné de la rencontrer ſi ſouvent dans les grands hommes : les autres ont trop peu de fond & trop de vanité pour s'arrêter dans leur

ſpere ; qu'ils ſentent ſi ſtérile & ſi limitée ; d'ailleurs il eſt trop difficile, lorſqu'on entre dans le monde, de n'y pas prendre malgré ſoi une teinture des ridicules dominans & applaudis ; perſonne preſque qui conſerve ſon caractere pur.

DU BONHEUR.

XXII.

QUAND on penſe que le bonheur dépend beaucoup du caractere, on a raiſon ; ſi on ajoûte que la fortune y eſt indifférente, c'eſt aller trop loin : il eſt faux encore que la raiſon n'y puiſſe rien, ou qu'elle y puiſſe tout.

On ſçait que le bonheur dépend auſſi des rapports de la condition & de l'humeur : on n'eſt pas néceſſairement heureux dans cette convenance, mais on eſt

toujours malheureux par ſon défaut : de même la proſpérité ne ſatisfait pas conſtamment ; mais bien plus rarement l'adverſité.

Parce que notre condition naturelle eſt miſérable, il ne s'enſuit pas qu'elle le ſoit également pour tous ; qu'il n'y ait pas dans la même vie des tems plus ou moins agréables, des dégrés de bonheur & d'affliction : donc les circonſtances différentes décident beaucoup ; & on a tort de condamner les malheureux comme incapables par leur caractere de bonheur.

CONSEILS

A UN JEUNE-HOMME.

QUE vous ſerez à plaindre, mon très-cher ami, ſi vous vous aſſujettiſſez au maximes des gens du monde : je vois avec regret que vous vous détournez, pour

leur complaire, de vos nobles inclinations ; vous n'êtes pas né médiocre & voulez l'être : quoi ! le petit cercle où vous êtes vous imposeroit à ce point ; quoi ! parce qu'on ne vous rend pas justice parmi vos amis..... & à quel homme a-t-on d'abord rendu justice, lorsqu'il s'est écarté de la route commune ? Parce que vous êtes environné d'hommes frivoles, vous n'osez être sage & solide à leurs yeux ; vous avez honte de votre raison, qui devroit faire honte à leur foiblesse. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit raisonnable vous puissiez vivre comme le commun dans l'oisiveté & la mollesse, dans l'extrême dissipation, comme un homme sans jugement ? & qui vous assure que vous ne serez pas même ridicule dans cette carierre, né pour une autre ? êtes-vous fâché que l'envie

vie vous rende vos proches contraires, vos amis & vos connoissances ? On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens ; pourquoi ? parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous ; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens se les représentent toujours dans cette premiere foiblesse, & ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyoient avec eux : mais les étrangers sont plus justes, & enfin le mérite & le courage triomphent de tout.

A

AU MÊME.

ETES-vous bien-aise de sçavoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent aujourd'hui un homme aimable ? c'est un homme que personne

n'aime, qui lui-même n'aime que soi & son plaisir, & en fait profession avec impudence ; un homme par conséquent inutile aux autres hommes, qui pése à la petite société qu'il tyrannise ; qui est vain, avantageux, méchant même par principes ; un esprit léger & frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses & ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, & fait tout par ostentation ; un homme souverainement confiant & dédaigneux, qui méprise les affaires & ceux qui les traitent, le Gouvernement & les Ministres, les Ouvrages & les Auteurs ; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, & n'estime rien de solide que d'avoir de bonnes fortunes ou le don de dire des riens ; qui pré-

tend néanmoins à tout, & parle de tout ſans pudeur ; en un mot, un fat ſans vertus, ſans talens, ſans goût de la gloire ; qui ne prend jamais dans les choſes que ce qu'elles ont de plaiſant, & met ſon principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît ſur la terre de ſerieux & de reſpectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens du *bon ton*, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reſte des hommes, & n'en ſont pas moins mépriſés ; des hommes ſi préſomptueux paſſeront auſſi vîte que leurs modes, & n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les Comédiens & les Danſeurs de corde : ſi le hazard leur donne ſur quelque théâtre du crédit, c'eſt la honte de cette nation & la marque de la dé-

cadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsquelle sera leur partage ; vous y perdrez moins qu'on ne pense ; ils auront les emplois, vous aurez les talens ; ils auront les honneurs ; vous la vertu : voudriez-vous obtenir leurs places aux prix de leurs déreglemens & par leurs frivoles intrigues ; vous le tenteriez vainement : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

AU MÊME.

QUE le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abbattu. Lisez ce qui nous reste des plus grands hommes ; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avoüées en

quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil ; ils avoient donc éprouvé, comme les autres, de s'enorgueillir, de s'abbattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens & dans leurs conjectures ; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés ; ainsi ils avoient été accablés en même-tems par leur conscience & par la conviction publique : en un mot c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes, & ils supportoient leurs défauts : on peut se consoler d'être dans leurs foiblesses, lorsque l'on se sent le courage de les suivre dans leurs vertus.

AU MEME.

AIMEZ la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, & donne sous un air de liberté & de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une piéce ; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde & à eux-mêmes, & leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'effort à votre ame & n'appréhendez rien des suites ; les hommes sont faits de maniere qu'ils n'apperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, & qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez

d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse se dissipe insensiblement ; ceux qui le composoient s'éloignent & la société se renouvelle ; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit : alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même & vous passer d'appui. Vous sçaurez vous servir des hommes & vous en défendre, vous les connoîtrez ; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le tems & qui est avortée dans leur sein.

AU MEME.

VOulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils met-

tent ordinairement à plus haut prix ; c'eſt un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils ſe faſſent un mérite d'être plus délicats ou plus propres que vous, de ſe connoître mieux en bonne chere, d'avoir des inſomnies ou des vapeurs : laiſſez-leur croire auſſi qu'ils ſont aimables, qu'ils ſont gens à bonne fortune, qu'ils ſont plaiſans, ſinguliers ; & s'ils avoient des prétentions plus hautes, paſſez-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, eſt de ſe piquer de quelque choſe : le malheur de la plûpart des hommes ne vient que de-là ; je veux dire, de s'être engagés publiquement à ſoutenir un certain caractere, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire métier d'eſprit. Voyez ceux qui ſe piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait

croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont ; & enfin ils le deviennent effectivement, & passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune & l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, & confondus dans les choses ausquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amere. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent ; mais s'il réussit, quels éloges. Comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins & l'obliger ce-

pendant davantage ; car ne paroiſſant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on eſpere qu'il la recevra en pur don, & l'autre ne nous la demande que comme une dette.

AU MEME.

C'Eſt une maxime du Cardinal de Rets, qu'on ne doit point ſuivre de projet, dont l'irréuſſite même n'ait quelque avantage ; & cette maxime qui eſt très ſage, ne contredit pas celle-ci qui eſt plus commune : qu'on ne ſçauroit gagner, ſi l'on ne riſque rien ; car il n'y a qu'à ne hazarder qu'avec la certitude de quelque avantage ; ſon bien pour une réputation certaine, ſa gloire pour ſon devoir, &c.

Dans les ſituations déſeſpérées on peut prendre des partis violens ; mais il faut qu'elles ſoient

désespérées : les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrette confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrêmités, ou pour en sortir à leur gloire. Ces exemples sont sans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune lorsqu'on fait un plan de songer aux choses sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires, celles qui naîtront de notre fond ; rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage & sans prendre conseil des gens médiocres ; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel, pour vouloir en sortir par de si grands harsards, ni qu'on puisse durer dans ces extrêmités, qui sont

hors de la sphere de leurs sentimens. On ne sçauroit trop se cacher de ces hommes timides: quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise, ou par la force de vos raisons, rendus à eux-mêmes, leur tempérament les rameneroit bientôt à leurs principes, & vous les rendroit plus contraires.

Il y a des occasions si importantes, qu'on y doit risquer peut-être tout son bien, & sa réputation même; mais il faut que la gloire, ou la vertu, ou la fortune justifient cette hardiesse.

Il faut craindre le ridicule; comme il viole d'ordinaire le bon sens, qui est si essentiel aux affaires, on le regarde aussi communément comme une marque d'incapacité; cependant il y a des ridicules qu'il faut mépriser, & qui ont une fin très utile.

A
AU MEME.

IL faut que je vous avertiſſe d'une choſe, mon très cher ami; les hommes ſe recherchent quelquefois avec empreſſement, mais ils ſe dégoûtent aiſément les uns des autres; cependant la pareſſe les retient long-tems enſemble après que leur goût eſt uſé. Le plaiſir, l'amitié, l'eſtime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les aſſervit : fuyez ces commerces ſtériles, d'où l'inſtruction & la confiance ſont bannies. Le cœur s'y deſſéche & s'y gâte; l'imagination y périt: lorſque vous aurez épuiſé le cercle de vos connoiſſances, volez dans un autre, &c.

Conſervez toujours néanmoins dans le commerce la douceur de vos ſentimens. Faites-vous une étude de la patience, & ſçachez

céder par raiſon, comme on céde aux enfans, qui n'en ſont pas capables & ne peuvent vous offenſer ; abandonnez ſur-tout aux hommes vains, cet empire extérieur & ridicule qu'ils affectent : il n'y a de ſupériorité réelle, que celle de la vertu & du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il eſt poſſible, l'injuſtice de vos amis ; ſoit qu'ils ſe familiariſent par une longue habitude avec vos avantages ; ſoit que par une ſecrette jalouſie ; ils ceſſent de les reconnoître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-deſſus ; un favori admis à la familiarité de ſon maître, un domeſtique aime mieux dans la ſuite ſe faire chaſſer que de vivre dans la modeſtie de leur condition. C'eſt ainſi que ſont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoiſſance de vos défauts une ſorte de ſupériorité

ſur vous : les hommes ſe croyent ſupérieurs aux défauts qu'ils peuvent ſentir ; c'eſt ce qui fait qu'on juge dans le monde ſi ſéverement des actions, des diſcours & des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur juſqu'à cette connoiſſance de vos défauts, & aux avantages frivoles qu'ils eſſayeront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils ſemblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'eſprit & un bon cœur, mais rempli de délicateſſes fatigantes ; ils ſont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux, ils ſe fâchent de peu de choſe, & auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la ſociété, ils craignent qu'on ne penſe qu'ils le doivent. N'ayez pas la foibleſſe de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorſqu'elle peut encore vous être uti-

le ou agréable ; & enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croyent eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos foiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité & sans dessein, donne un cruel répentir ; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité, & pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit ; alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

AU MÊME.

QUe je vous estime, mon très cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour imposer. Laissez-les constamment à ceux

ceux qui craignent d'être approfondis, & cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées, & attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hazard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon enfant, que l'on se dégoûte de vous comme l'on se dégoûte des meilleurs alimens : les hommes ne sont pas touchés long-tems des mêmes choses ; mais les choses dont ils se dégoûtent n'en sont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche seulement de vous reposer sur vous-même ; on ne peut conserver la gloire que par les efforts qui la donnent.



A U MEME.

SI vous avez quelque passion qui éleve vos sentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatissant plus humain, qu'elle vous soit chere.

Par une raison fort semblable, lorsque vous aurez attaché à votre service des hommes qui sçauront vous plaire, passez-leur beaucoup de défauts. Vous serez peut-être plus mal servi, mais vous serez meilleur Maître : il faut laisser aux hommes de basse extraction, la crainte de faire vivre d'autres hommes qui ne gagnent pas assez laborieusement leur foible salaire. Heureux qui leur peut adoucir les peines de leur condition.

En toute occasion quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, que vous vous sentirez ému

de quelque mouvement d'humanité, de générosité, de grandeur d'ame ; hâtez-vous de le satisfaire ; le tems a gâté quelquefois les plus belles résolutions. Mon très-cher ami, il ne tient pas à nous de nous faire riches, d'avoir les emplois ; mais quiconque est né comme vous, qui l'empêchera d'être bon, laborieux, magnanime & sage ? Le plus grand de tous les biens, sans doute, est en vos mains ; il peut arriver que les hommes qui sont envieux & légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation dûe au mérite, & jouissent insolemment de son partage : c'est un mal, mais il n'est pas tel que le monde se le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

Mon très cher ami, sentez-vous votre esprit pressé & à l'étroit dans votre état? je l'ai dit souvent, c'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune; il faut donc sortir de vos voies & marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est moins utile; mais fixez d'abord vos regards autour de vous: on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre tristement dans cette vûe, portez-vous bien loin; un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumières. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain, tente quelquefois de gran-

des choses, qui paroissent aux autres hommes comme inaccessibles. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires, pour suivre des hazards & des apparences; mais lorsqu'on sçait bien allier les grands & les petits moyens, & les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-seulement l'opinion du monde qui rejette toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent, qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté & la petitesse, que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essort & la fait ramper dans ses liens: mais le malheur même a ses charmes dans les grandes extrêmités; car cette opposi-

tion de la fortune éleve un esprit courageux, & lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employoit pas.

AU MEME.

NOus jugeons rarement des choses, mon aimable ami, par ce qu'elles sont en elles-mêmes; nous ne rougissons pas du vice, mais du deshonneur. Tel ne feroit pas scrupule d'être fourbe, qui est honteux de passer pour tel, même injustement.

Nous demeurons flétris & avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion. Qu'un homme séduise une femme sans l'aimer, & l'abandonne après l'avoir séduite, peut-être qu'il en fera gloire; mais si cette femme le trompe lui-même, qu'il

n'en soit pas aimé, quoiqu'amoureux, & que cependant il croye l'être ; s'il découvre la vérité, & que cette femme infidéle se donnoit par goût à un autre, lorsqu'elle se faisoit payer à lui de ses rigueurs, sa défaite & sa confusion ne se pourront pas exprimer ; & on le verra pâlir à table sans cause apparente, dès qu'un mot jetté au hazard lui reprochera cette idée.

Un autre rougit d'aimer son esclave qui a des vertus ; & se donne publiquement pour le possesseur d'une femme sans mérite ; que même il n'a pas. Ainsi on affiche des vices effectifs, & si de certaines foiblesses pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces ames fieres &

délicates, qui s'exagerent leurs propres foiblesses, & ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus; sa grande ame étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par-là plus tempérant; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, & qu'il n'eût pû sortir de cet horrible abbattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Jamais le sentiment de nos foiblesses ne nous doit jetter dans le désespoir. Il y a des vertus & des vices qui sortent du même principe, & qui par conséquent loin de s'exclure, se servent de preuves: nous en avons aussi qui viennent de différens principes, & qui subsistent néanmoins ensemble

ſemble. Le même homme peut être né courageux & incontinent; juſte & voluptueux : rien n'eſt ſi compatible & ſi ordinaire. Conſolons-nous donc de nos défauts, puiſqu'ils nous laiſſent toutes nos vertus; que le ſentiment de nos foibleſſes ne nous faſſe pas perdre celui de nos forces. Il eſt de l'eſſence de l'eſprit de ſe tromper; le cœur a auſſi ſes erreurs. Avant de rougir d'être foibles, mon très cher ami, nous ſerions moins déraiſonnables de rougir d'être hommes.

PENSE'ES SUR DIVERS SUJETS.

DE L'ART ET DU GOUT D'ECRIRE.

I.

LEs premiers Ecrivains travailloient ſans modéle & n'empruntoient rien que d'eux-mêmes;

ce qui fait qu'ils ſont inégaux & mêlés de mille endroits foibles, avec un génie tout divin. Ceux qui ont réuſſi après eux, ont puiſé dans leurs inventions, & par-là ſont plus ſoutenus; nul ne trouve tout dans ſon fond.

II.

Qui ſçaura penſer de lui-même & former de nobles idées, qu'il prenne, s'il peut, la maniere & le tour élevé des Maîtres. Toutes les richeſſes de l'expreſſion appartiennent de droit à ceux qui ſçavent les mettre à leur place.

III.

Il ne faut pas craindre non plus de redire une vérité ancienne, lorſqu'on peut la rendre plus ſenſible par un meilleur tour, ou la joindre à une autre vérité qui l'éclairciſſe, & former un corps de raiſon. C'eſt le propre des Inventeurs, de ſaiſir le rapport des choſes & de les ſçavoir raſſembler; &

les découvertes anciennes ſont moins à leurs premiers auteurs, qu'à ceux qui les rendent utiles.

I V.

On fait un ridicule à un homme du monde du talent & du goût d'écrire. Je demande aux gens raiſonnables, que font ceux qui n'écrivent pas ?

V.

On ne peut avoir l'ame grande ou l'eſprit un peu pénétrant, ſans quelque paſſion pour les Lettres. Les arts ſont conſacrés à peindre les traits de la belle nature; les ſciences à la vérité. Les arts ou les ſciences embraſſent tout ce qu'il y a dans les objets de la penſée de noble ou d'utile; de ſorte qu'il ne reſte à ceux qui les rejettent, que ce qui eſt indigne d'être peint ou enſeigné.

V I.

Voulez-vous démêler, raſſembler vos idées, les mettre ſous un

même point de vûe, & les réduire en principes, jettez-les d'abord sur le papier. Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'acquerriez-vous pas du côté de l'expression ? laissez dire à ceux qui regardent cette étude comme au-dessous d'eux. Qui peut croire avoir plus d'esprit, un génie plus grand & plus noble que le Cardinal de Richelieu ? Qui a été chargé de plus d'affaires & plus importantes ? cependant nous avons des Controverses de ce grand Ministre, & un testament politique ; on sçait même qu'il n'a pas dédaigné la Poësie. Un esprit si ambitieux ne pouvoit mépriser la gloire la moins empruntée, & la plus à nous qu'on connoisse ; il n'est pas besoin de citer après un si grand nom d'autres exemples. Le Duc de la Ro-

chefoucault, l'homme de son siécle le plus poli & le plus capable d'intrigues, Auteur du Livre des Maximes : le fameux Cardinal de Rets; le Cardinal d'Ossat, le Chevalier Guillaume Temple; & une infinité d'autres qui sont aussi connus par leurs Ecrits que par leurs actions immortelles. Si nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que ces hommes illustres, qu'il paroisse du moins par l'expression de nos pensées & par ce qui dépend de nous, que nous n'étions pas incapables de les concevoir.

SUR LA VERITÉ ET L'ELOQUENCE.

VII.

DEux études sont importantes: l'Eloquence & la Vérité. La vérité pour donner un fondement solide à l'éloquence, & bien dis-

poſer notre vie : l'éloquence pour diriger la conduite des autres hommes & défendre la vérité.

VIII.

La plûpart des grandes affaires ſe traitent par écrit. Il ne ſuffit donc pas de ſçavoir parler : tous les intérêts ſubalternes, les engagemens, les plaiſirs, les devoirs de la vie civile, demandent qu'on ſçache parler ; c'eſt donc peu de ſçavoir écrire. Nous aurions beſoin tous les jours d'unir l'une & l'autre éloquence ; mais nulle ne peut s'acquérir, ſi d'abord on ne ſçait penſer ; & on ne ſçait gueres penſer ſi l'on n'a des principes fixes & puiſés dans la vérité. Tout confirme notre maxime : l'étude du vrai la premiere, l'éloquence après.

IX.

La plûpart des grands perſonnages ont été les hommes de leur ſiécle les plus éloquens. Les Au-

teurs des plus grands systêmes, les Chefs de parti, les Sectaires; ceux qui ont eu dans tous les tems le plus d'empire sur l'esprit des peuples, tous ont excellé en éloquence. Il ne paroît pas qu'ils ayent eu ce succès dans la Poësie; des hommes de ce caractere, qui portoient si loin leurs idées, n'avoient pas assez de loisir pour un art qui n'a nul rapport aux occupations ordinaires, & ne s'allie pas aux devoirs & aux bienséances du monde. Cependant la plûpart ont aimé la Poësie & la Musique même, qui est une autre sorte d'harmonie; mais ils regardoient l'une & l'autre comme un simple délassement, & n'osoient en faire une étude. Ces sublimes amusemens prendroient trop de tems dans la vie de ceux qui la vouent à l'action.

CONTRE LA MAUVAISE-FOI ET LE MENSONGE.

X.

LEs Grands croyent pouvoir prodiguer sans conséquence leurs paroles & leurs promesses ; erreur de leur part. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte appropriés par l'espérance. On ne les trompe pas long-tems sur leurs intérêts, & ils ne haïssent rien tant que de l'être.

XI.

C'est aussi un mauvais parti pour une femme que d'être coquette. Il est rare que celles de ce caractere allument de grandes passions, & ce n'est pas à cause qu'elles sont légeres, comme on croit communément, mais parce que personne ne veut être dupe. La vertu nous fait mépriser la

fausseté, & l'amour-propre nous la fait haïr.

XII.

Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général, étoient fidéles aux particuliers & dans leur conduite ordinaire. Leur habileté consistoit à sçavoir s'attacher les hommes par des avantages réels; ceux qui veulent toujours tromper, ne trompent point.

XIII.

De même, les vrais Orateurs ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries & d'impostures, par une dissimulation continuelle, & par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force, si je l'ose dire, de sincerité & de vérités de détail; parce qu'ils sont très convaincus que la vérité est nécessaire à l'éloquence, dont

elle est le but naturel; & ceux qui employent leurs paroles pour une autre fin, n'en connoissent pas les principes. S'ils persuadent quelquefois les hommes par de simples apparences, qu'ils jugent par ce succès combien la vérité même est éloquente & supérieure à leur art.

XIV.

Un menteur est un homme qui ne sçait pas tromper; un flatteur celui qui ne trompe ordinairement que les sots: celui qui sçait se servir avec adresse de la vérité & qui en connoît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

PENSE'ES DIVERSES.

XV.

Est-ce force dans les hommes d'avoir des passions, ou insuffisance & foiblesse? Est-ce grandeur d'être exempt de passion, ou mé-

diocrité de génie? ou tout eſt-il mêlé de foibleſſe & de force, de grandeur & de petiteſſe.

XVI.

Où il y a de la grandeur nous la ſentons malgré nous. La gloire des Conquérans a toujours été combattue, les peuples en ont toujours ſouffert, & ils l'ont toujours admirée.

XVII.

Le contemplateur mollement couché, & dans une chambre tapiſſée, invective contre le ſoldat, qui paſſe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, & veille en ſilence ſous les armes pour la ſûreté de la Patrie.

XVIII.

Ce n'eſt pas à porter la faim & la miſere chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les ſouffrir pour l'Etat; ce n'eſt pas à donner la mort, mais à la braver.

XIX.

Le vice fomente la guerre ; la vertu combat ; s'il n'y avoit aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

XX.

Qui est plus nécessaire au maintien d'une société d'hommes foibles & que leur foiblesse a unis, la douceur, ou l'austérité ? Il faut employer l'une & l'autre ; que la loi soit sévere, & les hommes indulgens.

XXI.

La séverité dans les loix est humanité pour les peuples. Dans les hommes, elle est la marque d'un génie étroit & cruel ; il n'y a que la nécessité qui puisse la rendre innocente.

XXII.

Les foibles veulent quelquefois qu'on les croyent méchans ; mais les méchans veulent passer pour bons.

XXIII.

Le projet de rapprocher les conditions a toujours été un beau ſonge ; la Loi ne ſçauroit égaler les hommes malgré la Nature.

XXIV.

Qu'on tempere comme on voudra la ſouveraineté dans un Etat, nulle Loi n'eſt capable d'empêcher celui qui la diſpenſe d'abuſer de l'autorité de ſon Emploi.

XXV.

S'il n'y avoit de domination légitime que celle qui s'exerce avec juſtice, nous ne devrions rien aux mauvais Rois.

XXVI.

Comptez rarement ſur l'eſtime & ſur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle auſſi des ſiens.

XXVII.

Nous haïssons les dévots qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, & se piquent souvent eux-mêmes de choses encore plus méprisables.

XXVIII.

La Foi est la consolation des misérables & la terreur des heureux.

XXIX.

Nous nous formons sans y penser une idée de notre figure, sur l'idée que nous avons de notre esprit ou sur le sentiment qui nous domine; & c'est pour cela qu'un fat se croit toujours si bien fait.

XXX.

La plûpart des hommes sont si resserrés dans la sphere de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs idées; & si l'on en voit

quelques-uns que la ſpéculation des grandes choſes rend en quelque ſorte incapables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté juſqu'au ſentiment des grandes.

XXXI.

Les petits font leur cour avec bien plus de goût que les Princes ne la reçoivent. Il eſt toujours plus ſenſible d'acquerir que de joüir.

XXXII.

Les eſperances les plus ridicules & les plus hardies ont été communément la cauſe des ſuccès extraordinaires.

XXXIII.

C'eſt la conviction manifeſte de notre incapacité que le hazard diſpoſe ſi univerſellement & ſi abſolument de tout. Il n'y a rien de plus rare dans le monde que les grands talens & que

le mérite des Emplois : la fortune eſt plus partiale qu'elle n'eſt injuſte.

XXXIV.

Les hommes ſont ſi ſenſibles à la flatterie, que lors même qu'ils penſent que c'eſt flatterie, ils ne laiſſent pas d'en être les dupes.

XXXV.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, & nous reconnoiſſons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes ; il faut donc allier ces deux études.

XXXVI.

Le ſot eſt comme le peuple, qui ſe croit riche de peu.

XXXVII.

La plûpart des hommes vieilliſſent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tiré de leur fond. Il y a peut-être moins d'eſprits faux que de ſtériles.

XXXVIII.

Il faut de grandes ressources dans l'esprit & dans le cœur pour aimer la sincerité lorsqu'elle blesse, & pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité & pour la dire.

XXXIX.

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses & de la passion pour les petites.

XL.

Le mystere dont on envelope ses desseins marque quelquefois plus de foiblesse que l'indiscrétion, & souvent nous fais plus de tort.

XLI.

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations, nous les oublions.

XLII.

Ceux qui font des métiers in-

fâmes, comme les voleurs, *les* femmes perduës, &c. s'honorent de leurs crimes, & regardent les honnêtes-gens comme des dupes. La plûpart des hommes dans le fond du cœur méprisent la vertu, peu la gloire.

XLIII.

Deux choses peuvent remplacer dans la vieillesse les talens & les agrémens; la réputation, ou les richesses.

XLIV.

Quand on a beaucoup de lumiéres, on admire peu; lorsque l'on en manque, de même: l'admiration marque le dégré de nos connoissances, & prouve moins souvent la perfection des choses que l'imperfection de notre esprit.

XLV.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste: la perfection d'une pen-

dùle n'eſt pas d'aller vîte, mais d'être réglée.

XLVI.

Lorſque deux Auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement beaucoup d'égard à la ſubordination de leurs talens. Deſpréaux va de pair avec Racine : cela eſt injuſte.

XLVII.

La Fontaine étoit perſuadé, comme il le dit, que l'Apologue étoit un art divin. Jamais peut-être véritablement grands hommes ne ſe ſont amuſés à tourner des fables.

XLVIII.

Une mauvaiſe Préface allonge conſidérablement un mauvais Livre ; mais ce qui eſt bien penſé, eſt bien penſé, & ce qui eſt bien écrit, eſt bien écrit.

XLIX.

Ce ſont les Ouvrages médio-

cres qu'il faut abréger. Je n'ai jamais vû de Préface ennuyeuse devant un bon Livre.

L.

Toute hauteur affectée est puérile ; si elle se fonde sur des titres supposés, elle est ridicule ; & si ces titres sont frivoles, elle est basse : le caractere de la vraie hauteur est d'être toujours à sa place.

LI.

Nous n'attendons pas d'un malade qu'il ait l'enjoûment de la santé & la même force de corps ; s'il conserve même sa raison jusqu'à la fin, nous nous en étonnons ; & s'il fait paroître quelque fermeté, nous disons qu'il y a de l'affectation dans cette mort, tant cela est rare & difficile. Cependant s'il arrive qu'un autre homme démente en mourant, ou la fermeté, ou les principes qu'il a professés pendant sa

vie; si dans l'état du monde le plus foible il donne quelque marque de foiblesse...... ô! aveugle malice de l'esprit humain; il n'y a point de contradictions si manifestes que l'envie n'assemble pour nuire.

LII.

On n'est pas appellé à la conduite des grandes affaires, ni aux sciences, ni aux beaux arts, ni à la vertu quand on n'aime pas les choses pour elles-mêmes, indépendamment de la considération qu'elles attirent: on les cultiveroit donc inutilement dans ces dispositions. Ni l'esprit, ni la vanité ne peuvent donner le génie.

LIII.

Il y a peu de passions constantes; il y en a beaucoup de sincéres; cela a toujours été ainsi: mais les hommes se piquent d'être constans ou indifférens, selon la mode, qui excéde toujours la Nature.

LIV.

Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

LV.

Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde de n'être pas galant.

LVI.

Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune-homme n'est pas bien venu auprès des femmes jusqu'à ce qu'elles en ayent fait un fat.

LVII.

Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie.

LVIII.

Les femmes & les jeunes-gens ne séparent pas leur estime de leurs goûts.

LIX.

On ne loüe point une femme ni un Auteur médiocre, comme eux-mêmes se loüent.

LX.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

LXI.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple; mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

LXII.

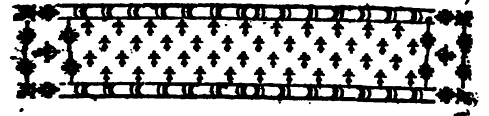
L'Histoire fait mention de très grands hommes, entraînés par les voluptés ou par l'amour; elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui ayent été galans. Ce qui forme le mérite essentiel de quelques hommes, ne peut même subsister dans quelques autres comme un foible.

LXIII.

Une femme qui croit se bien

mettre ne ſoupçonne pas, dit un Auteur, que ſon ajuſtement deviendra un jour auſſi ridicule que la coëffure de Catherine de Médicis, Toutes les modes dont nous ſommes prévenus vieilliront peut-être avant nous, & même le *bon-ton*.





REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES POETES.

LA FONTAINE.

LORSQU'ON a entendu parler de la Fontaine & qu'on vient à lire ses Ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit; qu'on n'en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paroître de son art; & on ne peut comprendre que le mot d'instinct ait

été employé avec une affectation particuliere à marquer le caractere d'un esprit si fin.

Il seroit superflu de s'arrêter à loüer l'harmonie variée & légere de ses Vers ; la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style & de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens, & la simplicité sont les caracteres dominans de ses Ecrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grace & le brillant hors de la raison & de la nature. La simplicité de la Fontaine donne de la grace à son bon sens, & son bon sens rend sa simplicité piquante ; de sorte que le brillant de ses Ouvrages vient essentiellement de ces deux sources réünies. Cela ne doit pas nous surprendre : pourquoi le bon sens, qui est le flambeau de la Nature, excluroit-il la grace, qui en

est l'expression ? La raison ne déplaît, dans la plûpart des hommes, que parce qu'elle y est étrangere. Un bon sens naturel est presqu'inséparable d'une grande simplicité, & une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces loüanges aux graces d'un homme si sage, pour dissimuler ses défauts : je crois qu'on peut trouver dans ses Ecrits plus de style que d'invention. Le nœud & le fond de ses Contes ont peu d'intérêt, & les sujets en sont bas : on y remarque quelquefois un air de crapule qui ne sçauroit plaire. Ni cet Auteur n'est parfait dans ce genre, ni ce genre n'est le plus noble.

BOILEAU.

BOILEAU prouve autant par

son exemple que par ses préceptes, que les beautés réelles ne sont point hors de la vérité ; mais il faut que la vérité, comme dans les Vers de ce grand Maître, naisse immédiatement de la Nature pour avoir du lustre : elle se fane dans nos réflexions, & des mains pesantes & dures en emportent toute la fleur. La Raison n'étoit pas distincte dans Boileau de la Nature ; c'étoit son instinct ; aussi donne-t-elle à ses Ouvrages un éclat que le tems ne sçauroit leur ôter.

Cela met dans un jour sensible ce que je viens de toucher en parlant de la Fontaine. S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi le bon sens & la raison, c'est à cause que ces dons trop rares sont entés dans notre esprit, où ils n'ont qu'une vie artificielle & empruntée.

Despréaux, toujours admira-

ble dans la justesse, la solidité, la netteté de ses idées, conserve ce beau caractere dans ses expressions. Mais oserai-je dire tout ce que j'en pense ? on ne remarque pas dans ses Ecrits autant d'élévation & de délicatesse que de vérité ; il y a plus de sel que d'enjoûment, & une critique plus piquante & plus solide que fine ou que divertissante : on croit même quelquefois sentir les bornes de son goût ; & on s'étonne qu'un homme qui passe de si loin par son génie la médiocrité, ait tant de peine à en sortir par son esprit.

CHAULIEU.

CHAULIEU a sçû mêler avec une simplicité noble & touchante, l'esprit & le sentiment. Ses Vers négligés, mais faciles & remplis d'images & de grace,

m'ont paru toujours supérieurs à sa Prose, qui n'est le plus souvent qu'ingénieuse.

Quelque différence qu'on ait mise, avec beaucoup de raison, entre l'esprit & le génie, il semble que le génie de l'Abbé de Chaulieu ne soit essentiellement que beaucoup d'esprit naturel. Cependant il est remarquable que tout cet esprit n'a pû faire d'un Poëte d'ailleurs si aimable un grand homme ni un grand génie.

MOLIERE.

MOLIERE m'a paru autrefois répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyere plus parfait peut-être dans son genre, a laissé l'idée d'un Comique plus élevé & plus fécond. Aussi est-il plus facile de caractériser les hommes, que de faire qu'ils se caractérisent eux-mêmes & de soute-

nir un personnage qui parle long-tems & parle toujours en Vers. La véhémence inimitable de Moliere & son caractere si original, le rendent d'ailleurs respectable.

On peut mettre encore cet Auteur en parallele avec Racine : l'un & l'autre ont connu parfaitement le cœur de l'homme ; l'un & l'autre se sont attachés à peindre la Nature. Racine la saisit dans les passions des grandes ames ; Moliere, dans l'humeur & les bizarreries des gens du commun. L'un a joüé avec un agrément inexpliquable les petits sujets : l'autre a traité les grands avec une sagesse & une majesté touchante. Moliere a ce bel avantage, que ses personnages jamais ne languissent ; une forte & continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant à considérer simplement ces deux

Auteurs comme Poëtes, je crois qu'il ne seroit pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Moliere tant de négligences & d'expressions forcées & impropres, qu'il y a peu de Poëtes, si j'ose le dire, moins corrects & moins purs que lui.

On peut se convaincre de ce que je dis en lisant le Poëme du Val-de-Grace, où Moliere n'est que Poëte. On n'est pas toujours satisfait : en pensant bien il parle souvent mal, dit l'illustre Evêque de Cambrai ; Lettre sur l'Eloquence, page 362 : *Il se sert des phrases les plus forcées & les moins naturelles. Terence dit en quatre mots avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa Prose que ses Vers, &c.*

Cependant l'opinion commune est, qu'il va plus loin dans son genre qu'aucun de nos grands hommes dans le leur ; & si l'on demande pourquoi ? parce qu'il est plus naturel. C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

RACINE ET CORNEILLE.

IL y a quelque-tems que j'écrivis à M. de Voltaire pour sçavoir ses sentimens sur ces grands hommes, & il eut la bonté de me marquer les endroits de Corneille qui méritent le plus d'admiration, pour répondre à la critique que j'en avois faite. Engagé par-là à relire ses meilleures Tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avoit indiqué M. de Voltaire : je

ne m'y étois pas arrêté en lisant autrefois Corneille, refroidi ou prévenu par ses défauts, & né, selon toute apparence, moins sensible au caractere de ses perfections. Cette nouvelle lumiere me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine & sur les défauts mêmes de Corneille; mais ayant relû l'un & l'autre avec quelqu'attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard, & voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans le dire: les uns parlent, & toujours trop, afin de se faire connoître: les autres se font connoître parce qu'ils parlent; surtout Corneille paroît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent point, que par celles qu'ils disent.

Lorſque Racine veut peindre Acomat, Oſmin l'aſſure de l'amour des Janiſſaires ; ce Viſir répond :

Quoi tu crois, cher Oſmin, que ma gloire paſſée
Flate encore leur valeur & vit dans leur penſée ;
Crois-tu qu'ils me ſuivroient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Viſir ?

On voit dans les deux premiers Vers un Général diſgracié, que le ſouvenir de ſa gloire & l'attachement des ſoldats attendriſſent ſenſiblement. Dans les deux derniers un Rebelle qui médite quelque deſſein. Voilà comme il échape aux hommes de ſe caractériſer ſans aucune intention marquée. On en trouveroit beaucoup d'exemples dans Racine plus ſenſibles que celui-ci : c'eſt-là ſa maniere de pein-

dre. Il eſt vrai qu'il la quitte un peu, lorſqu'il met dans la bouche du même Acomat :

. . . . . . Et s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Oſmin, comme un Viſir, & toi
Comme le Favori d'un homme tel que moi.

Ces paroles ne ſont pas peut-être d'un grand homme ; mais je les cite parce qu'elles ſemblent imitées du ſtyle de Cornelle : c'eſt-là ce que j'appelle en quelque ſorte parler pour ſe faire connoître & dire de grandes choſes ſans les inſpirer.

Mais écoutons Corneille même : c'eſt le Comte qui parle dans le Cid :

Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir ;
Un Prince dans un livre apprend mal ſon devoir,
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puiſſe égaler une de mes journées.

Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui;
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rampart à toute la Castille:
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres lois
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire;
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire, &c.

Il n'y a personne aujourd'hui qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles, & je crois qu'elles ont été citées long-tems devant moi. En voici que l'on louë encore, & qui, n'étant pas aussi

affectées, sont plus propres par cet endroit même à faire illusion. C'est Cornelie, veuve de Pompée, qui parle à César :

César ; car le destin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonniere & non pas ton esclave ;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abbatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée ;
Veuve du jeune Crasse & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour te dire plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus, &c.

Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie.

Et dans un autre endroit où la

même Cornelie parle de César, qui punit les meurtriers du grand Pompée :

> Tant d'interêts sont joints à ceux de mon époux,
> Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
> Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
> Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre ;
> Et croire que nous seuls armons ce combattant,
> Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

Il me paroît, dit encore M. de Fenelon, dans la Lettre déja citée, page 353, *qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux......... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragédie de Cinna, & la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail*

de ses mœurs...... Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Ciceron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens, mais simples, naturels & modestes dans leurs paroles, &c.

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons, m'a toujours paru le principal écueil de notre Théâtre. Si l'on y vouloit réfléchir, on verroit que rien n'est moins dans le caractere des grands hommes que ce style.

Je sçai qu'on a dit de Corneille, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devroient être. Il est donc sûr au moins qu'il ne les a pas peint tels qu'ils étoient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a crû donner sans doute à ses Héros un caractere supérieur à celui de la Nature. Les Peintres n'ont

pas

pas eu la même présomption : lorsqu'ils ont voulu peindre les Anges, ils ont pris les traits de l'enfance; ils ont rendu cet hommage à la Nature, leur riche modéle : c'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étoient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimeres, ne pouvoit donner de la vie à ses propres inventions. Si Corneille eût fait attention que tous les Panégyriques étoient froids, il en auroit trouvé la cause en ce que les Orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin & fidéle de la belle Nature, & n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille né dans

un siécle plein d'affectation, *ne* pouvoit avoir le goût juste : aussi l'a-t-il fait paroître, non-seulement dans ses Ouvrages, mais encore dans le choix de ses modéles, ayant préferé les Latins & l'enflure des Espagnols aux heureux génies de la Grece.

De-là ses antitèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, & enfin ces phrases synonimes où la même pensée est plus remaniée que la division d'un Sermon.

De-là encore ces disputes opiniâtres qui refroidissent les plus fortes scénes, & où l'on croit assister à une these publique de Philosophie qui nouë les choses pour les dénoüer, comme lorsque Cinna dit :

> Que le Peuple aux Tyrans ne soit plus exposé,
> S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de Maxime :

> Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
> A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
> Voulant nous affranchir Brute s'est abusé ;
> S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

Il faut avoüer que ces jeux frivoles de raisonnement sont d'un goût encore bien barbare : cependant je supporte plus tranquillement le vice de ce style, que la grossiere & fastueuse petitesse que Corneille mêle quelquefois à la fiereté de ses Héros. Par exemple, lorsqu'Horace quitte Curiace ; c'est-à-dire, dans une scéne qu'on admire. Curiace parle ainsi d'abord :

> Je vous connois encore, & c'est ce qui me tuë,
> Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connuë :
> Comme notre malheur elle est au plus haut point ;

Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

Horace, le Héros de cette Tragédie, lui répond:

> Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
> Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
> En toute liberté goûtez un bien si doux;
> Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Ici Corneille veut peindre apparemment une valeur féroce: mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami & un rival modeste? ou plutôt dans les circonstances où se trouvent ces deux Héros, le mépris affecté d'Horace n'est-il pas le langage d'une ostentation grossiere & puérile?

Me permettra-t-on de le dire? il me semble qu'il manque à tous les caracteres de Corneille, d'ailleurs pleins de force, ces traits

simples qui font sentir une grande étenduë d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie. Il étoit donné à Corneille de peindre les hautes vertus : mais il appartient à Racine de caractériser les esprits superieurs, & de les caractériser sans raisonnement & sans maximes ; par la seule nécessité où naissent les grands hommes, d'imprimer leur caractere dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse & tendre au petit Joas, & qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant : de même Atalie. Corneille, au contraire, se guinde souvent pour atteindre à la grandeur, & fait des efforts si sensibles, qu'on diroit qu'elle ne lui est pas naturelle.

Que dirai-je encore de la pesanteur qu'il donne quelquefois aux plus grands hommes ? Auguste, en parlant à Cinna, fait d'abord une exorde de Rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ses défauts dans les Scénes les plus admirées.

Prends un siége, Cinna, prends, & sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose ;
Prête sans te troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive, & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon desir.

De combien la simplicité d'Agrippine, dans Britannicus, est-elle plus noble & plus naturelle ?

Approchez-vous, Neron, & prenez votre place,

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse, &c.

Cependant lorsqu'on fait le parallele de ces deux Poëtes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine que pour donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on employe cette distinction pour marquer le caractere d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable; mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place & sçait les mesurer aux hommes; l'art qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillans; l'art qui peint la Nature dans sa perfection, libre, forte, féconde, aisée, pleine de sublime & de grace; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, & l'original même de ces regles que les Ecrivains sans génie embrassent avec

tant de zéle & avec si peu de succès ? Qu'est-ce, dans la mort de César, que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit superieur & celui de la vraie éloquence ?

On trouve aussi des exemples dans Corneille, mais plus rares, de l'art dont je parle ; & s'il avoit écrit plus tard, on ne peut pas sçavoir à quelle perfection il auroit porté ses Ouvrages : mais puisqu'ils ne sont pas purgés de la barbarie de son siécle, on peut croire qu'il n'avoit pas reçu de la Nature ce génie superieur aux erreurs de l'exemple, & qui semble fait tout exprès pour servir de modéle aux hommes. Tel peut-être que celui de Pascal, qui écrivoit les Lettres Provinciales dans le tems que Corneille donnoit ses chefs-d'œuvres.

Racine n'est pas sans défauts.

On ne remarque pas dans ses écrits autant de force que d'élévation, autant de hardiesse que d'égalité. Plus sçavant encore à faire naître la pitié que la terreur, & l'admiration que l'étonnement, il n'a pû atteindre au Tragique de quelques Poëtes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avoüera que personne ne donna jamais au Théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole & n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses Ouvrages sans prévention : quelle facilité ! quelle abondance ! quelle Poësie ! quelles images ! quelle pureté ! quel sublime dans Athalie ! quel art dans tout ce qu'il a fait ! quels caracteres ! mais sur-tout quelle magnificence d'expression & en même-tems quelle simplicité !

Corneille a trouvé le Théâtre

vuide, & a eu l'avantage de former le goût de son siécle sur son caractere. Racine a paru après lui & a partagé les esprits. S'il eût été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on auroit jugé de l'un & de l'autre fort différemment.

Oüi, dit-on; mais Corneille est venu le premier & il a créé le Théâtre. Je ne puis souscrire à cela. Corneille avoit de grands modéles parmi les Anciens, qu'il n'a pas peut-être égalés, Racine ne l'a point suivi; personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée: personne n'est original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des Inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine: mais si l'un & l'autre ont eu des maîtres, lequel a choisi les meilleurs & les a le mieux imités?

On reproche à Racine de n'a-

voir pas donné à ses Héros le caractere de leur siécle & de leur Nation : mais les grands hommes sont de tous les âges & de tous les pays. On rendroit le Vicomte de Turenne & le Cardinal de Richelieu méconnoissables en leur donnant le caractere de leur siécle. Les ames véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent supérieures, par leur condition, à l'éducation & aux coutumes : elles empruntent peu d'autrui ; & si elles tiennent par quelques endroits aux préjugés de leur pays, on peut du moins les prendre dans un jour où elles n'offrent que les traits de la Nature, leur mere commune. Je reviens à Racine. Ne parlons pas des Tragédies foibles de ce grand Poëte ; Alexandre ; la Thébaïde, Berenice, Esther, dans lesquelles on pourroit citer encore de

grandes beautés. Ce n'est pas par les essais d'un Auteur & par le plus petit nombre de ses Ouvrages qu'on en doit juger, mais par le plus grand nombre de ses Ouvrages & par ses chefs-d'œuvres, Qu'on observe cette regle avec Racine, & qu'on examine ensuite ses écrits, Bajazet, Xipharés, Britannicus, caracteres si critiqués, ont la douceur & la délicatesse de nos moeurs ; qualités qui ont pû se rencontrer chez d'autres hommes, & n'en ont pas le ridicule, comme on l'insinuë, Mais je veux qu'ils soient plus foibles qu'ils ne me paroissent ; quelle Tragédie a-t-on vûë où tous les personnages fussent de la même force ? cela ne se peut : Mathan & Abner sont peu considérables dans Athalie, & cela n'est pas un défaut, mais privation d'une beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus sublime que toute cette Tragédie,

Que reprocher donc à Racine ? d'avoir mis quelquefois dans ses Ouvrages un amour foible, tel peut-être qu'il est déplacé au Théâtre. Je l'avoüe ; mais ceux qui se fondent là-dessus pour bannir de la Scéne une passion si générale & si violente, passent, ce me semble dans un autre excès.

Les grands hommes* sont grands dans leurs amours, & ne sont jamais plus aimables. L'amour est le caractere le plus tendre de l'humanité, & l'humanité est le charme & la perfection de la Nature.

Je finis cette disgression & ce long parallele. Corneille concevoit plus fortement les choses, Racine plus profondément & avec plus d'intelligence. Ce dernier est peut-être le plus beau génie que la France ait eu, & le plus éloquent de ses Poëtes.

A l'égard de Corneille, personne n'a des traits plus élevés & plus hardis ; personne n'a laissé l'idée d'un Dialogue si serré & si véhément ; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité & la force d'esprit qui naît de la vertu : de ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, & des combats qui véritablement élévent l'ame. Mais quand on a rendu justice à son génie, qui a percé si souvent le goût barbare de son siécle, on ne peut s'empêcher de rejetter dans ses Ouvrages ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, & sert à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand Maître.

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux &

au génie de leur modéle, & qu'ils ſentent toutes les difficultés & tout le prix de l'invention; mais le reſte des hommes juge des Ouvrages tels qu'ils ſont, ſans égard aux tems & aux Auteurs.

Pour moi, quand je fais la critique de tant d'hommes illuſtres, mon objet eſt de prendre des idées plus juſtes de leur caractere. Je ne crois pas qu'on puiſſe raiſonnablement me reprocher cette hardieſſe : la Nature a donné aux grands hommes de faire, & laiſſé aux autres de juger.

Si l'on trouve que je releve davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'eſt à cauſe que les uns me ſont plus ſenſibles que les autres, ou pour éviter de répeter des choſes qui ſont trop connues,

Pour finir & marquer chacun

de ces Poëtes par ce qu'ils ont eu de plus propre, je dirai que Corneille a éminemment la force, Boileau la justesse, la Fontaine la naïveté, Chaulieu les graces & l'ingénieux, Moliere les saillies & la vive imitation des mœurs, Racine la dignité & l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages à l'exclusion les uns des autres; ils les ont seulement dans un degré plus éminent, avec une infinité d'autres perfections que chacun y peut remarquer.

LES ORATEURS.

FRAGMENT.

QUI n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'entousiasme de Bossuet, & la vaste étenduë de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit sans étonnement la profondeur

incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connoissance universelle & prématurée? Le premier éleve l'esprit; l'autre le confond & le trouble: l'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, & par ses soudaines hardiesses échape aux génies plus timides: l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité, & comme si c'étoit un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections & toutes les pensées des hommes, & paroît toujours superieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple & puissant, il assemble des choses qu'on croyoit être incompatibles, la véhémence, l'entousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées

de l'art ; mais d'un art qui bien loin de gêner la nature, n'est lui-méme qu'une nature plus parfaite & l'original des préceptes. Que dirai-je encore ? Bossuet fait voir plus de fécondité, & Pascal a plus d'invention ; Bossuet est plus impétueux, & Pascal est plus transcendant : l'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies ; l'autre, toujours plein & solide, l'épuise par un caractere plus concis & plus soutenu. Mais toi qui les a surpassés en amenités & en grace, Ombre illustre, aimable génie ; toi qui fis régner la vertu par l'onction & par la douceur ; pourrois-je oublier la noblesse & le charme de ta parole lorsqu'il est question d'éloquence ? Né pour cultiver la sagesse & l'humanité dans les Rois, ta voix ingénuë fit retentir au pied du Trône les calamités du genre hu-

main foulé par les tyrans, & défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur ! quelle sincerité se remarque dans tes écrits ! quel éclat de paroles & d'images ! qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux & si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure ? Ah ! que de trésors d'abondance dans ta riche simplicité.

Oh ! noms consacrés par l'amour & par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des Lettres, restaurateurs des arts, peres de l'éloquence, lumiéres de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours, pour vous expliquer dignement & marquer tous les traits qui vous ont été propres.

Si l'on pouvoit mêler des ta-

sens si divers, peut-être qu'on voudroit penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fenelon : mais parce que la différence de leur style venoit de la différence de leurs pensées & de leur maniere de sentir les choses, ils perdroient beaucoup tous les trois, si l'on vouloit rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant, car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractere de ses sentimens & de ses idées ; ce qui est la véritable marque du génie. Ceux qui n'ont que de l'esprit empruntent successivement toutes sortes de tours & d'expressions ; ils n'ont pas un caractere distinctif.

SUR LA BRUYERE.

IL n'y a presque point de tour

dans l'éloquence qu'on ne trouve dans la Bruyere ; & si l'on y desire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie & toujours les plus propres & les plus précises que l'on puisse imaginer. Peu de gens l'ont compté parmi les Orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses caracteres. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ses Fragmens, qui contiennent souvent plus de matiere que de longs discours, plus de proportion & plus d'art.

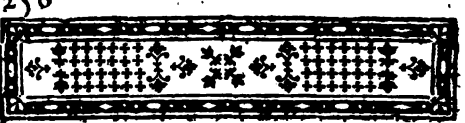
On remarque dans tout son Ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, patétique, également capable de réflexion & d'entousiasme, & doüé avec avantage de cette invention qui discerne la main des Maîtres & perce la nuit du tombeau.

Il est étonnant qu'on sente

quelquefois dans un ſi beau génie, & qui s'eſt élevé juſqu'au ſublime, les bornes de l'eſprit humain : cela prouve qu'il eſt poſſible qu'un Auteur ſublime ait moins de profondeur & de ſagacité que des hommes moins patétiques. Peut-être que le Cardinal de Richelieu étoit ſuperieur à Milton.

Mais les Ecrivains patétiques nous émeuvent plus fortement ; & cette puiſſance qu'ils ont ſur notre ame, la diſpoſe à leur accorder plus de lumiéres. Nous jugeons toujours d'un Auteur par le caractere de ſes ſentimens. Si on compare la Bruyere & Fenelon, la vertu toujours tendre & naturelle du dernier, & l'amour-propre qui ſe montre quelquefois dans l'autre, le ſentiment nous porte malgré nous à croire que celui qui fait paroître l'ame la plus grande, a l'eſprit

le plus éclairé ; & toutefois il ſeroit difficile de juſtifier cette préference. Fenelon a plus de facilité & d'abondance ; l'Auteur des Caracteres, plus de préciſion & plus de force. Le premier, d'une imagination plus riante & plus féconde ; le ſecond, d'un génie plus véhément : l'un ſçachant rendre les plus grandes choſes familieres & ſenſibles ſans les abbaiſſer ; l'autre, ſçachant annoblir les plus petites ſans les déguiſer : celui-là plus humain ; celui-ci plus auſtere : l'un plus tendre pour la vertu ; l'autre plus implacable au vice : l'un & l'autre moins pénetrans & moins profonds que les hommes que j'ai nommés, mais inimitables peut-être dans la clarté & dans la netteté de leurs idées ; enfin originaux, créateurs dans leur genre, & modéles très accomplis,



MÉDITATION SUR LA FOI.

HEUREUX sont ceux qui ont une foi sensible & dont l'esprit se repose dans les promesses de la Religion ! Les gens du monde sont désesperés si les choses ne réüssissent pas selon leurs desirs. Si leur vanité est confondue, s'ils font des fautes, ils se laissent abbattre à la douleur; le repos, qui est la fin naturelle des peines, fomente leurs inquiétudes; l'abondance, qui devroit satisfaire leurs besoins, les multiplie; la raison, qui leur est donnée pour calmer leurs passions, les sert; une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes

tous

tous leurs avantages. La force de leur caractere, qui leur serviroit à porter les miseres de leur fortune s'ils sçavoient borner leurs desirs, les pousse à des extrêmités qui passent toutes leurs ressources & les fait errer hors d'eux-mêmes loin des bornes de la raison. Ils se perdent dans leurs chimeres; & pendant qu'ils y sont plongés, & pour ainsi-dire abîmés, la vieillesse, comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux, les accable & les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets, hommes ambitieux, lorsque vous le pouvez encore; hâtez-vous, achevez vos songes; poussez vos superbes chimeres au période des choses humaines. Elevés par cette illusion au dernier degré de la gloire, vous vous convain-

crez par vous-mêmes de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint sur les aîles de la pensée le faîte de l'élévation, vous vous sentirez abbattus, votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences, & jusques dans cette possession imaginaire des faveurs du monde vous en connoîtrez l'imposture. O mortels ! l'esperance ennyvre ; mais la possession sans esperance, même chimérique, traîne le dégoût après elle ; au comble des grandeurs du monde, c'est-là qu'on en sent le néant.

Seigneur, ceux qui esperent en vous s'élevent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque leur cœur pressé sous le poids des affaires commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras, & là oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage & la paix à leur

source. Vous les échauffez sous vos aîles & dans votre sein paternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré de la Foi ; l'envie n'entre pas dans leur cœur ; l'ambition ne le trouble point ; l'injustice & la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissans des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités ne les touchent que foiblement ; ils n'en exigent rien, ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur derniere ressource : la Foi seule est leur saint asile, leur inébranlable soutien. Elle les console de la maladie qui accable les plus fortes ames, de l'obscurité qui confond l'orgueil des esprits ambitieux, de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets & les vœux outrés, de la perte du tems qu'on croit irré-

parable, des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin, des difformités corporelles qu'on ne peut cacher ni guérir, enfin des foiblesses de l'ame, qui sont de tous les maux le plus insupportable & le plus irremédiable. Hélas! que vous êtes heureuses ames simples, ames dociles; vous marchez dans des sentiers sûrs. Auguste Religion! douce & noble Créance, comment peut-on vivre sans vous? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette? les astres, la terre, les cieux suivent dans un ordre immuable l'éternelle loi de leur Etre: toute la Nature est conduite par une sagesse éclatante; l'homme seul flotte au gré de ses incertitudes & de ses passions tyranniques, plus troublé qu'éclairé de sa foible raison; misérable

ment délaissé, conçoit-on qu'un Etre si noble soit le seul privé de la regle qui regne dans tout l'univers ? ou plutôt n'est-il pas sensible que n'en trouvant point de solide hors de la Religion chrétienne, c'est celle qui lui fut tracée devant la naissance des cieux ? Qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée ? pense-t-il qu'élevé par-dessus tous les êtres son génie est indépendant ? Et qui nourriroit dans ton cœur un si ridicule mensonge ! Etre infirme, tant de dégrés de puissance & d'intelligence que tu sens au-delà de toi ne te font-ils pas soupçonner une souveraine raison ? Tu vis, foible avorton de l'Etre, tu vis & tu t'oses assurer que l'Etre parfait ne soit pas. Misérable ! leve les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense. Ecoutes, tout nous porte à croire que

des Etres ſi merveilleux n'ont pas le ſecret de leur cours ; ils ne ſentent pas leur grandeur ni leur éternelle beauté ; ils ſont comme s'ils n'étoient pas. Parles donc, qui joüit de ces Etres aveugles qui ne peuvent joüir d'eux-mêmes ? Qui met un accord ſi parfait entre tant de corps ſi divers, ſi puiſſans, ſi impétueux ? d'où naît leur concert éternel ? d'un mouvement ſimple, incrée...... Je t'entends ; mais ce mouvement qui opere ces grandes merveilles, les ſçait-il, ne les ſçait-il pas ? tu ſçais que tu vis ; nul inſecte n'ignore ſa propre exiſtance ; & le ſeul principe de l'Etre, l'ame de l'univers...... ô prodige ! ô blaſphême ! l'ame de l'univers........ O Puiſſance inviſible, pouvez-vous ſouffrir cet outrage ! vous parlez, les aſtres s'ébranlent, l'être ſort du néant, les tombeaux ſont

féconds, & l'impie vous défie avec impunité; il vous brave, il vous nie. O parole exécrable! il vous brave, il respire encore & il croit triompher de vous. O Dieu! détournez loin de moi les effets de votre vengeance. O Christ! prenez-moi sous votre aîle, Esprit-Saint soutenez ma foi jusques à mon dernier soupir.

PRIERE.

O Dieu! qu'ai-je fait? quelle offense arme votre bras contre moi? quelle malheureuse foiblesse m'attire votre indignation? vous versez dans mon cœur malade le fiel & l'ennui qui le rongent; vous sechez l'esperance au fond de ma pensée; vous noyez ma vie d'amertume; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent; la gloire, qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieu-

ſe ; vous me raviſſez tout.......

Etre juſte, je vous cherchai ſi-tôt que je pus vous connoître ; je vous conſacrai mes hommages & mes vœux innocens dès ma plus tendre enfance, & j'aimai vos ſaintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaiſſé ? pourquoi lorſque l'orgueil, l'ambition, les plaiſirs m'ont tendu leurs piéges infidéles...... c'étoit ſous leurs traits que mon cœur ne pouvoit ſe paſſer d'appui.

J'ai laiſſé tomber un regard ſur les dons enchanteurs du monde, & ſoudain vous m'avez quitté, & l'ennui, les ſoucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé ma vie.

O mon ame ! montre toi forte dans ces rigoureuſes épreuves ; ſois patiente ; eſpere à ton Dieu, tes maux finiront, rien n'eſt ſtable ; la terre elle-même & les cieux s'évanoüiront comme un

ſonge

ſonge. Tu vois ces Nations & ces Trônes, qui tiennent la terre aſſervie: tout cela périra. Ecoutes, le jour du Seigneur n'eſt pas loin: il viendra; l'Univers ſurpris ſentira les reſſorts de ſon Etre épuiſés & ſes fondemens ébranlés; l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux & la mort n'aura plus d'aziles.

O révolution effroyable! l'homicide & l'inceſtueux jouiſſoient en paix de leurs crimes & dormoient ſur des lits de fleurs; cette voix a frappé les airs; le ſoleil a fait ſa carriere, la face des cieux a changé. A ces mots les mers, les montagnes, les forêts, les tombeaux frémiſſent, la nuit parle, les vents s'appellent.

Dieu vivant! ainſi vos vengeances ſe déclarent & s'accompliſſent: ainſi vous ſortez du ſilence & des ombres qui vous couvroient. O Chriſt! votre regne

est venu. Pere, Fils, Esprit éternel, l'Univers aveuglé ne pouvoit vous comprendre. L'Univers n'est plus; mais vous êtes. Vous êtes; vous jugez les peuples. Le foible, le fort, l'innocent, l'incrédule, le sacrilége; tous sont devant vous. Quel spectacle! Je me tais; mon ame se trouble & s'égare en son propre fond. Trinité formidable au crime, recevez mes humbles hommages.

FIN.

PARADOXES,

MÉLÉS

DE REFLEXIONS

ET

DE MAXIMES,



AVIS DU LIBRAIRE.

L'OUVRAGE que l'on vient de lire n'ayant pas paru aſſez long, on y a joint les Paradoxes & les Maximes qui ſuivent, qu'on n'avoit pas deſtinés à voir le jour.

AVERTISSEMENT.

COMME *il y a des gens qui ne liſent que pour trouver des erreurs dans un Écrivain, j'avertis ceux qui liront ces Réflexions, que s'il y en a quelqu'une qui préſente un ſens peu conforme à la piété, l'Auteur déſavoue ce mauvais ſens, & ſouſcrit le premier à la critique qu'on en pourra faire. Il eſpère cependant que les perſonnes déſintéreſſées n'auront aucune peine à bien interpréter ſes ſentimens. Ainſi lorſqu'il dit* : La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre ; *il ſe flatte qu'on verra bien que c'eſt de la penſée de la mort ſans la vûë de la Religion qu'il veut parler. Et encore ailleurs, lorſqu'il dit* : la conſcience des mourans calomnie leur vie ; *il eſt fort éloigné de prétendre qu'elle ne les accuſe pas ſouvent*

avec justice. Mais il n'y a personne qui ne sçache que toutes les propositions générales ont leurs exceptions. Si on n'a pas pris soin ici de les marquer, c'est parce que le genre d'écrire que l'on a choisi ne le permet pas. Il suffira de confronter l'Auteur avec lui-même pour connoître la pureté de ses principes.

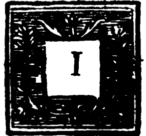
J'avertis encore les Lecteurs qu'on n'a jamais eu pour objet dans cet Ouvrage de dire des choses nouvelles, quoiqu'il puisse s'y en rencontrer un assez grand nombre. On a tâché d'y mettre de la verité & quelque précision: c'est tout ce qu'on s'est proposé. Si on s'est servi des pensées ou des expressions de quelqu'un, il n'y a donc qu'à les rapporter à leur Auteur. Celui qui a écrit ces Réflexions aime assez la gloire pour ne pas chercher à s'approprier celle d'un autre.



PARADOXES, MÉLÉS DE REFLEXIONS ET DE MAXIMES.

LIVRE PREMIER.

I.



L eſt plus aiſé de dire les choſes nouvelles, que de concilier celles qui ont été dites & de les réünir ſous un point de vûë.

I I.

L'eſprit de l'homme eſt plus pénétrant que conſéquent, & embraſſe plus qu'il ne peut lier.

III.

Il y a peu de choſes que nous ſçachions bien.

IV.

Si on n'écrit point parce qu'on penſe, il eſt inutile de penſer pour écrire.

V.

Tout ce qu'on n'a penſé que pour les autres eſt ordinairement peu naturel.

VI.

Lorſqu'une penſée ne peut pas porter une expreſſion ſimple, c'eſt la marque pour la rejetter.

VII.

La clarté orne les penſées profondes.

VIII.

L'obſcurité eſt le Royaume de l'erreur.

IX.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périſſent d'elles-mêmes, rendues clairement.

X.

La clarté est la bonne foi des Philosophes.

XI.

La netteté est le vernis des Maîtres.

XII.

La netteté épargne les longueurs & tient lieu de preuve aux idées.

XIII.

La marque d'une expression propre, est que même dans les équivoques on ne puisse lui donner qu'un sens.

XIV.

Ce qui fait souvent le mécompte d'un Ecrivain, est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les apperçoit ou qu'il les sent.

XV.

On proscriroit peu de pensées d'un Ouvrage si on les concevoit comme l'Auteur.

XVI.

Il ſemble que la raiſon, qui ſe communique aiſément & ſe perfectionne quelquefois, devroit perdre d'autant plus vîte tout ſon luſtre & le mérite de la nouveauté ; cependant les Ouvrages des grands hommes, copiés avec tant de ſoin par d'autres mains, conſervent malgré le tems un caractere toujours original ; car il n'appartient pas aux autres hommes de concevoir & d'exprimer auſſi parfaitement les choſes qu'ils ſçavent le mieux. C'eſt cette maniere de concevoir ſi vive & ſi parfaite, qui diſtingue dans tous les genres le génie, & qui fait que les idées les plus ſimples & les plus connues ne peuvent vieillir.

XVII.

Les grands Philoſophes ſont les génies de la raiſon.

XVIII.

Lorſqu'une penſée s'offre à nous comme une profonde découverte, & que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons ſouvent que c'eſt une verité *qui court les ruës.*

XIX.

Pour ſçavoir ſi une penſée eſt nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien ſimplement.

XX.

Il y a peu de penſées ſynonymes, mais beaucoup d'approchantes.

XXI.

Il eſt rare qu'on approfondiſſe la penſée d'un autre : de ſorte que ſi on la rencontre dans la ſuite de ſoi-même, on la voit dans un jour ſi différent & avec tant de circonſtances & de dépendances, qu'on ſe l'approprie.

XXII.

Lorſqu'un bon eſprit ne voit

pas qu'une pensée puisse être utile, il y a grande apparence qu'elle est fausse.

XXIII.

Si une pensée n'intéresse que peu de personnes, peu l'applaudiront.

XXIV.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours moderément.

XXV.

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables.

XXVI.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

XXVII.

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

XXVIII.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides,

parce qu'il eſt rare qu'elles ſoient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, ſont toujours tardifs.

XXIX.

L'eſperance anime le Sage & leurre le préſomptueux & l'indolent, qui ſe repoſent témérairement ſur ſes promeſſes.

XXX.

L'eſperance eſt le plus utile ou le plus pernicieux des biens.

XXXI.

L'ambition ardente exile les plaiſirs dès la jeuneſſe pour gouverner ſeule.

XXXII.

Beaucoup de défiances & d'eſperances raiſonnables ſont trompées.

XXXIII.

La proſperité fait peu d'amis.

XXXIV.

Les longues proſperités s'écou-

lent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'Eté sont emportées par un jour d'orage.

XXXV.

L'adversité fait beaucoup de coupables & d'imprudens.

XXXVI.

Le courage a plus de ressources contre les disgraces que la raison.

XXXVII.

La raison est presqu'impuissante pour les foibles.

XXXVIII.

Le courage est la lumiére de l'adversité.

XXXIX.

L'erreur est la nuit des esprits & le piége de l'innocence.

XL.

Les demi-Philosophes ne louent l'erreur que pour faire les honneurs de la verité.

XLI.

C'est être bien impertinent,

de vouloir faire croire qu'on n'a pas aſſez d'erreurs pour être heureux.

XLII.

Celui qui ſouhaiteroit ſérieuſement des illuſions auroit au-delà de ſes vœux.

XLIII.

Les Auteurs modernes traitent la Morale comme on traite la nouvelle Architecture, où l'on cherche avant toutes choſes la commodité.

XLIV.

Il eſt fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

XLV.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne ſoit à quelque eſprit faux matiere d'erreur.

XLVI.

Les générations des opinions ſont conformes à celles des hom-

mes, nécessairement bonnes & vicieuses tour à tour.

XLVII.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la Nature.

XLVIII.

Les corps politiques ont leurs défauts inévitables, comme les divers âges de la vie humaine. Qui peut garantir la vieillesse des infirmités, hors la mort ?

XLIX.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondemens.

L.

Les abus inévitables sont des loix de la Nature.

LI.

La sagesse est le tyran des foibles.

LII.

Nous n'avons pas droit de rendre

dre miſérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

LIII.

On ne peut être juſte ſi on n'eſt humain.

LIV.

Les regards affables ornent le viſage des Rois.

LV.

Nos erreurs & nos diviſions dans la Morale viennent de ce que nous conſidérons les hommes comme s'ils pouvoient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

LVI.

La licence étend toutes les vertus & tous les vices.

LVII.

La paix rend les peuples plus heureux & les hommes plus foibles.

LVIII.

La guerre n'eſt pas ſi onéreuſe que la ſervitude.

LIX.

Le premier ſoupir de l'enfance eſt pour la liberté.

LX.

La liberté eſt incompatible avec la foibleſſe.

LXI.

Les proſperités des mauvais Rois ſont fatales aux Peuples.

LXII.

La ſervitude abbaiſſe les hommes juſqu'à s'en faire aimer.

LXIII.

Nous ne connoiſſons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras mépriſent notre repos.

LXIV.

Perſonne ne veut être plaint de ſes erreurs.

LXV.

Les orages de la jeuneſſe ſont environnés de jours brillans.

LXVI.

L'indolence eſt le ſommeil des eſprits.

LXVII.

Les paſſions plus vives ſont celles dont l'objet eſt plus prochain, comme dans le jeu & l'amour, &c.

LXVIII.

Le cœur des jeunes gens connoît plûtôt l'amour que la beauté.

LXIX.

Lorſque la beauté regne ſur les yeux, il eſt probable qu'elle regne encore ailleurs.

LXX.

Tous les Sujets de la beauté ne connoiſſent pas leur Souveraine.

LXXI.

La coutume fait tout, juſqu'en amour.

LXXII.

Si les foibleſſes de l'amour ſont pardonnables, c'eſt principalement aux femmes qui regnent par lui.

LXXIII.

La Raiſon rougit des inclinations de la Nature, parce qu'elle n'a pas de quoi connoître la perfection de ſes plaiſirs.

LXXIV.

Le ſecret des moindres plaiſirs de la Nature paſſe la Raiſon.

LXXV.

Notre intempérance loue les plaiſirs.

LXXVI.

La conſtance eſt la chimere de l'amour.

LXXVII.

C'eſt une preuve de peu d'eſprit & de mauvais goût, lorſqu'on diſtingue toujours ce qui eſt eſtimable de ce qui eſt aimable : rien n'eſt ſi aimable que la vertu pour les cœurs bien faits.

LXXVIII.

L'eſtime s'uſe comme l'amour.

LXXIX.

Les hommes ſimples & ver-

tueux mêlent de la délicatesse & de la probité jusques dans leurs plaisirs.

LXXX.

Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes, & qui le sçavent, s'en corrigent.

LXXXI.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

LXXXII.

Les premiers jours du printems ont moins de grace que la vertu naissante d'un jeune homme.

LXXXIII.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchans la pratiquent par intérêt.

LXXXIV.

Rien n'est si utile que la réputation, & rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

LXXXV.

La gloire eſt la preuve de la vertu.

LXXXVI.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

LXXXVII.

Ceux qui nous font acheter leur probité ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

LXXXVIII.

La conſcience, l'honneur, la chaſteté, l'amour & l'eſtime des hommes ſont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richeſſes.

LXXXIX.

La trop grande œconomie fait plus de dupes que la profuſion.

XC.

La profuſion avilit ceux qu'elle n'illuſtre pas.

XCI.

Celui qui ſçait rendre ſon dérangement utile, a une grande & noble œconomie.

XCII.

Si un homme oberé & ſans enfans ſe fait quelques rentes viageres, & jouit par cette conduite des commodités de la vie, nous diſons que c'eſt un fou qui a mangé ſon bien.

XCIII.

Les ſots ne comprennent pas les gens d'eſprit.

XCIV.

Perſonne ne ſe croit propre comme un ſot à duper un homme d'eſprit.

XCV.

Les ſots admirent qu'un homme à talens ne ſoit pas un bête ſur ſes interêts.

XCVI.

La libéralité & l'amour des Lettres ne ruinent perſonne : mais les eſclaves de la fortune trouvent toujours la vertu trop achetée.

XCVII.

On fait bon marché d'une médaille lorſqu'on n'eſt pas curieux d'antiquités : ainſi ceux qui n'ont pas de ſentimens pour le mérite ne tiennent preſque pas de compte des plus grands talens.

XCVIII.

Le grand avantage des talens paroît, en ce que la fortune ſans mérite eſt preſque inutile.

XCIX.

Il eſt faux qu'on ait fait fortune lorſqu'on ne ſçait pas en jouir.

C.

On tente d'ordinaire ſa fortune par les talens qu'on n'a pas.

CI.

Il vaut mieux déroger à ſa qualité qu'à ſon génie. Ce ſeroit être fou de conſerver un état médiocre au prix d'une grande fortune ou de la gloire.

CII.

Nous négligeons ſouvent les hommes

hommes sur qui la Nature nous donne ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher & comme incorporer à nous ; les autres ne tenant à nos amorces que par l'interêt, l'objet du monde le plus changeant.

CIII.

Il n'y a guéres de gens plus aigres que ceux qui sont doux par interêt.

CIV.

L'interêt fait peu de fortunes.

CV.

Il n'y a point de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit.

CVI.

J'ai cherché s'il n'y avoit point de moyen de faire sa fortune sans mérite, & je n'en ai trouvé aucun.

CVII.

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire.

CVIII.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

CIX.

Nous avons si peu de vertu que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

C X.

La fortune exige des soins ; il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes & aux hommes en place, se mêler des plaisirs & des affaires, cacher son secret, & sçavoir s'ennuyer la nuit à table & jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise ; même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts & d'ennui ne pourroit-on pas s'épargner, si on osoit aller à la gloire par le seul mérite.

C X I.

Quelques fous se sont dit à ta-

ble : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie ; & on les croit.

CXII.

Les beaux esprits ont une place dans la bonne compagnie, mais la derniere.

CXIII.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les hommes riches.

CXIV.

Les gens d'esprit seroient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

CXV.

Les sots usent des gens d'esprit comme les petits hommes portent de grands talons.

CXVI.

Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre le plaidoyer à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au

Louvre, ne ſe connoît ordinairement ni en peinture ni en éloquence.

CXVII.

Nous ſommes moins offenſés du mépris des ſots, que d'être médiocrement eſtimés des gens d'eſprit.

CXVIII.

Les Princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CXIX.

Il y a des hommes dont il vaut mieux ſe taire que de les louer ſelon leur mérite.

CXX.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

CXXI.

On doit ſe conſoler de n'avoir pas les grands talens, comme on ſe conſole de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-deſſus de l'un & de l'autre par le cœur.

CXXII.

La raiſon & l'extravagance, la vertu & le vice ont leurs heureux. Le contentement n'eſt pas la marque du mérite.

CXXIII.

La tranquillité d'eſprit paſſeroit-elle pour une meilleure preuve de la vertu ? la ſanté la donne.

CXXIV.

L'avarice ne s'aſſouvit pas par les richeſſes, ni l'intempérance par la volupté, ni la pareſſe par l'oiſiveté, ni l'ambition par la fortune : mais ſi la vertu même & ſi la gloire ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets ?

CXXV.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

CXXVI.

La modération des foibles eſt médiocrité.

CXXVII.

Ce qui eſt arrogance dans les foibles eſt élévation dans les forts ; comme la force des malades eſt phrénéſie & celle des ſains eſt vigueur.

CXXVIII.

Le ſentiment de nos forces les augmente.

CXXIX.

Il y a plus de foibleſſe que de raiſon à être humilié de ce qui nous manque, & c'eſt la ſource de toute foibleſſe.

CXXX.

Le mépris de notre nature eſt une erreur de notre raiſon.

CXXXI.

On ne juge pas ſi diverſement des autres que de ſoi-même.

CXXXII.

Un peu de caffé après le repas fait qu'on s'eſtime. Il ne faut auſſi quelquefois qu'une petite plaiſanterie pour abbattre une grande préſomption.

CXXXIII.

Il n'eſt pas vrai que les hommes ſoient meilleurs dans la pauvreté que dans les richeſſes.

CXXXIV.

Pauvres & riches, nul n'eſt vertueux ni heureux s'il n'eſt à ſa place.

CXXXV.

On oblige les jeunes gens à uſer de leurs biens, comme s'il étoit sûr qu'ils duſſent vieillir.

CXXXVI.

A meſure que l'âge multiplie les beſoins de la nature, il réſerve ceux de l'imagination.

CXXXVII.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conſerver celle de l'eſprit.

CXXXVIII.

Tout le monde empiéte ſur un malade, Prêtres, Médecins, Domeſtiques, Etrangers, Amis; & il n'y a pas juſqu'à ſa Garde,

qui ne se croïe en droit de le gouverner.

CXXXIX.

Quand on devient vieux il faut se parer.

CXL.

L'avarice annonce le déclin de l'âge & la fuite précipitée des plaisirs.

CXLI.

L'avarice est la derniere & la plus absolue de nos passions.

CXLII.

On tire peu de services des vieillards, parce que la plûpart occupés de vivre & d'amasser, sont désintéressés sur tout le reste.

CXLIII.

L'avare prononce en secret : suis-je chargé de la fortune des misérables ? & il repousse la pitié qui l'importune.

CXLIV.

Ceux qui ne sçavent pas tirer

parti des autres hommes ſont ordinairement peu acceſſibles.

CXLV.

Il eſt rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a beſoin.

CXLVI.

On gagne peu de choſes par habileté.

CXLVII.

Nos plus ſûrs protecteurs ſont nos talens.

CXLVIII.

Tous les hommes ſe jugent dignes des plus grandes places : mais la Nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait auſſi qu'ils ſe tiennent très-contens dans les dernieres.

CXLIX.

Perſonne ne peut mieux prétendre aux grandes places que ceux qui ont les talens.

CL.

Les plus grands Miniſtres ont été ceux que la fortune avoit

placés plus loin du Miniſtere.

CLI.

On mépriſe les grands deſſeins lorſqu'on ne ſe ſent pas capable des grands ſuccès.

CLII.

Les hommes ont de grandes prétentions & de petits projets.

CLIII.

La ſcience des projets conſiſte à prévenir les difficultés de l'exécution.

CLIV.

Les grands hommes entreprennent les grandes choſes, parce qu'elles ſont grandes ; & les fous, parce qu'ils les croyent faciles.

CLV.

La timidité dans l'exécution fait échouer les entrepriſes téméraires.

CLVI.

Le plus grand de tous les projets eſt celui de former un parti.

CLVII.

Il eſt quelquefois plus facile à un grand homme de former un parti, que de venir par dégrés à la tête d'un parti formé.

CLVIII.

Il n'y a point de parti ſi aiſé à détruire que celui que la prudence ſeule a formé. Les caprices de la Nature ne ſont pas ſi frêles que les chefs-d'œuvres de l'art.

CLIX.

On peut dominer par la force, mais jamais par la ſeule adreſſe.

CLX.

Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

CLXI.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

CLXII.

Le terme de l'habileté eſt de gouverner ſans la force.

CLXIII.

C'eſt être médiocrement habile que de faire des dupes.

CLXIV.

La probité, qui borne les moyens des eſprits médiocres, devient elle-même un moyen pour les habiles.

CLXV.

Les habiles ne rebutent perſonne.

CLXVI.

On promet beaucoup pour ſe diſpenſer de donner peu.

CLXVII.

L'interêt & la pareſſe anéantiſſent les promeſſes quelquefois ſinceres de la vanité.

CLXVIII.

Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

CLXIX.

La patience obtient quelquefois des hommes ce qu'ils n'ont jamais eu intention d'accorder.

L'occaſion peut même obliger les plus trompeurs à effectuer de fauſſes promeſſes.

CLXX.

L'extrême défiance n'eſt pas moins trompeuſe que la crédulité.

CLXXI.

La plûpart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas riſquer d'être trompé.

CLXXII.

Les méchans ſont toujours ſurpris de trouver de l'habileté dans les bons.

CLXXIII.

Les hommes ont la volonté de rendre ſervice juſqu'à ce qu'ils en ayent le pouvoir.

CLXXIV.

Ceux qui croient n'avoir plus beſoin d'autrui deviennent intraitables.

CLXXV.

Les dons intéreſſés ſont importuns.

CLXXVI.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en étoit responsable.

CLXXVII.

S'il étoit possible de donner sans perdre, il se trouveroit encore des hommes inaccessibles.

CLXXVIII.

L'impie endurci dit à Dieu : Pourquoi as-tu fait des misérables ?

CLXXIX.

Les avares ne se piquent pas ordinairement de beaucoup de choses.

CLXXX.

La folie de ceux qui vont à leurs fins est de se croire habiles.

CLXXXI.

La familiarité est l'apprentissage des esprits.

CLXXXII.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

CLXXXIII.

La gaïeté eſt la mere des ſaillies.

CLXXXIV.

Les ſentences ſont les ſaillies des Philoſophes.

CLXXXV.

Les maximes des hommes décelent leur cœur.

CLXXXVI.

Les eſprits faux changent ſouvent de maximes.

CLXXXVII.

Les eſprits légers ſont diſpoſés à la complaiſance.

CLXXXVIII.

Les hommes peſans ſont opiniâtres.

CLXXXIX.

Les menteurs ſont bas & glorieux.

CXC.

Peu de maximes ſont vraies à tous égards.

CXCI.

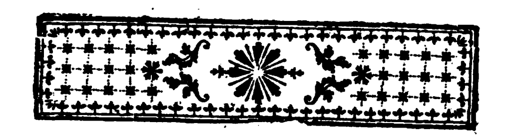
Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

CXCII.

La langue & l'esprit ont leurs bornes. La verité est inépuisable.

Fin du premier Livre.





LIVRE II.

I.

LA Nature à donné aux hommes des talens divers. Les uns naissent pour inventer & les autres pour embellir ; mais le Doreur attire plus de regards que l'Architecte.

II.

On dit peu de choses solides lorsqu'on veut toujours en dire d'extraordinaires.

III.

Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne pensons pas nous-mêmes.

IV.

On ne s'amuse pas longtemps de l'esprit d'autrui.

V.

Les meilleurs Auteurs parlent trop.

VI.

Un peu de bon ſens feroit évanouir beaucoup d'eſprit.

VII.

Le caractere du faux eſprit eſt de ne paroître qu'aux dépens de la raiſon.

VIII.

On eſt d'autant moins raiſonnable ſans juſteſſe, qu'on a plus d'eſprit.

IX.

L'eſprit a beſoin d'être occupé : & c'eſt une raiſon de parler beaucoup que de penſer peu.

X.

Quand on ne ſçait pas s'entretenir & s'amuſer ſoi-même, on veut entretenir & amuſer les autres.

XI.

La reſſource de ceux qui n'i-

maginent pas beaucoup de choſes eſt de les conter à beaucoup de gens.

XII.

Vous trouverez fort peu de pareſſeux que l'oiſiveté n'incommode : & ſi vous entrez dans un caffé, vous verrez qu'on y joue aux Dames.

XIII.

Les pareſſeux ont toujours envie de faire quelque choſe.

XIV.

Un homme qui ne ſoupe ni ne dîne chez lui, ne peut comprendre les gens oiſifs.

XV.

Celui qui paſſe la matinée à ſe laver la bouche & à donner audiance à ſon Brodeur, trouve auſſi fort plaiſant qu'un Nouvelliſte ſe promene tous les jours avant dîner.

XVI.

Il n'y auroit pas beaucoup

d'heureux s'il appartenoit à autrui de décider de nos occupations & de nos plaisirs.

XVII.

Lorsqu'une chose ne peut pas nous nuire, il faut se moquer de ceux qui nous en détournent.

XVIII.

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices.

XIX.

Il ne faut pas croire aisément que ce qui est véritablement aimable soit vicieux.

XX.

Il n'y a point de siécle & de peuple qui n'ayent cru faussement beaucoup de vices.

XXI.

La Raison nous trompe plus souvent que la Nature.

XXII.

La raison ne connoit pas les intérêts du cœur.

XXIII.

Si la passion conseille quelque-

ſois plus hardiment que la raiſon, c'eſt qu'elle donne plus de force pour executer.

XXIV.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

XXV.

Les grandes penſées viennent du cœur.

XXVI.

Le bon inſtinct n'a pas beſoin de la raiſon, mais il la donne.

XXVII.

On paye chérement les moindres biens, lorſqu'on ne les tient que de la raiſon.

XXVIII.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ſes motifs.

XXIX.

Perſonne ne fait tant de fau-

tes que ceux qui ſont obligés de ſe conduire par raiſon.

XXX.

La raiſon ne doit pas régler, mais ſuppléer la vertu.

XXXI.

On ne fait pas beaucoup de grandes choſes par conſeil.

XXXII.

La conſcience eſt la plus changeante des régles.

XXXIII.

La fauſſe conſcience ne ſe connoît pas.

XXXIV.

La conſcience eſt préſomptueuſe dans les Saints, timide dans les foibles & les malheureux, inquiette dans les indécis, &c. Organe obéiſſant du ſentiment qui nous domine, & des opinions qui nous gouvernent.

XXXV.

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

XXXVI.

La fermeté ou la foibleſſe de la mort dépend de la derniere maladie.

XXXVII.

La Nature épuiſée par la douleur aſſoupit quelquefois le ſentiment dans les malades, & arrête la volubilité de leur eſprit; & ceux qui redoutoient la mort ſans péril, la ſouffrent ſans crainte.

XXXVIII.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage & dans quelques autres la peur, & juſqu'à l'amour de la vie.

XXXIX.

On ne peut juger de la vie par une plus fauſſe régle que la mort.

XL.

Pour executer de grandes choſes, il faut vivre comme ſi on ne devoit jamais mourir.

XLI.

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

XLII.

Je dis quelquefois en moi-même: la vie est trop courte pour meriter que je m'en inquiete. Mais si quelque importun me rend visite, & qu'il m'empêche de sortir ou de m'habiller, je perd patience, & ne puis supporter de m'ennuyer une demie heure.

XLIII.

Nous jugeons de la vie d'une maniere trop désintéressée quand nous sommes forcés de la quitter.

XLIV.

La plus fausse de toutes les Philosophies est celle qui sous le prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon & l'oubli d'eux-mêmes.

XLV.

XLV.

Personne ne dit le matin : un jour est bientôt passé, attendons la nuit ; au contraire, on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain : on seroit fâché de passer un seul jour à la merci du tems & des fâcheux ; on n'oseroit laisser au hazard la disposition de quelques heures, & on a raison. Qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend pas soin de remplir cette heure agréablement ? Mais ce qu'on n'oseroit se promettre pour une heure, on se le promet pour toute la vie, & l'on dit : nous sommes bien fous de nous tant occuper de l'avenir : c'est-à-dire, nous sommes bien fous de ne pas abandonner toute notre vie au hazard, & de songer à remplir l'intervalle qui est entre nous & la mort.

XLVI.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance ?

XLVII.

Ni le dégoût n'est une marque de santé, ni l'appetit n'est une marque de maladie; mais tout au contraire. Ainsi pense-t'on sur le corps; mais on juge de l'ame sur d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions : & comme la jeunesse est plus ardente & plus active que le dernier âge, on la regarde comme un tems de fievre, & l'on place la force de l'homme dans sa décadence.

XLVIII.

L'esprit est l'oeil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le coeur, c'est-à-dire, dans les passions. La raison la plus éclairée

ne donne pas d'agir & de vouloir. Suffit-il d'avoir la vûe bonne pour marcher ? Ne faut-il pas encore avoir des pieds, & la volonté avec la puissance de les remuer ?

XLIX.

La raison & le sentiment se conseillent & suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux & renonce à l'autre, se prive témérairement lui-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

L.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

LI.

Si les hommes n'avoient pas aimé la gloire, ils n'avoient ni assez d'esprit, ni assez de vertu pour la mériter.

LII.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions ? & la réflexion toute seule, nous auroit-elle fait connoître la nature, & sentir le vrai ?

LIII.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

LIV.

Dans l'enfance de tous les Peuples, comme dans celle des Particuliers, le sentiment a toujours précedé la réflexion, & en a été le premier maître.

LV.

Qui considerera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science & l'experience n'ont pû rendre bon.

LVI.

Socrate sçavoit moins que Baile ; il y a peu de sciences utiles.

LVII.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de l'homme est de le faire concourir au bien public.

LVIII.

Aidons nous des mauvais motifs pour nous fortifier dans les bons desseins.

LIX.

Les conseils faciles à pratiquer sont les plus utiles.

LX.

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent.

LXI.

C'est être injuste d'exiger des autres qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

LXII.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des viellards.

LXIII.

Les conſeils de la vieilleſſe éclairent ſans échauffer, comme le Soleil de l'hyver.

LXIV.

Nous nous défions de la conduite des meilleurs eſprits, & nous ne nous défions pas de nos conſeils.

LXV.

L'âge peut-il donner droit de gouverner la raiſon ?

LXVI.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, eſt qu'ils veulent leur bien.

LXVII.

Nous croyons avoir droit de rendre un homme heureux à ſes dépens, & nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même.

LXVIII.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un

plus grand mal : la servitude.

LXIX.

Quiconque est plus sévére que les Loix est un Tiran.

LXX.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de sa justice.

LXXI.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu de punir sans nécessité.

LXXII.

La morale austere anéantit la rigueur de l'esprit, comme les enfans d'Esculape détruisent le corps pour détruire un vice du sang, souvent imaginaire.

LXXIII.

Si un homme est souvent malade, & qu'ayant mangé une serise, il soit enrhumé le lendemain, on ne manque pas de lui dire, pour le consoler, que *c'est sa faute.*

LXXIV.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, & les plaignons peu des plus grands malheurs.

LXXV.

Il y a plus de sévérité que de justice.

LXXVI.

La liberalité de l'indigent est nommée prodigalité.

LXXVII.

Il faudroit qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seroient pas sans nos malheurs.

LXXVIII.

La clémence vaut mieux que la justice.

LXXIX.

Nous reservons notre indulgence pour les Parfaits.

LXXX.

On ne plaint pas un homme d'être un sot, & peut-être qu'on a raison: mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

LXXXI.

Nul homme n'est foible par choix.

LXXXII.

Nous querellons les Malheureux, pour nous dispenser de les plaindre.

LXXXIII.

On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches.

LXXXIV.

Nous ne sçavons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'appercevoir de nos défauts.

LXXXV.

On peut penser assez de mal d'un homme, & être tout-à-fait de ses amis; car nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection, & il y a bien des vices qui nous plaisent, même dans autrui.

LXXXVI.

La haine des foibles n'est pas si dangereuse que leur amitié.

LXXXVII.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, & nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent point leur amitié.

LXXXVIII.

En amitié, en mariage, en amour, en tel autre commerce que ce soit, nous voulons gagner; & comme le commerce des amis, des amans, des parens, des freres, &c. est plus étendu que tout autre, il ne faut pas être surpris d'y trouver plus d'ingratitudes & d'injustices.

LXXXIX.

La haine n'est pas moins volage que l'amitié.

XC.

La pitié est moins tendre que l'amour.

XCI.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connoît pas le prix du tems.

XCII.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

XCIII.

Celui qui seroit né pour obéir, obéiroit jusques sur le Trône.

XCIV.

Il ne paroît pas que la Nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

XCV.

Pour se soustraire à la force, on est obligé de se soumettre à la justice; la justice ou la force, il faut opter. Nous avons le choix de nos Maîtres, & ne sommes pas faits pour être libres.

XCVI.

La dépendance est née de la societé.

XCVII.

Faut-il s'étonner que les hommes ayent crû que les animaux étoient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, & que la fortune accoutume les Puissans à ne compter qu'eux sur la terre.

XCVIII.

Entre Rois, entre Peuples, entre Particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus foible ; & la même régle est suivie par les animaux & les êtres inanimés : de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence : Et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable & la plus ancienne de la nature.

XCIX.

Les plaisirs enseignent aux Princes à se familiariser avec les hommes.

C.

Les choses que l'on ſçait le mieux ſont celles qu'on n'a pas appriſes.

CI.

Au défaut des choſes extraordinaires, nous aimons qu'on nous propoſe à croire celles qui en ont l'air.

CII.

L'eſprit développe les ſimplicités du ſentiment pour s'en attribuer l'honneur.

CIII.

On tourne une penſée comme un habit pour s'en ſervir pluſieurs fois.

CIV.

Nous ſommes flattés qu'on nous propoſe comme un myſtére ce que nous avons penſé naturellement.

CV.

Ce qui fait qu'on goûte médiocrement les Philoſophes, eſt qu'ils ne nous parlent pas aſſez des

choses que nous sçavons.

CVI.

La paresse & la crainte de se compromettre, ont introduit l'honnêteté dans la dispute.

CVII.

Il y a des injures qu'il faut souffrir pour ne pas compromettre son honneur.

CVIII.

Il est bon d'être ferme par tempéramment, & flexible par réflexion.

CIX.

Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talens.

CX.

Quelque merite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les bien remplir.

CXI.

Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

CXII.

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; & nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

CXIII.

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

CXIV.

Le dégoût n'est point un défaut & une insuffisance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire; mais un épuisement de nos propres organes & un témoignage de notre foiblesse.

CXV.

Le feu, l'air, l'esprit, la lumiére, tout vit par l'action; de-là la communication & l'alliance de tous les êtres; de-là l'unité & l'harmonie dans l'Univers.

cependant cette loi de la Nature si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme; & parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

CXVI.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujettion & du travail; mais il ne peut jouir que par l'action, & n'aime qu'elle.

CXVII.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

CXVIII.

Où tout est dépendant il y a un maître. L'air appartient à l'homme, & l'homme à l'air; & rien n'est à soi ni à part.

CXIX.

O Soleil ! ô Cieux ! qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret & l'ordre de vos mouvemens.

mens. Dans la main d'un Roi invisible esclaves soumis, & ressorts peut-être insensibles, le Monde, sur qui vous regnez, mériteroit-il nos hommages? Les révolutions des Empires, la diverse face des tems, les Nations qui ont dominé, & les hommes qui ont fait la destinée de ces Nations mêmes, les principales opinions & les coutumes; qui ont partagé la créance des Peuples dans la Religion, les arts, la morale & les sciences; tout cela, que peut-il paroître? Un homme, du creux d'un rocher & comme un atôme invisible sur la terre, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'Univers dans tous les âges.

CXX.

Si les grandes pensées nous trompent, elles nous amusent.

CXXI.

Ceux qui se mocquent des goûts sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

CXXII.

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se déprise.

CXXIII.

Il n'y a point de faiseur de Stances qui ne se préfere à Bossuet, simple Auteur de prose, & dans l'ordre de la Nature, qui ne doit penser si peu juste qu'un génie manqué.

CXXIV.

Un Versificateur ne connoît point de Juge compétent de ses écrits ; si on ne fait pas de Vers, on ne s'y connoît pas ; si on en fait, on est son rival.

CXXV.

Le même croit parler la langue des Dieux lorsqu'il ne parle

pas celle des hommes. C'est comme un mauvais Comédien, qui ne peut déclamer comme l'on parle.

CXXVI.

Un autre défaut de la mauvaise Poésie est d'allonger la Prose, comme le caractere de la bonne est de l'abréger.

CXXVII.

Il n'y a personne qui ne pense d'un Ouvrage en Prose : Si je me donnois de la peine je le ferois mieux. Je dirois à beaucoup de gens : Faites une seule réflexion digne d'être écrite.

CXXVIII.

On juge des productions d'esprit comme l'on parle des ouvrages méchaniques. Lorsque l'on achete une bague, on dit : Celle-là est trop grande, l'autre est trop petite ; jusqu'à ce qu'on en rencontre une pour son doigt ; mais il n'en reste pas chez le

Jouaillier, car celle qui m'eſt trop étroite va bien à un autre.

CXXIX.

J'aime un Ecrivain qui embraſſe tous les tems & tous les pays, & rapporte beaucoup d'effets à peu de cauſes; qui compare les préjugés & les mœurs de différens ſiécles; qui, par des exemples tirés de la muſique ou de la peinture, me fait connoître les beautés de l'éloquence & l'étroite liaiſon des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainſi les choſes humaines, qu'il les voit en grand ſi ſes conſéquences ſont juſtes; car s'il conclut mal, il voit mal & n'a pas l'eſprit étendu.

CXXX.

On diſcerne aiſément la vraie de la fauſſe étendue d'eſprit; car l'une agrandit ſes ſujets, & l'autre, par l'abus des épiſodes & par le faſte de l'érudition, les anéantit.

CXXXI.

Le sot qui a beaucoup de mémoire est plein de pensées & de faits; mais il ne sçait pas en conclure : tout tient à cela.

CXXXII.

Sçavoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste : le don de rapprocher beaucoup de choses & de grandes choses, c'est l'esprit étendu : de-là l'exclusion naturelle de tout esprit faux.

CXXXIII.

Un homme qui digere mal & qui est vorace, c'est l'image de beaucoup d'esprits.

CXXXIV.

La verité échape au jugement comme les faits échapent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, & lui font quitter & reprendre successivement les mémes opinions.

CXXXV.

Le goût n'est pas moins inconstant dans ses décisions : il s'use sur les choses les plus agréables, & varie comme notre humeur.

CXXXVI.

Tout ce que nous prenons dans la morale pour défaut, n'est pas tel.

CXXXVII.

Nous remarquons beaucoup de vices pour admettre peu de vertus.

CXXXVIII.

Il y a peut-être autant de verités parmi les hommes que d'erreurs ; autant de bonnes qualités que de mauvaises ; autant de plaisirs que de peine : mais nous n'accusons que nos maux.

CXXXIX.

L'esprit est borné jusques dans l'erreur, qu'on dit son domaine.

CXL.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison & la vertu y sont les plus fortes.

CXLI.

L'interêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité ; & la raison porte ses chaînes sans pouvoir les rompre.

CXLII.

Il y a des foiblesses, si on l'ose dire, inséparables de notre nature.

CXLIII.

Si on aime la vie, on craint la mort.

CLXIV.

La gloire & la stupidité cachent la mort sans triompher d'elle.

CXLV.

Le terme du courage est l'intrépidité dans le péril.

CXLVI.

La noblesse est un monument de la vertu immortelle, comme la gloire.

CXLVII.

On est forcé de respecter les dons de la Nature que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

CXLVIII.

Lorsque nous appellons les réflexions, elles nous fuyent ; & quand nous voulons les chasser, elles nous obsedent & tiennent malgré nous nos yeux ouverts pendant la nuit.

CXLIX.

Trop de dissipation & trop d'étude épuissent également l'esprit & le laissent à sec ; les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu & fatigué.

C L.

Comme il y a des ames volages que toutes les passions dominent tour à tour, on voit des d'esprits

esprits vifs & sans assiette que toutes les opinions entraînent successivement, ou qui se partagent entre les contraires sans oser décider.

CLI.

Les Héros de Corneille étalent des maximes fastueuses & parlent magnifiquement d'eux-mêmes, & cette enflure de leurs discours passe pour vertu parmi ceux qui n'ont point de regle dans le cœur pour distinguer la grandeur d'ame de l'ostentation.

CLII.

L'esprit ne fait pas connoître la vertu.

CLIII.

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

CLIV.

La plus charmante conversation lasse l'oreille d'un homme occupé de quelque passion.

CLV.

Les passions nous séparent quelquefois de la société, & nous rendent tout l'esprit qui est au monde aussi inutile que nous le devenons nous-mêmes aux plaisirs d'autrui.

CLVI.

Le sot s'assoupit & fait diette en bonne compagnie; comme un homme que la curiosité a tiré de son élément, & qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

CLVII.

Nous courons quelquefois des hommes qui nous ont imposé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, & le harcelant jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir & de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe & un visage noir.

CLVIII.

Le monde eſt rempli de ces hommes qui impoſent aux autres par leur réputation ou leur fortune ; s'ils ſe laiſſent trop approcher, on paſſe tout à coup à leur égard de la curioſité juſqu'au mépris, comme on guérit quelquefois en un moment d'une femme qu'on a recherchée avec ardeur.

CLIX.

On eſt encore bien éloigné de plaire lorſqu'on n'a que de l'eſprit.

CLX.

L'eſprit ne nous garantit pas des ſotiſes de notre humeur.

CLXI.

Lorſque la fortune veut humilier les Sages, elle les ſurprend dans ces petites occaſions où l'on eſt ordinairement ſans précautions & ſans défenſe. Le plus habile homme du monde ne peut

empêcher que de légeres fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs; & il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

CLXII.

Soit vivacité, soit hauteur, soit avarice, il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractere une occasion continuelle de faire des fautes; & si elles sont sans conséquences, c'est à la fortune qu'il le doit.

CLXIII.

Nous sommes consternés de retomber dans les mêmes fautes, & de voir que nos malheurs mêmes n'ont pû nous corriger de nos défauts.

CLXIV.

Le désespoir est la plus grande & la plus nuisible de nos erreurs.

CLXV.

Le déſeſpoir comble non-ſeulement notre miſere, mais notre foibleſſe.

CLXVI.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous guériſſent pas de l'ambition.

CLXVII.

La courte durée de la vie ne peut nous diſſuader de ſes plaiſirs, ni nous conſoler de ſes peines.

CLXVIII.

La néceſſité de mourir eſt la plus amére de nos afflictions.

CLXIX.

Si la vie n'avoit point de fin, qui déſeſpereroit de ſa fortune? La mort comble l'adverſité.

CLXX.

Combien les meilleurs conſeils ſont-ils peu utiles, ſi nos propres experiences nous inſtruiſent ſi rarement.

CLXXI.

Les conseils qu'on croit les plus sages sont les moins proportionnés à notre état.

CLXXII.

Nous avons des régles pour le Théatre qui passent peut-être les forces de l'esprit humain.

CLXXIII.

Lorsqu'une Piéce est faite pour être jouée, il est injuste de n'en juger que par la lecture.

CLXXIV.

Le but des Poëtes tragiques est d'émouvoir. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain, de croire que des Ouvrages irréguliers ne peuvent produire cet effet. Il n'est pas besoin de tant d'art pour tirer les meilleurs esprits de leur assiette, & leur cacher de grands défauts dans un Ouvrage qui peint les passions. Il ne faut pas supposer dans le sentiment une délicatesse que

nous n'avons que par réflexion, ni imposer aux Auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre; nôtre goût se contente à moins. Pourvû qu'il n'y ait pas plus d'irrégularités dans un Ouvrage que dans nos propres conceptions, rien n'empêche qu'il ne puisse plaire, s'il est bon d'ailleurs. N'avons-nous pas des Comédies monstrueuses, qui entraînent toujours les suffrages malgré les critiques, & font les délices du peuple; je veux dire, de la plus grande partie des hommes. Je sçai que le succès de ces Ouvrages prouve moins le génie de leurs Auteurs que la foiblesse de leurs partisans: c'est aux hommes délicats à choisir de meilleurs modéles, & à s'efforcer dans tous les genres d'égaler la belle Nature; mais comme elle n'est pas exempte de défauts, toute belle qu'elle paroît, nous avons

tort d'exiger des Auteurs plus qu'elle ne peut leur fournir. Il s'en faut de beaucoup que notre goût ſoit toujours auſſi difficile à contenter que notre eſprit.

CLXXV.

Lorſqu'on ne veut rien perdre ni cacher de ſon eſprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

CLXXVI.

Des Auteurs ſublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agrémens, flattés de remplir l'intervalle qui ſépare les extrêmités, & de contenter tous les goûts. Le Public, au lieu d'applaudir à l'univerſalité de leurs talens, a cru qu'ils étoient incapables de ſe ſoutenir dans l'héroïque; & on n'oſe les égaler à ces grands hommes, qui, s'étant renfermés ſoigneuſement dans un ſeul & beau caractere, paroiſſent avoir dédaigné de dire

tout ce qu'ils ont tû, & abandonné aux génies subalternes les talens médiocres.

CLXXVII.

Ce qui paroît aux uns étendue d'esprit, n'est aux yeux des autres que mémoire & légereté.

CLXXVIII.

Il est aisé de critiquer un Auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

CLXXIX.

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage & le plus éloquent des Poëtes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse & la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi & fécond, élevé, pénétrant, facile, plein de force; aussi vif & ingénieux dans les petites choses, que vrai & patétique dans les

grandes ; toujours clair , concis & brillant ; Philosophe & Poëte illustre au sortir de l'enfance ; répandant sur tous ses Ecrits l'éclatante & forte lumiére de son jugement ; instruit dans la fleur de son âge de toutes les connoissances utiles au genre humain ; Amateur & Juge éclairé de tous les arts ; Sçavant à imiter toutes sortes de beautés par la grande étendue de son génie ; & Maître dans les genres les plus opposés ; le seul peut-être de tous les Poëtes qui ait connu la simplicité éloquente de la Prose, & qui l'ait ornée des couleurs d'une belle imagination. J'admire la vivacité de son esprit, sa délicatesse, son érudition, & cette vaste intelligence qui comprend si distinctement tant de faits & d'objets divers. Bien loin de critiquer ses endroits foibles ou ses fautes, je m'étonne qu'ayant osé se mon-

trer ſous tant de faces, ont air ſi peu de choſes à lui reprocher.

CLXXX.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs Auteurs, on ſera tenté de les mépriſer. Pour les apprécier avec juſtice, il faut tout lire.

CLXXXI.

Il peut plaire à un Traducteur d'admirer jusqu'aux défauts de ſon original, & d'attribuer toutes ſes ſottiſes à la barbarie de ſon ſiécle. Lorſque je crois toujours appercevoir dans un Auteur les mêmes beautés & les mêmes fautes, il me paroît plus raiſonnable d'en conclure que c'eſt un Ecrivain qui joint de grands défauts à des qualités éminentes: une grande imagination & peu de jugement, ou beaucoup de force, & peu d'art, &c. Et quoique je n'admire pas beaucoup l'eſprit humain, je ne puis cepen-

dant le dégrader jusqu'à mettre dans le premier rang un génie si défectueux, qui choque continuellement le sens commun.

CLXXXII.

C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

CLXXXIII.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

CLXXXIV.

Les faux Philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés & des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfans par des tours de cartes, qui confondent leur jugement quoique naturels & sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer, sont les Charlatans de la Morale.

CLXXXV.

Eſt-il contre la nature où la juſtice ſe s'aimer ſoi-même ? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre ſoit toujours un vice ?

CLXXXVI.

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux & compatiſſant, & une autre amour-propre ſans humanité, ſans équité, ſans bornes, ſans raiſon, faut-il les confondre ?

CLXXXVII.

Quand il ſeroit vrai que les hommes ne ſeroient vertueux que par raiſon, que s'enſuivroit-il ? Pourquoi ſi on nous loue avec juſtice de nos ſentimens, ne nous loueroit-on pas encore de nôtre raiſon ? Eſt-elle moins nôtre que la volonté ?

CLXXXVIII.

On ſuppoſe que ceux qui ſervent la vertu par réflexion, la

trahiroient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvoit être tel aux yeux d'un esprit raisonable.

CLXXXIX.

Il y a des semences de bonté & de justice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la justice; pourvû que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la Société y perde moins qu'elle n'y gagne.

CXC.

Celui qui cherche la gloire par la vertu, ne demande que ce qu'il mérite.

CXCI.

Nous voudrions dépouiller de ses vertus l'espece humaine pour nous justifier nous-mêmes de nos vices, & les mettre à la place des vertus détruites; semblables à ceux qui se revoltent contre les Puissances légitimes, non pour

égaler tous les hommes par la liberté, mais pour ușurper la même autorité qu'ils calomnient.

CXCII.

Si l'illustre Auteur des maximes eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériteroit-il nos hommages, & le culte idolâtre de ses Proselites?

CXCIII.

Le corps a ses graces; l'esprit ses talens; le cœur n'auroit-il que des vices? Et l'homme, capable de raison, seroit-il incapable de vertu?

CXCIV.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion & de raison. O mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?

CXCV.

Un peu de culture & beaucoup de mémoire avec quelque hardiesse dans les opinions &

contre les préjugés, font paroître l'esprit étendu.

CXCVI.

Il ne faut pas jetter du ridicule sur les opinions respectées ; car on blesse par là leurs Partisans sans les confondre.

CXCVII.

La plaisanterie la mieux fondée ne persuade point, tant on est accoutumé qu'elle s'appuie sur de faux principes.

CXCVIII.

L'incrédulité a ses enthousiastes ainsi que la superstition : & comme l'on voit des *Dévots* qui refusent à Cromwel jusqu'au bon sens, on trouve d'autres hommes qui traitent Pascal & Bossuet de petits esprits.

CXCIX.

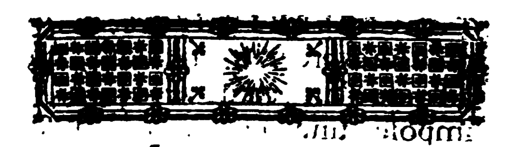
Le plus sage & le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne a respecté la Religion ; & une infinité d'hommes

obſcurs ſe placent au rang des génies & des ames fortes, ſeulement à cauſe qu'ils la mépriſent CC.

Ainſi nous tirons vanité de nos foibleſſes & de nos plus fauſſes erreurs. La raiſon fait des Philoſophes, & la gloire fait des Héros; la ſeule vertu fait des Sages.

Fin du ſecond Livre.





LIVRE III.

I.

Si nous avons écrit quelque chose pour notre instruction ou pour le soulagement de notre cœur, il y a grande apparence que nos réflexions seront encore utiles à beaucoup d'autres ; car personne n'est seul dans son espece ; & jamais nous ne sommes ni si vrais, ni si vifs, ni si pathétiques que lorsque nous traitons les choses pour nous-mêmes.

II.

Lorsque notre ame est pleine de sentimens, nos discours sont pleins d'interêts.

III.

Ce que nous apellons une pensée brillante n'est ordinairement

qu'une expreſſion captieuſe, qui à l'aide d'un peu de vérité, nous impoſe une erreur qui nous étonne.

IV.

Le faux préſenté avec art nous ſurprend & nous éblouit; mais le vrai nous perſuade & nous maîtriſe.

V.

On ne peut contrefaire le génie.

VI.

Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour faire cuire un poulet; & cependant nous voyons des hommes qui ſont toute leur vie mauvais Rotiſſeurs. Tant il eſt néceſſaire dans tous les métiers d'y être appellé par un inſtinct particulier, & comme indépendant de la raiſon.

VII.

Qui a le plus a, dit-on, le moins. Cela eſt faux. Le Roi

d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Luques: les bornes des talens sont encore plus inébranlables que celles des Empires; & on usurperoit plûtôt toute la terre que la moindre vertu.

VIII.

Lorsque les réflexions se multiplient, les erreurs & les connoissances augmentent dans la même proportion.

IX.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux: & plus on voudra les pousser au-delà des notions communes, plus on les mettra en peril de se tromper.

X.

Ceux qui viendront après nous sçauront peut-être plus que nous,

& ils s'en croiront plus d'esprit; mais seront-ils plus heureux ou plus sages? Nous-mêmes qui sçavons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos peres, qui sçavoient si peu?

XI.

Pendant que la plus grande partie d'une Nation languit dans la pauvreté, l'opprobre & le travail, l'autre qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse point d'admirer le pouvoir de la Politique, qui fait fleurir les arts & le commerce, & rend les Etats redoutables.

XII.

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain, sont très assurément les moins parfaits.

XIII.

Les Loix qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pû assurer le repos des Peuples, sans diminuer leur liberté.

XIV.

Nous sommes tellement occupés de nous & de nos semblables, que nous ne faisons pas la moindre attention à notre reste, quoique sous nos yeux & autour de nous.

XV.

Nous nous étonnons de la grossiereté de nos peres, qui régne cependant encore dans le Peuple, la plus nombreuse partie de la Nation.

XVI.

Qu'il y a peu de choses dont nous jugions bien.

XVII.

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

XVIII.

Le plaisir & l'ostentation l'emportent dans le cœur des Grands sur l'intérêt. Nos passions se ré-

glent ordinairement sur nos besoins.

XIX.

Le Peuple & les Grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

XX.

C'est à notre cœur à regler le rang de nos intérêts, & à notre raison de les conduire.

XXI.

La médiocrité d'esprit & la paresse font plus de Philosophes que la réflexion.

XXII.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit, ni sage par choix.

XXIII.

Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour dédaigner le mépris d'autrui.

XXIV.

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin

quelquefois qu'on nous aſſure de notre mérite.

XXV.

Perſonne ne nous blâme ſi ſévérement que nous nous condamnons ſouvent nous-mêmes.

XXVI.

L'amour n'eſt pas ſi délicat que l'amour-propre.

XXVII.

Nous prenons ordinairement ſur nos bons & nos mauvais ſuccès ; & nous nous accuſons, ou nous louons des caprices de la fortune.

XXVIII.

Perſonne ne peut ſe vanter de n'avoir jamais été mépriſé.

XXIX.

Moins on eſt puiſſant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

XXX.

Il s'en faut bien que toutes nos habiletés,

habiletés, ou que toutes nos fautes portent coup : tant il y a peu de choses qui dépendent de notre conduite.

XXXI.

Combien de vertus & de vices sont sans conséquences !

XXXII.

Nous ne sommes pas contens d'être habiles si on ne sçait pas que nous le sommes : & pour ne pas en perdre le mérite, nous en perdons quelquefois le fruit.

XXXIII.

Les gens vains ne peuvent être habiles ; car ils n'ont pas la force de se taire.

XXXIV.

Tous les hommes sont clairvoyans sur leurs intérêts ; & il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse.

XXXV.

On a admiré dans les négociations la supériorité de la Maison

d'Autriche toujours ennemis, mais pendant l'énorme puiſſance de cette famille, non après.

XXXVI.

Les Traités les mieux ménagés ne ſont que la Loi du plus fort.

XXXVII.

C'eſt ſouvent un grand avantage pour un Négociateur, s'il peut faire croire qu'il n'entend pas les intérêts de ſon maître, & que la paſſion le conſeille, il évite par là qu'on le pénètre, & réduit ceux qui ont envie de finir, à ſe relâcher de leurs prétentions ; les plus habiles ſe croyant quelquefois obligés de céder à un homme qui réſiſte lui-même à la raiſon & qui échappe à toutes leurs priſes.

XXXVIII.

Le commerce eſt l'école de la tromperie.

XXXIX.

Tout le fruit qu'on a pû tirer de mettre quelques hommes dans les grandes places, s'est réduit à sçavoir qu'ils étoient habiles.

XL.

Il ne faut pas autant d'acquit pour être habile que pour le paroître.

XLI.

Rien n'est plus facile aux hommes en place, que de s'approprier le sçavoir d'autrui.

XLII.

Il est peut-être plus utile dans les grandes places de sçavoir & de vouloir se servir des gens instruits que de l'être soi-même.

XLIII.

Celui qui a un grand sens sçait beaucoup.

XLIV.

Quelque amour qu'on ait pour les grandes affaires, il y a peu de lectures si ennuieuses & si fa-

tiguantes que celles d'un Traité entre des Princes.

XLV.

L'essence de la paix est d'être éternelle, & cependant nous n'en voyons durer aucune l'âge d'un homme, & à peine y a-t'il quelque régne, où elle n'ait été renouvellée plusieurs fois. Mais faut-il s'étonner que ceux qui ont eu besoin de Loix pour être justes, soient capables de les violer.

XLVI.

La politique fait entre les Princes, ce que les tribunaux de la Justice font entre les Particuliers. Plusieurs foibles liguès contre un Puissant, lui imposent la nécessité de moderer son ambition & ses violences.

XLVII.

Il étoit plus facile aux Romains & aux Grecs de subjuguer de grandes Nations, qu'il

ne l'est aujourd'hui de conserver une petite Province justement conquise, au milieu de tant de voisins jaloux, & de Peuples également instruits dans la politique & dans la guerre, & aussi liés par leurs intérêts, par les arts, ou par le commerce, qu'ils sont séparés par leurs limites.

XLVIII.

M. de V... ne regarde l'Europe que comme une République formée de différentes Souverainetés. Ainsi un esprit étendu diminue en apparence les objets en les confondant dans un tout qui les réduit à leur juste étenduë; mais il les agrandit réellement en développant leurs rapports, & en ne formant de tant de parties irrégulières, qu'un seul & magnifique tableau.

XLIX.

C'est une politique utile, mais bornée, de se déterminer tou-

jours par le présent, & de préfé-
rer le certain à l'incertain ; si ce n'est
que moins flatteur ; & ce n'est pas
ainsi que les Etats s'élévent, ni
même des Particuliers.

Qui sçait tout souffrir, peut
tout oser.

LI.

Notre vie ressemble à un jeu,
où toutes les finesses sont permi-
ses pour usurper le bien d'autrui
à nos périls & fortune, & où
l'heureux dépouille en tout hon-
neur le plus malheureux ou le
moins habile.

LII.

Les hommes sont ennemis nés
les uns des autres, non à cause
qu'ils se haïssent, mais parce
qu'ils ne peuvent s'agrandir sans
se traverser ; de sorte qu'en ob-
servant religieusement les bien-
séances, qui sont les Loix de la
guerre tacite qu'ils se font, j'ose

dire que c'est presque toujours injustement qu'ils se piquent de parole & d'autre d'injustice.

LIII.

Les Particuliers négocient, font des Alliances, des Traités, des Ligues, la paix & la guerre; en un mot tout ce que les Rois & les plus puissans Peuples peuvent faire.

LIV.

C'est un grand spectacle de considerer les hommes méditans toujours en secret de s'entrenuire, & toujours forcés néanmoins de s'entraider contre leur inclination & leur dessein.

LV.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'executer tout le bien & tout le mal que nous projettons.

LVI.

Nos actions ne sont ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés.

LVII.

Dire également du bien de tout le monde, est une petite & une mauvaise politique.

LVIII.

La méchanceté tient lieu d'esprit.

LIX.

La fatuité dédommage du défaut de cœur.

LX.

Celui qui s'impose à soi-même impose à d'autres.

LXI.

La Nature n'ayant pas égalé tous les hommes par le mérite, il semble qu'elle n'a ni pû ni dû les égaler par la fortune.

LXII.

Il est facile de flatter les hommes en place, il l'est encore plus de se flatter soi-même auprès d'eux. Un seul homme en amuse une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper.

LXIII.

L'esperance fait plus de dupes que l'habileté.

LXIV.

Celui qui a besoin des autres les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à tromper personne.

LXV.

Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux.

LXVI.

On ne manque jamais de raisons, lorsqu'on a fait fortune, pour oublier un bienfaiteur ou un ancien ami; & on rappelle alors avec dépit tout ce qu'on a si long-tems dissimulé de leur humeur.

LXVII.

Tel que soit un bienfait, & quoiqu'il coûte, lorsqu'on l'a reçû à ce titre, on est obligé de s'en revenger, comme on tient un mauvais marché quand on a donné sa parole.

LXVIII.

Il n'y a point d'injure qu'on ne pardonne quand on s'est vengé.

LXIX.

On oublie un affront qu'on a souffert, jusqu'à s'en attirer un autre par son insolence.

LXX.

S'il est vrai que nos joies soient courtes ; la plûpart de nos afflictions ne sont pas longues.

LXXI.

La plus grande force d'esprit nous console moins promptement que sa foiblesse.

LXXII.

Il n'y a point de perte que l'on sente si vivement & si peu de tems que celle d'une femme aimée.

LXXIII.

Peu d'affligés sçavent feindre tout le tems qu'il faut pour leur honneur.

LXXIV.

Nos consolations sont une flaterie envers les affligés.

LXXV.

Si les hommes ne se flattoient pas les uns les autres, il n'y auroit guéres de societé.

LXXVI.

Quiconque a vû des masques dans un bal danser amicalement ensemble & se tenir par la main sans se connoître pour se quitter le moment d'après & ne plus se voir, peut se faire une idée du Monde.

LXXVII.

L'art de plaire est l'art de tromper.

LXXVIII.

Il ne tient qu'à nous d'admirer la religieuse franchise de nos peres, qui nous ont appris à nous égorger pour un démenti : un tel respect de la verité parmi des barbares qui ne connoissoient

que la loi de la Nature est glorieux pour l'humanité.

LXXIX.

Nous souffrons peu d'injures par bonté.

LXXX.

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges pour n'en avoir pas le démenti; & nous nous trompons nous-mêmes pour tromper les autres.

LXXXI.

La verité est le soleil des intelligences.

LXXXII.

Pendant qu'une partie de la Nation atteint le terme de la politesse & du bon goût, l'autre moitié est barbare à nos yeux; sans qu'un spectacle si singulier puisse nous ôter le mépris de la culture.

LXXXIII.

Tout ce qui flatte le plus notre vanité n'est fondé que sur la

culquent, que nous méprisons.

LXXXIV.

L'indiférence où nous sommes de la verité, vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoiqu'il en puisse être ; & c'est-là ce qui fait que nous n'hésitons pas dans la pratique, malgré l'incertitude de notre créance.

LXXXV.

Peu m'importe, disent les hommes, de sçavoir où est la vérité, sçachant où est le plaisir.

LXXXVI.

Nous avons plus de foi à la coutume & à la tradition de nos peres qu'à notre raison.

LXXXVII.

L'expérience que nous avons des bornes de notre raison, nous rend dociles aux préjugés.

LXXXVIII.

La force ou la foiblesse de notre créance dépend plus de notre ame que de notre esprit.

LXXXIX.

Tous ceux qui se moquent des augures n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui les croyent.

XC.

Il est facile de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit & qui intéressent leur cœur.

XCI.

Il n'y a rien que la crainte & l'esperance ne persuadent aux hommes.

XCII.

Quand je vois qu'un homme d'esprit, dans le plus éclairé de tous les siécles, n'ose se mettre à table si on est treize, il n'y a plus d'erreur, ni ancienne ni moderne, qui m'étonne.

XCIII.

Comme il est naturel de croire beaucoup de choses sans démonstration; il ne l'est pas moins de douter de quelques autres malgré leurs preuves.

XCIV.

La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur.

XCV.

Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres. Il y a moins de fous qu'on ne croit.

XCVI.

Pour peu qu'on se donne carriere sur la religion & sur les miseres de l'homme, on ne fait pas difficulté de se placer parmi les esprits superieurs.

XCVII.

Des hommes inquiets & tremblans pour les plus petits interêts affectent de braver la mort.

XCVIII.

Si les moindres périls dans les affaires nous donnent de vaines terreurs, dans quelles allarmes la mort ne doit-elle pas nous plonger lorsqu'il est question pour toujours de tout notre être, & que l'unique interêt qui nous

reste, il n'est plus en notre puissance de le ménager, ni même quelquefois de le connoître.

XCIX.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables interêts, & j'ai pû me tromper encore sur la Religion ; or je n'ai plus le tems ni la force de l'approfondir, & je meurs.....

C.

Neuton, Pascal, Bossuet, Racine, Fenelon ; c'est-à-dire, les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siécles, & dans la force de leur esprit & de leur âge, ont crû Jesus-Christ. Et le grand Condé en mourant, répétoit ces nobles paroles : *Oui, nous verrons Dieu comme il est.* Sicuti est, facie ad faciem.

CI.

CI.

Les maladies suspendent nos vertus & nos vices.

CII.

Ni les dons ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la Nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

CIII.

La nécessité modere plus de peines que la raison.

CIV.

La nécessité comble les maux qu'elle ne peut soulager.

CV.

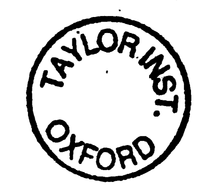
La patience est l'art d'esperer.

CVI.

Le silence & la réflexion épuisent les passions, comme le travail & le jeûne consument les humeurs.

CVII.

La solitude est à l'esprit ce que la diette est au corps.



CVIII.

Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail.

CIX.

Toute peinture vraie nous charme, jusqu'aux louanges d'autrui.

CX.

Les images embellissent la raison, & le sentiment la persuade.

CXI.

L'éloquence vaut mieux que le sçavoir.

CXII.

Ce qui fait que nous préférons très-justement l'esprit au sçavoir, c'est que celui-ci est mal nommé, & qu'il n'est ordinairement ni si utile ni si étendu que ce que nous connoissons par expérience, ou que nous pouvons acquérir par réflexion. Nous regardons aussi

l'esprit comme la cause du sçavoir, & nous estimons plus la cause que son effet ; cela est raisonnable. Cependant celui qui n'ignoreroit rien, auroit tout l'esprit qu'on peut avoir ; le plus grand esprit du monde n'étant que science ou capacité d'en acquerir.

CXIII.

Il ne faut pas juger d'un homme par ce qu'il ignore, mais par ce qu'il sçait. Ce n'est rien d'ignorer beaucoup de choses, lorsqu'on est capable de les concevoir, & qu'il ne manque que de les avoir apprises.

CXIV.

Les hommes ne s'approuvent pas assez pour s'attribuer les uns aux autres la capacité des grands emplois. C'est tout ce qu'ils peuvent, pour ceux qui les occupent avec succès, de les en esti-

mer après leur mort. Mais propoſez l'homme du monde qui a le plus d'eſprit ; oui, dit-on, s'il avoit plus d'expérience, ou s'il étoit moins pareſſeux, ou s'il n'avoit pas de l'humeur, ou tout au contraire : car il n'y a point de prétexte qu'on ne prenne pour donner l'excluſion à l'aſpirant, juſqu'à dire qu'il eſt trop honnête-homme, ſuppoſé qu'on ne puiſſe rien lui reprocher de plus plauſible : tant cette maxime eſt peu vraie ; *qu'il eſt plus aiſé de paroître digne des grandes places que de les remplir.*

CXV.

Le plus ou le moins d'eſprit eſt peu de choſe ; mais ce peu, quelle différence ne met-il pas entre les hommes ? Qu'eſt-ce qui fait la beauté ou la laideur, la ſanté ou l'infirmité ? N'eſt-ce pas auſſi un peu plus ou un peu

moins de bile, & quelque différence imperceptible des organes.

CXVI.

Ceux qui méprisent l'homme soyent de grands hommes.

CXVII.

La Philosophie a ses modes comme l'Architecture, les habits, la danse, &c. L'homme est maintenant en disgrace chez les Philosophes ; & c'est à qui le chargera de plus de vices : mais peut-être est-il sur le point de se relever & de se faire restituer toutes ses vertus.

CXVIII.

Si une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à l'abandonner & à embrasser son contraire, jusqu'à ce que celle-ci vieillisse à son tour & qu'on ait besoin de se distinguer par

d'autres choses. Ainsi s'ils attei-gnent le but dans quelqu'art ou dans quelque science, on doit s'attendre qu'ils le passeront pour acquerir une nouvelle gloire : ce qui fait que les plus beaux siécles dégénerent si promptement, & qu'à peine sortis de la barbarie ils s'y replongent.

CXIX.

Les grands hommes en ap-prenant aux foibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'er-reur.

CXX.

Toutes les fois que la Littéra-ture & l'esprit de Raisonnement deviendront le partage de toute une Nation, il arrivera comme dans les Etats populaires, qu'il n'y aura point de puérilités & de sotises qui ne se produisent & ne trouvent des partisans.

CXXI.

L'erreur ajoutée à la verité ne l'augmente point; au contraire, Ce n'est pas non plus étendre les limites des arts que d'admettre les mauvais genres; c'est gâter le goût. Il faut détromper les hommes des faux plaisirs, pour les faire jouir des véritables: Et quand même on supposeroit qu'il n'y auroit point de faux plaisirs, toujours seroit-il raisonnable de combattre ceux qui sont dépravés & méprisables; car on ne peut nier qu'il y en ait de tels.

CXXII.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connoissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

CXXIII.

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions,

souvent imaginaires, & les autres fautes d'un Auteur, qu'à profiter de ses vûes, vraies ou fausses.

CXXIV.

Pour décider qu'un Auteur se contredit, il faut qu'il soit impossible de le concilier.

FIN.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Réfléxions & de Maximes sur divers sujets.* Fait à Paris ce 28 Septembre 1745.

JOLLY.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Paradoxes mêlés de Réfléxions & de Maximes.* Fait à Paris ce 22 Janvier 1746. JOLLY.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, *Pere.*

Errata des principales fautes.

Discours préliminaire, *page* 1, *ligne* 4, mais cela est trop difficile, *lisez* mais cela est très difficile.

Page 5. *lig.* 1. leur souvenir, *lisez* leurs souvenirs.

Page 22. *lig.* 2. les illusions, *lis.* les allusions. *Ligne* 16. un agrément faux, *lis.* un agrément si faux.

Page 49. *penultiéme ligne*, ils répondent que la possession, *lis.* ils répondent que la passion.

Page 55. *après ces mots*: on ne scrutte pas tant les choses, *mettez un point.*

Page 69. *lig.* 4. l'habitude, se regarder, *lis.* l'habitude de se regarder.

Page 101. *lig.* 4. *après ces mots*: qu'imaginent-ils donc, *mettez un point d'interrogation.*

Page 128. *lig.* 11. le caractere forcé, *lis.* ce caractere forcé.

Page 141. *lig.* 11. accordent davantages, *lis.* accordent davantage.

Page 168. *derniere lig.* pour une utre, *lis.* pour une autre.

Page 191. *lig.* 11. lui reprochera, *lis.* lui raprochera.

Page 213. *article* 46. Despreaux va de pair, *lis.* & Despreaux va de pair.

Pag. 224. *lig.* 13. *après* Val de Grace, *mettez un point, & ôtez celui qui est après* Poete.

Page 284. *Maxime* 129. & c'est la source de toute foiblesse, *lis.* & c'est la source de toute bassesse.

Page 295. *Max.* 136. il réserve, *lis.* il resserre.

Page 310. *Max.* 34. présomptueuse dans les Saints, *lis.* présomptueuse dans les sains.

Page 314. *Max.* 47. ni l'appetit n'est une marque de maladie, *lis.* ni l'appetit n'est une maladie.

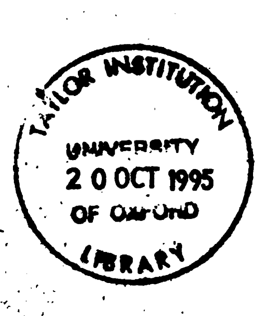
Page 319. *Max.* 72. anneantit la rigueur, *lis.* anneantit la vigueur.

Page 338. *Max.* 157. & le harcelant, *lis.* & le harcelent.

Page 343. *Max.* 174. c'est aux hommes délicats, *lis.* c'est aux Ecrivains délicats.

Page 353. *Max.* 200. fausses erreurs, *lis.* folles erreurs.

Page 381. *Max.* 316. soyent de grands hommes, *lis.* se croyent de grands hommes.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 OCT 1995
OF OXFORD
LIBRARY





